AP
20
.R5
PERIODICAL ROOM
GENERAL LIBRARY
UNIV. OF MICH.

REVUE DE PARIS

JUL 8 1940

1er JUIN 1940

HENRY BIDOU	*Tenir*	361
SOMERSET MAUGHAM	*Vacances de Noël.* — I.	366
HENRY BORDEAUX	*Sur deux romans de Balzac*	407
GEORGES OUDARD	*Les menées allemandes dans le Sud-Est européen*	422
COSTA DU RELS	*Dans la mine*	442
★★★	*L'Allemagne et la volonté de destruction*	463
ALEXANDRE ARNOUX	*Avant la ruée*	481
ANDRÉ THÉRIVE	*Bilan d'Émile Zola*	499
ROLAND DE MARÈS	*L'offensive allemande*	510
GÉNÉRAL BROSSÉ	*Les opérations militaires*	518
FRANÇOIS PORCHÉ	*Le Théâtre*	530

PIERRE D'ESPEZEL : *Vieux Paris.*

LA LIVRAISON : 10 FRANCS

47e ANNÉE *NUMÉRO 11*

La Revue de Paris il y a 25 ans

D'un article de Wickham Steed, intitulé : Les Anglais et la guerre, *paru dans la* Revue de Paris *du* 1er *juin* 1915, *nous extrayons le passage suivant :*

... Dans les pays démocratiques, il ne suffit plus que quelques hommes clairvoyants préconisent la politique à suivre. Il ne suffit plus que le bilan des intérêts matériels conseille une ligne de conduite plutôt qu'une autre. Il est nécessaire que la justice de la cause empoigne le peuple, le soulève au-dessus des difficultés et des misères de la vie quotidienne et allume en lui ce feu sacré qui fait du sacrifice une joie et du péril un devoir. Le spectacle de la Belgique, vaillante et outragée ; de la petite Serbie, barrant avec son corps le passage à l'agresseur rapace et sauvant ainsi les libertés des États balkaniques et les intérêts vitaux des Alliés — de cette Serbie à qui nous devons peut-être plus encore qu'à la Belgique, puisque derrière la Belgique se tenait debout la France, et à côté de la France, l'Angleterre, tandis qu'à côté de la Serbie, il n'y avait personne pour la soutenir et lui prêter main forte — ; la vision de la France, la patrie des nobles idées et des impulsions généreuses, se levant comme un seul homme pour démontrer au monde que la haute civilisation s'accorde encore avec l'héroïsme le plus exalté... ces spectacles saisissants ne pouvaient pas laisser indifférent le peuple anglais. Abrité dans son île contre les assauts de l'envahisseur, il a pu, tout d'abord, sembler méconnaître l'étendue des sacrifices, l'intensité des souffrances des autres. Ce n'était qu'une apparence trompeuse. La joie qu'éprouvait le peuple anglais à voir que sa petite armée avait rendu quelques services dans les premières semaines difficiles de la guerre ; le regret qu'il sentit d'avoir négligé les conseils du vieux héros patriote lord Roberts ; l'élan avec lequel la jeunesse s'enrôla pour former les nouvelles armées volontaires dont la France apprécie déjà la valeur ; l'effet stimulant de chaque mauvaise nouvelle et l'impatience de savoir toute la vérité — tout cela prouve, s'il était besoin de preuve, que la nation est fermement résolue à aller jusqu'au bout, et qu'elle ne reculera devant aucun sacrifice...

SOCIÉTÉ GÉNÉRALE

L'Assemblée générale s'est tenue le 16 mai, sous la présidence de M. Joseph Simon, président du Conseil d'administration.

Le rapport du Conseil indique qu'en ce qui concerne l'activité propre de la Société, l'exercice a été divisé par la mobilisation en deux périodes distinctes.

Si, pendant les huit premiers mois, l'exploitation a été normale, les résultats se ressentant toutefois d'un abaissement du loyer de l'argent, la mobilisation a brusquement privé la Société d'une fraction considérable de son personnel.

L'une des caractéristiques du dernier trimestre a été le rapide et notable accroissement des dépôts. Semblable accroissement de ses ressources a permis à la Société d'apporter aux pouvoirs publics, par ses souscriptions aux bons du trésor, un concours de plus en plus effectif pour le financement de la guerre. En même temps, l'ensemble des guichets s'employait activement à la diffusion des bons d'armement.

Le désir d'apporter des facilités nouvelles à sa clientèle commerciale a conduit la Société à ouvrir, avec l'appui des pouvoirs publics français, deux agences nouvelles à New-York et à Buenos-Aires.

Le bilan au 31 décembre 1939 fait ressortir un développement sensible des opérations : il se totalise par 15.127 millions contre 11.432 millions au 31 décembre 1938.

Les bénéfices s'élèvent à Fr. : 51.408.760,87 contre 51.933.394,22 en 1938. Le dividende a été maintenu à 40 fr. par action non libérée et à 52 fr. 50 par action libérée. Le solde net du dividende sera mis en paiement à partir du 20 mai courant, à raison de :

— 25 fr. 30 ou 22 fr. 523 pour les actions non libérées;

— 35 fr. 55 ou 31 fr. 648 pour les actions libérées nominatives;

— 27 fr. 759 pour les actions au porteur.

Le paiement s'effectuera au Siège de la Société, 29, boulevard Haussmann, à Paris, et dans toutes ses agences, contre présentation des certificats ou du coupon n° 22 des actions au porteur.

L'Assemblée a ratifié la nomination, comme membre du conseil, de M. Marcel Champin, et renouvelé les mandats expirés de MM. A. Homberg, G. Lemarquis et Th. Laurent.

Elle a réélu censeur M. Pierre Drevon.

Le Temps

PARIS — 5, Rue des Italiens, 5 — PARIS

Registre du Commerce Paris n° 70,722

6 ou 8 PAGES GRAND FORMAT

TÉLÉPHONE :
CINQ LIGNES GROUPÉES : **TAITBOUT 76.60**

ADRESSE TÉLÉGRAPHIQUE : **TEMPS-PARIS**

Directeurs : Jacques CHASTENET et Emile MIREAUX

Le plus grand journal d'information. Rend compte de toute l'activité politique, intellectuelle, artistique et économique du monde entier

Services Télégraphiques et Téléphoniques
POLITIQUES, COMMERCIAUX ET FINANCIERS PARTICULIERS
DE TOUTES LES CAPITALES
ET DE TOUS LES DEPARTEMENTS FRANÇAIS

PRIX DE L'ABONNEMENT :

		Trois mois	Six mois	Un an
PARIS, DÉPARTEMENTS et COLONIES FRANÇAISES		52 fr.	98 fr.	185 fr.
ÉTRANGER	Pays accordant une réduction de 50 0/0 sur les tarifs postaux	92 fr.	175 fr.	340 fr.
	Autres pays	130 fr.	260 fr.	500 fr.

LES ABONNEMENTS DATENT DES 1er ET 16 DE CHAQUE MOIS

Par abonnement le numéro ne coûte que 50 centimes

Pour la Publicité, le **Temps** s'impose par sa diffusion, sa présentation et la qualité de ses lecteurs

Faites votre marché

PAR

COLIS AGRICOLES

5, 10, 20, 30, 40 ou 50 kg.

Directement de la ferme ou du port chez vous

Les colis agricoles peuvent être remis aux gares ouvertes au service de la grande vitesse, aux dépôts de colis et aux bureaux des correspondants des chemins de fer

LIVRAISON GRATUITE A DOMICILE

Procurez-vous des denrées plus fraîches à meilleur marché

— Renseignez-vous dans les gares —

SOCIÉTÉ NATIONALE DES CHEMINS DE FER FRANÇAIS

DES JUMELLES POUR NOS COMBATTANTS

Le Touring Club de France a déja remis des lots importants de jumelles au Grand Quartier Général, qui les a fait parvenir immédiatement à des régiments d'infanterie placés en première ligne. A l'heure où les soldats français combattent héroïquement pour assurer le salut du pays, venez-leur en aide en adressant votre jumelle au Touring Club, 65, Avenue de la Grande Armée, 16e, ou bien en lui adressant un don pour son œuvre de " La Jumelle au Front ".

LA J. O. C. COMMUNIQUE . . .

La J. O. C., la J. O. C. F. la L. O. C. de France demandent à toutes leurs sections et à tous leurs amis :

1° De tout mettre en œuvre pour contribuer à l'accueil, à l'installation, à tous les besoins des évacués français et belges.

2° De communiquer les noms et adresses de jocistes réfugiés belges et français aux Secrétariats Généraux de Paris :

pour la **J.O.C.** et la **L.O.C.**, 12, Avenue Sœur-Rosalie, Paris (13e).

pour la **J.O.C.F.** et la **L.O.C.F.**, 246, Boulevard St-Denis à Courbevoie (Seine).

3° De faire connaître aux familles qui pourraient se trouver dispersées, l'adresse et le fonctionnement de la " Boîte aux Lettres familiale ", 12, Avenue Sœur-Rosalie, Paris (13e).

en défendant vos intérêts...

VOUS ASSUREZ
LA VICTOIRE
DE LA FRANCE!

en faisant votre devoir...

DÉFENDEZ VOS INTÉRÊTS. En souscrivant aux Bons d'Armement, vous profitez des avantages suivants :

1° **PLACEMENT SÛR.** La solidarité de la devise française et de la devise britannique nous garantit la valeur de notre monnaie dans le monde. En souscrivant aux Bons d'Armement, vous avez l'assurance de rentrer dans votre capital.

2° **INTÉRÊT PAYÉ D'AVANCE.** Les Bons d'Armement sont émis pour leur valeur nette, c'est-à-dire déduction faite de l'intérêt qui est payé d'avance : pour un bon de 1.000 Frs à 2 ans vous versez 930 Frs pour toucher 1.000 Frs; 1.000 Frs à 1 an vous versez 970 Frs pour toucher 1.000 Frs; 1.000 Frs à 6 mois vous versez 987,50, pour toucher 1.000 Frs.

3° **EXEMPT D'IMPÔTS.** Les intérêts des Bons d'Armement jouissent d'un privilège et d'un avantage considérables : ils sont exempts de tout impôt. Ils n'ont pas à être compris dans la déclaration annuellement adressée au Contrôleur des Contributions Directes.

4° **FACILITÉS DE MOBILISATION.** Les Bons d'Armement peuvent être, à tout moment, transformés en billets de banque, soit qu'on les vende, et n'importe quelle banque les achète, soit qu'on emprunte sur leur garantie.

5° **AUCUNE FORMALITÉ.** Dans la métropole, les souscriptions sont reçues dans les : Trésoreries Générales, Recettes des Finances, Perceptions, Recettes de l'Enregistrement, des Contributions Indirectes, des Douanes — Bureaux de Poste — Caisses des Payeurs aux Armées — Banque de France (Siège central, Succursales, Bureaux Auxiliaires) — Banques, Agents de Change, Notaires — Caisses d'Épargne — Certaines Recettes Municipales.

Vous encaissez vos Bons sans aucune formalité : à vue, s'ils sont au porteur, comme un chèque s'ils sont à ordre, endossés ou barrés.

FAITES VOTRE DEVOIR. Prenez votre place dans l'immense armée des Français qui combattent pour la défense de notre liberté. Souscrire aux Bons d'Armement, c'est servir aussi.

ASSUREZ LA VICTOIRE. Le produit des Bons d'Armement sert à couvrir intégralement les dépenses militaires. Il ne faut pas que les usines cessent de fournir les munitions, les canons, les avions qui nous donneront la victoire.

Il existe des Bons d'Armement de 500 frs, 1,000 frs, 10.000 frs, etc ...

SOUSCRIVEZ AUX BONS D'ARMEMENT

TENIR

19 mai 1940.

A L'HEURE où ces lignes sont écrites, une profonde pointe allemande, pénétrant entre la Sambre au Nord et l'Aisne au Sud, est arrivée jusqu'à l'Oise et l'a peut-être franchie. Comme il y a vingt-six ans, le sol français est envahi. Certes, les conditions sont très différentes, et il est impossible de comparer l'attaque en pointe de 1940 avec la formidable ruée des cinq armées allemandes marchant de front en 1914. Cependant, le cœur des Français s'émeut en apprenant que les chars allemands ont insulté, comme on disait jadis, des villes dont les noms nous sont si familiers.

Je n'ai point à examiner ici l'aspect militaire de ce rush. J'espère qu'au moment où paraîtront ces lignes il sera réglé. Ce que je voudrais dire aujourd'hui, c'est ce qu'un Français, parlant à ses compatriotes, doit à lui-même et à eux.

Pour la seconde fois, nous vivons cette heure solennelle. Nos aïeux l'ont vécue avant nous. C'est le destin de la France, inscrit sur la carte, que l'envahisseur trouve de toutes parts des axes d'attaque convergeant sur Paris. En temps de paix, ces mêmes routes, divergentes comme les rayons d'une gloire, ont établi entre le cœur de la France et les pays étrangers ces échanges dont tout l'univers a suivi les chemins. Par eux, la capitale où ils se réunissent est devenue un des centres du monde. Mais en temps de guerre, ces routes qui, de toutes

parts se pressent vers Paris, n'amènent plus que l'ébranlement frémissant des chars de combat ennemis. Par l'Oise au Nord, par l'Aisne à l'Est, tous les mauvais génies du monde leur montrent le chemin. C'est un destin qu'il nous faut subir d'un cœur ferme. Tout le rayonnement de Paris vers le monde se retourne contre lui en routes d'invasion.

Ces routes ont été suivies de tout temps. Dans une allocution, M. Paul Reynaud a rappelé une pareille tentative de l'ennemi héréditaire, il y a mille ans exactement. Beaucoup de Français l'ont cru sur parole, sans se rappeler bien exactement ce qu'il voulait dire. Il faisait allusion, je pense, à un événement qui n'a, avec les circonstances actuelles, qu'un rapport assez lointain. En 946, l'empereur Othon Ier, intervenant en faveur de son beau-frère, le Carolingien Louis IV, roi de France, contre son autre beau-frère Hugues le Grand, s'empara de Reims, de Laon et poussa jusqu'en Normandie. C'est, si l'on veut, la première invasion germanique.

Depuis lors, Paris a vu bien des fois, et jusque dans les jours les plus glorieux de son histoire, les escadrons ennemis descendre soit par les plaines du Nord, soit par le couloir de l'Oise, soit par les plateaux de l'Est : immense assaut qui, depuis mille ans, a toujours été repris après des intervalles de paix. En 1636, venant du Nord, les Espagnols occupèrent la coupure de la Somme et arrivèrent à Corbie. Aucun obstacle ne les séparait plus de Paris. La population était en émoi. Le cardinal, qui était malade, se fit porter en litière à travers les rues de la ville. Dans les jours difficiles de la guerre de Succession d'Espagne, après la bataille d'Audenarde, l'Artois fut envahi en 1708. En 1712, le prince Eugène, qui était devant Landrecies comme les Allemands y sont aujourd'hui, jeta en avant sa cavalerie comme ils jettent leurs chars d'assaut ; elle ravagea la Champagne et arriva jusqu'aux portes de Reims ; les éclaireurs ennemis vinrent, par le même chemin, jusqu'à Saint-Denis. Nous revivons une histoire que les Français ont vécue avant nous. Tout cœur français ressent l'obligation silencieuse d'être digne de ses pères et, dans ses fibres les plus profondes, il a confiance en la patrie.

Dans un moment où les vallons de la Thiérache sont un cimetière de tanks et un damier d'entonnoirs de bombes, il peut

paraître singulier de dire que la force morale donne la victoire. Et pourtant rien n'est plus vrai. Il n'est pas un homme de guerre, à commencer par Napoléon, qui ne l'ait dit. Il y avait en France, à la fin du XIXe siècle, un homme curieux, un peu exalté, qui écrivait en dithyrambes, et qui s'appelait le général Cardot. Il s'était battu à Rezonville et il a publié des études intitulées *Leçons du* 16 *août*. Il avait vu des forces insignifiantes paralyser par des coups d'audace des forces infiniment supérieures, qui ne pouvaient supposer que leur ennemi n'était pas suivi de puissantes réserves. « Impossible, s'écrie-t-il, de ne pas reconnaître la puissance extraordinaire de la force morale à la guerre. » Et il ajoute : « Ah ! l'ascendant moral, quelle force magique, mes amis ! Prosternez-vous et adorez-la ! » Il cite enfin le mot de Joseph de Maistre, qui distingue deux sortes de peur. L'une est une peur de femme, qui s'enfuit en criant. L'autre, bien plus terrible, « descend dans le cœur le plus mâle, le glace et le persuade qu'il est vaincu ».

Cette peur-là, que le plus brave peut ressentir, n'est pas une impression nerveuse, c'est une disposition d'esprit. Loin d'être irréfléchie, elle se nourrit de raisonnements. Elle ne sait pas qu'elle est elle-même un très puissant élément de défaite. Celui-là est vaincu qui se croit vaincu. La victoire n'a même pas d'autre signe évident que le renoncement d'un des adversaires. Celui qui a perdu l'espoir de vaincre se condamne lui-même à ne vaincre jamais. Nous ne sommes pas ici dans un domaine où la pensée et l'action soient séparées. Toute pensée est elle-même une action, et une pensée qui faiblit est une trahison. La première condition pour gagner la guerre, c'est la certitude intime qu'on la gagnera.

C'est une loi des jours où nous vivons. En temps de paix, où elle s'applique de la même façon, le pessimiste a parfaitement le droit de gâcher sa vie par son pessimisme même : il a même le plaisir de se donner raison en échouant. En temps de guerre, il n'en va pas de même. La confiance en sa cause est la première force d'un pays. Les libres jeux de l'esprit critique sont des crimes. Gardons pour la paix les jeux de dilettante, l'acrostiche indolent et le style d'or. Détendre un seul esprit, c'est diminuer d'autant la force collective.

Le gaspillage de l'énergie morale est interdit. Certes, je ne prêche pas le bourrage de crâne. Je le crois, au contraire, très funeste car le mensonge se dégonfle et s'effondre. Je ne crois pas beaucoup au tyrtéisme. Je souhaiterais que chaque Français vît la vérité, mesurât l'épreuve et gardât la foi. Celui qui doute est criminel.

Ce n'est pas là une espèce de méthode Coué qui espère attirer la victoire par persuasion. C'est, au contraire, une vue critique de la réalité. Des hommes très cultivés, mais peu curieux d'histoire militaire, ne se doutent pas du peu de distance qui sépare la défaite de la victoire. Il est bien peu de batailles où la fortune n'ait été près de changer de camp. Rezonville a failli être une défaite allemande. Cardot, dans son style imagé, montre la victoire poussant les Français malgré eux. « Mais quoi donc ! et quelle force mystérieuse et maudite s'oppose à la sienne ? Ils résistent encore ; ils se débattent et échappent aux suprêmes étreintes de la déesse — qui abandonne ces déments et s'en va, à la fin du jour, boîteuse et maussade, attristée, vers l'autre camp... » Que de batailles ont été crues gagnées par celui qui allait les perdre ! Le vaincu du matin est le vainqueur du soir. Marengo a été perdu jusqu'à trois heures de l'après-midi. Dettingen était une bataille gagnée qu'une charge folle a fait perdre. Même les journées les plus triomphales ont eu leur heure de crise. Le début de la bataille de Friedland a été difficile. A Austerlitz même, un régiment a été rompu. A Mollwitz, Frédéric II s'est cru perdu et s'est caché dans un moulin, où ses soldats l'ont retrouvé, couvert, a-t-on dit, de gloire et de farine. Cette inconstance de la fortune militaire laisse toujours une place à l'espoir. C'est là le sens profond du mot de Foch : « Ma droite recule, ma gauche recule, j'attaque partout. » Être vaincu, c'est avoir renoncé.

Dans la guerre actuelle, la supériorité de puissance est incontestablement du côté des Alliés, la supériorité de préparation du côté des Allemands. Depuis huit mois, la supériorité de puissance a commencé à faire sentir son efficacité, la supériorité de préparation a, en partie, perdu la sienne. Les Alliés sont maîtres de l'Océan, les Allemands sont alliés avec une partie du continent. Les Allemands, sans aucune considéra-

tion de l'avenir, ont tari les ressources qui leur venaient encore par les pays maritimes. Ils ont sacrifié complètement le ravitaillement à la manœuvre. Ils ont jeté dix de leurs meilleures divisions dans l'expédition de Norvège, qui ne leur procure absolument rien et qui peut devenir très dangereuse pour eux le jour où les Alliés auraient une base à Oslo. Les Allemands comptent sur la vitesse, les Alliés sur l'obstination. Les Allemands sont à la merci d'une défaite et exploitent à fond des succès vrais ou faux. Les Alliés encaissent les coups, marquent les points et se taisent. Peu à peu le destin totalise la partie. Malgré la dureté des chocs, nous regardons avec confiance la montée des chiffres. « Quand il pleut, disait Mangin, je me dis qu'il pleut aussi sur l'ennemi. » Sûrs de l'avenir, patients dans le présent, la condition de notre victoire est la constance.

HENRY BIDOU

VACANCES DE NOËL

La mère de Charley Mason aurait voulu le voir prendre un solide petit déjeuner mais la fièvre du voyage coupait l'appétit du jeune homme. C'était la veille de Noël et il partait pour Paris. Le coup de feu du terme était passé. Libéré du bureau, son père put le conduire à la gare de Victoria. Un embarras de voitures les retint plusieurs minutes à Grosvenor Gardens et, à l'idée de manquer le train, Charley pâlit. Son père se moqua de lui.

— Tu as encore près d'une demi-heure.

Il n'en fut pas moins heureux d'arriver.

— Eh bien ! au revoir, mon garçon, amuse-toi bien et pas d'histoires, hein !

Le bateau entra par l'arrière dans le port et la vue des hautes casernes grises et sales de Calais ravit Charley. Il arpentait le quai d'un pas vainqueur. Un vent aigre soufflait. Puissante et somptueuse, la *Flèche d'Or* n'était pas un train ordinaire mais le symbole de l'aventure. Jusqu'à la tombée de la nuit, il regarda par la fenêtre, heureux de voir défiler des sites consacrés par les peintres : dunes de sable rayées d'herbe grise sous le ciel de plomb, fouillis de masures aux toits d'ardoise puis une étendue désolée de labours avec, ça et là, un arbre dénudé. Mais le jour paraissait pressé de quitter ce paysage morne. Bientôt, Charley ne vit plus que son propre reflet et, au delà, l'acajou poli du Pullman. Il regretta l'avion. Sa mère l'avait empêché de le prendre. En plein hiver

le risque était trop grand, disait-elle, et son père, toujours accommodant, pourtant, ne lui aurait pas permis de partir. Charley avait déjà été à Paris, au moins douze fois mais jamais seul. Une raison spéciale lui valait cette grande récompense. Après un an de travail dans le bureau paternel, il venait de passer les examens nécessaires dans sa profession. Il ne se souvenait pas d'avoir jamais fêté Noël ailleurs qu'à Godalming, chez ses cousins Terry-Mason, avec ses parents et sa sœur Patsy. Pour expliquer comment Leslie Mason, d'accord avec sa femme, avait un soir proposé en souriant à son fils de passer quelques jours seul à Paris, il faut nous reporter un peu en arrière, en fait jusqu'au milieu du XIXe siècle.

Intelligent et travailleur, Sibert Mason avait été jardinier-chef dans une grande propriété du Sussex. Il avait épousé la cuisinière ; et tous deux, mettant en commun leurs économies, avaient acheté quelques arpents au nord de Londres pour y faire de la culture maraîchère. Sibert avait alors quarante ans, sa femme n'était guère plus jeune ; ils n'en eurent pas moins huit enfants. Leurs affaires prospérèrent. La ville s'étendit. Avec de l'argent avancé par une banque, Sibert construisit sur son terrain une rangée de villas qui furent bientôt toutes louées. Il serait fastidieux d'entrer dans les détails de son ascension mais quand il mourut, à quatre-vingt-quatre ans, le terrain destiné à cultiver des légumes pour Covent Garden et les parcelles acquises au hasard des occasions étaient couverts de briques et de mortier. Sibert Mason fit donner à ses enfants l'éducation dont il avait été privé, pour leur permettre de s'élever dans l'échelle sociale. Il transforma le domaine Mason, comme il l'avait pompeusement baptisé, en société anonyme. A sa mort, ses enfants se partagèrent les actions. Le domaine fut sagement administré. Son importance ne pouvait se comparer à celle du Westminster ou du Portman, car le quartier n'avait rien d'élégant, mais des boutiques, des entrepôts, des usines, des rues misérables de maisonnettes à deux étages assuraient aux propriétaires un rendement suffisant pour leur permettre de faire bonne figure dans le monde. Le chef de famille, seul enfant vivant du fils aîné du vieux Sibert — son frère avait été tué à la guerre

et sa sœur dans un accident de chasse — était très riche. Membre du Parlement, il avait été créé baronnet par le roi George V à l'occasion du Jubilé. Il avait ajouté le nom de sa femme au sien et se faisait appeler sir Wilfrid Terry-Mason. Grâce à son attachement au parti tory et à la fidélité de ses électeurs, la famille espérait le voir élevé à la pairie.

Leslie Mason, le plus jeune des nombreux petits-enfants de Sibert, avait passé par un grand collège et par Cambridge. Sa part lui rapportait 2 000 livres sterling par an, mais il en touchait 1 000 de plus, comme administrateur du domaine. La famille se réunissait rarement au complet. Certains membres de cette troisième génération servaient leur pays au loin et d'autres, mondains désœuvrés, se trouvaient souvent à l'étranger. Sir Wilfrid présidait et présentait les brillants résultats contrôlés par des experts comptables.

Au début de la cinquantaine, Leslie demeurait bel homme. Avec sa prestance, son teint coloré qui mettait en valeur ses yeux bleus, sa chevelure grise encore drue, il ressemblait plus à un soldat ou à un gouverneur colonial en congé qu'à un agent immobilier. On n'eût jamais deviné que son grand-père avait été jardinier et sa grand'mère cuisinière. Il jouait bien au golf — le temps ne lui manquait pas pour s'exercer — et il était bon tireur. Leslie n'était pas seulement sportsman ; il protégeait les arts. Le reste de la famille ignorait ces faiblesses et considérait les goûts de Leslie avec une indulgence amusée mais, l'un d'eux cherchait-il un meuble ou un tableau, il venait lui demander conseil. Leslie avait de bonnes raisons pour « s'y connaître » : sa femme était la fille d'un peintre, John Peron, qui avait appartenu à la Royal Academy.

La peinture n'était pas seule à intéresser les Mason. L'hiver, ils suivaient les concerts symphoniques ; aucun engagement mondain ne les empêchait d'aller entendre leurs chefs d'orchestre favoris. Une fois par an, ils écoutaient le Ring. La musique leur procurait une jouissance véritable. Ils assistaient à toutes les premières et faisaient partie de sociétés où l'on jouait des pièces dites d'avant-garde. Peu de livres à succès leur échappaient. Au plaisir qu'ils avaient à les lire s'ajoutait celui de se tenir au courant de l'actualité littéraire. Il eût été injuste de leur reprocher leur manque de hardiesse et

d'originalité. Leurs jugements, peut-être conventionnels, s'inspiraient de la plus haute culture de l'époque. Incapables de faire une découverte, ils se hâtaient de rendre hommage à celle des autres.

Ils ne recherchaient pas le « gratin ». Leurs amis étaient de braves gens à l'aise sans être très riches, tout occupés des choses de l'esprit. Les grands dîners ne les amusaient guère ; ils n'en donnaient pas souvent et ne les acceptaient que par politesse mais ils recevaient volontiers leurs amis en veston, le dimanche soir. On trouvait chez eux de la bonne musique, une conversation intelligente et des partenaires de bridge supportables. Ces réunions reflétaient le parfait naturel des Mason, leur absence de toute prétention. Pas d'invité qui n'eût sa voiture et, en général, ses 5 000 livres de rente. Mais ils se donnaient tous l'illusion de vivre en pleine bohème.

Leslie et Venetia étaient heureux dans leurs enfants. Ils en avaient deux, le nombre parfait, pensaient-ils : un enfant unique est souvent gâté, et trois ou quatre coûtent cher. Impossible alors de vivre à sa guise et de les bien élever. Ils avaient pris leurs devoirs de parents au sérieux. Au lieu de décorer la nursery avec de ridicules gravures enfantines, ils l'avaient ornée de reproductions de Van Gogh, Gauguin et Marie Laurencin, pour former, dès le plus jeune âge, le goût de leurs enfants. Les disques du gramophone avaient été choisis avec autant de soin. Aussi, avant d'être capables de se tenir sur une bicyclette, Charley et Patsy étaient-ils familiarisés avec Mozart, Haydn, Beethoven et Wagner. A peine sortis des langes, ils avaient commencé le piano avec de très bons professeurs et Charley, surtout, se révéla doué. Les deux enfants se précipitaient le dimanche au concert et suivaient sur la partition. Pour trouver à se caser tout au haut de Covent Garden, ils attendaient des heures, car leurs parents, mesurant leur enthousiasme à leur sacrifice du confort, jugeaient inutile de leur offrir des fauteuils ou des places de loge. Les Mason n'appréciaient guère les vieux maîtres et allaient peu à la National Gallery, sauf si une nouvelle acquisition faisait du bruit dans les journaux, mais pour révéler à leurs enfants les grands classiques, ils les y menaient régulièrement.

Les Mason ne pensaient pas seulement à l'éducation artis-

tique de leurs rejetons. Ils les poussaient aussi vers les sports. Les enfants montaient bien à cheval et Charley promettait de devenir un excellent fusil. Patsy travaillait à l'Académie royale de musique. Elle ferait son entrée dans le monde en mai et ses parents comptaient donner pour elle un bal au Claridge. Lady Terry-Mason la présenterait à la cour ; Patsy, si jolie avec ses yeux bleus et ses cheveux blonds, sa taille fine, son sourire gracieux et son entrain, ne leur serait enlevée que trop tôt. Leslie souhaitait pour elle un avocat d'avenir, aux ambitions politiques. Avec sa culture, l'héritière du domaine Mason serait l'épouse rêvée d'un tel homme. Mais alors, c'en serait fini de la bonne vie de famille ! Plus de ces agréables soirées où ils dînaient tous les quatre dans leur élégante salle à manger avec ses Steer au-dessus des buffets Chippendale, la table étincelante de cristaux Waterford et d'argenterie ancienne, servis par des femmes de chambre stylées en tablier coquet. Ils tenaient à leur cuisine simple mais parfaite — la vraie cuisine anglaise — et à leurs bonnes conversations sur l'art, la littérature et le théâtre, suivies d'un peu de musique et d'une partie de bridge. Venetia se reprochait son égoïsme mais l'idée que Charley, au moins, ne se marierait pas avant quelques années la réconfortait.

Charley avait vingt-trois ans. Il était né pendant la guerre et, à la démobilisation, quand Leslie avait rejoint à Godalming le chef de la famille, déjà membre du Parlement mais encore simple chevalier, sir Wilfrid lui avait parlé de le mettre à Eton. Leslie n'avait rien voulu entendre. Passe encore pour le sacrifice financier, mais il ne tenait pas à envoyer son fils dans un collège où il prendrait des goûts de luxe et des idées peu conformes à sa future situation.

— Moi, j'ai été à Rugby. Pourquoi n'en ferait-il pas autant ?

— Erreur, Leslie ! J'ai mis mes gamins à Eton. Grâce à Dieu, je ne suis pas snob mais pas idiot non plus, et il n'y a pas de doute, c'est un atout dans la vie.

— Peut-être bien, mais nos cas sont différents. Tu es très riche, Wilfrid, et, sauf imprévu, tu dois finir à la Chambre des Lords. Tu as eu tout à fait raison de donner à tes fils une éducation conforme à leur rang social, mais j'ai beau être administrateur du domaine Mason, et ça fait un certain effet,

je ne suis, au fond, qu'un gérant d'immeubles, et je ne veux pas élever mon fils en grand seigneur : il sera gérant comme moi.

Leslie déployait une innocente diplomatie. Par l'héritage du vieux Sibert et les circonstances déjà rapportées, sir Wilfrid possédait les trois huitièmes du domaine Mason. Cela lui assurait déjà un revenu substantiel. La plus-value de la propriété et une gestion sage l'accroîtraient encore. Intelligent, énergique, sa situation et sa fortune lui valaient une influence indiscutée sur sa famille mais il ne lui déplaisait pas de la constater.

— Comment, tu te contenterais, pour ton fils, de ta position ?

— Elle me suffit. Pourquoi ne lui suffirait-elle pas ? On ne sait pas où nous allons et peut-être sera-t-il bien content, plus tard, de trouver ce fromage à mille livres par an. Mais, bien entendu, tu es le patron.

D'un geste modeste, sir Wilfrid protesta.

— Je suis un actionnaire comme vous tous, mais, en ce qui me concerne, je ne vois aucun inconvénient, si tu y tiens, à ce qu'il soit ton successeur. Évidemment, il coulera encore de l'eau sous les ponts d'ici là, et je serai peut-être mort.

— Dans la famille, on vit longtemps et tu tiendras le coup comme le vieux Sibert. En tout cas, il n'y a pas d'inconvénient à informer les autres que ma place reviendra à mon garçon.

Pour élargir l'esprit de leurs enfants, les Mason passaient leurs vacances à l'étranger, l'hiver dans des stations de ski et l'été sur des plages de la Riviera française. Une ou deux fois, dans cette louable intention, ils allèrent en Italie et en Hollande. Quand Charley sortit du collège, son père décida qu'avant Cambridge, il irait six mois à Tours pour apprendre le français. Le résultat fut inattendu et aurait pu tourner au désastre car, à son retour, il ne voulait plus aller à Cambridge mais à Paris pour se consacrer à la peinture. Ses parents furent consternés. L'art était tout pour eux. Selon Leslie, philosophe à ses heures, l'art seul donnait un sens à la vie. Il témoignait d'un grand respect pour ceux qui se vouaient à lui ; mais un membre de sa famille — son propre fils — pouvait-il se lancer dans une carrière incertaine et, en général,

peu lucrative? Quant à Venetia, comment eût-elle oublié l'exemple de son père? Charley avait pris trop au sérieux l'amour de ses parents pour l'art. Certes, ils étaient sincères, mais du point de vue du mécène ; on a beau jouer les bohèmes, quand on a derrière soi le domaine Mason, richesse oblige. Leur réaction à la déclaration de Charley était très nette ; il s'agissait de la lui présenter sans avoir l'air de trahir leurs principes.

— Qui a pu lui fourrer cette idée dans la tête? dit Leslie à sa femme.

— Ce serait une erreur, en tout cas, de ne rien vouloir entendre. Nous risquerions de le buter.

— C'est délicat, je ne le nie pas.

En revenant de Tours, Charley leur avait montré plusieurs toiles. Ils en avaient parlé en parents tendres plutôt qu'en connaisseurs. Comment se dédire à présent?

— Emmène donc Charley au grenier et montre-lui les tableaux de ton père. N'aie pas l'air de le faire exprès surtout ! Et, à l'occasion, je lui parlerai.

L'occasion se présenta. Leslie se trouvait dans le petit salon des enfants. Les reproductions de Gauguin et de Van Gogh, autrefois dans la nursery, ornaient les murs. Charley peignait une gerbe de fleurs dans un vase vert.

— Nous devrions faire encadrer tes toiles de France et les mettre à la place de ces reproductions. Regardons-les encore.

L'une représentait trois pommes sur un plat bleu et blanc.

— C'est rudement bien, dit Leslie. Ces trois pommes sur un plat bleu et blanc, je les ai vues plus de cent fois et celles-là sont tout à fait dans une honnête moyenne. — Il rit. — Pauvre vieux Cézanne ! S'il savait combien de milliers de gens ont refait son tableau !

Une autre nature morte représentait une bouteille de vin rouge, un paquet bleu de caporal, une paire de gants blancs, un journal plié et un violon sur une table couverte d'un tapis à carreaux verts et blancs.

— Très bon. Plein de promesses.

— Vous le pensez vraiment, papa?

— Tout à fait. Ce n'est pas très original, les marchands ont des toiles comme ça par douzaines dans leurs réserves mais

tu n'as jamais pris une leçon et c'est une étude très honorable. Je retrouve le talent de ton grand-père. Tu connais ses portraits, n'est-ce pas?

— Je ne les avais pas vus depuis des années. Maman avait quelque chose à prendre au grenier et elle me les a montrés. Ils sont affreux.

— C'est mon avis. Mais, de son vivant, ils recueillaient tous les suffrages et ils se vendaient. Un tas de choses que nous admirons paraîtront tout aussi affreuses dans cinquante ans. C'est ce qui est terrible : en art, il n'y a pas de place pour la deuxième qualité. Il vaut mieux être un bon homme d'affaires qu'un peintre médiocre, mais l'important est que tu sois heureux. Souhaitons seulement que tu deviennes quelque chose de mieux que ton grand-père.

Il y eut un silence. Leslie regarda tendrement son fils.

— Je ne te demande qu'une chose. Mon grand-père a débuté comme jardinier et sa femme était cuisinière. Je me souviens mal de celui-ci mais j'ai idée qu'il manquait de manières. Il faut, dit-on, trois générations pour faire un gentleman et, en tout cas, je ne mange pas les petits pois avec un couteau. Tu appartiens à la quatrième. Peut-être vas-tu me trouver snob mais je n'aimerais pas te voir descendre. Va à Cambridge, passe ton diplôme ; après, si tu veux aller étudier la peinture à Paris, tu partiras avec ma bénédiction.

Cette offre parut très généreuse à Charley et il accepta avec reconnaissance ; Cambridge lui plut. Il n'eut guère l'occasion de peindre mais ses amis s'intéressaient au théâtre et, la première année, il écrivit deux pièces en un acte. Elles furent jouées à l'*A.D.C.* et sa famille vint à Cambridge pour la représentation. Puis il fit la connaissance d'un professeur, musicien distingué. Pour un étudiant, Charley était bon pianiste et ils jouaient à quatre mains. Il étudia l'harmonie et le contrepoint. Après avoir réfléchi, il décida de se consacrer à la musique. Son père y consentit de grand cœur, mais, quand Charley eut son diplôme, il l'emmena pêcher pendant quinze jours en Norvège. Deux ou trois jours avant leur retour, Venetia reçut un télégramme de Leslie contenant ce seul mot : « *Eureka* ». Malgré leur culture, aucun d'eux ne connaissait le sens exact de ce mot ; il ne leur en paraissait pas moins

clair, et c'était l'essentiel. Venetia poussa un soupir de soulagement. En septembre, Charley entra pour quatre mois chez les experts comptables du domaine Mason pour y apprendre quelques éléments de comptabilité et, au Jour de l'An, il rejoignit son père à Lincoln's Inn Fields. C'était pour le récompenser de son zèle pendant cette première année d'affaires que son père l'envoyait à présent, avec vingt-cinq livres en poche, s'amuser à Paris. Et il comptait s'en donner à cœur joie.

II

Ils arrivaient. Les employés empilaient les bagages près de la porte pour pouvoir les tendre aux porteurs. Les femmes promenaient une dernière fois leur bâton de rouge sur leurs lèvres et remettaient leurs fourrures. Les hommes se battaient avec leur gros pardessus et prenaient leur chapeau. Ce voisinage de quelques heures, la chaleur agréable du Pullmann avaient créé entre eux une sorte d'esprit de corps dans chaque compartiment ; mais, à présent, chacun reprenait son individualité. Dans l'air lourd de fumée, vicié par le tabac refroidi, les parfums violents, l'odeur humaine et la buée du chauffage, ils redevinrent soudain des étrangers et se regardèrent avec des yeux absents. Chacun se sentait vaguement hostile à l'égard du voisin, prêt à le bousculer dans le couloir pour sortir plus vite. La condensation avait terni les vitres et Charley les frotta avec sa main pour voir dehors. Il ne put rien distinguer.

Le train entra en gare. Charley donna sa valise à un porteur et s'éloigna à grands pas. Il fut désappointé de ne pas apercevoir tout de suite son ami Simon Fenimore, mais il y avait foule au contrôle des billets. Sans doute était-il là. Il scruta avec impatience les visages tendus, et franchit le tourniquet. Des personnes se faufilaient vers un arrivant, des femmes s'embrassaient. Pas de Simon. Convaincu de sa présence, Charley ralentit le pas mais la hâte de son porteur

l'obligea à le suivre dans la cour. Un sentiment d'abandon l'oppressa. Le porteur héla un taxi et Charley donna au chauffeur le nom de l'hôtel où Simon lui avait retenu une chambre. Quand les Mason venaient à Paris, ils descendaient depuis vingt ans dans un hôtel de la rue Saint-Honoré. La clientèle y était exclusivement anglaise et américaine mais ils s'imaginaient encore avoir trouvé une maison bien française et quand ils voyaient des bagages américains dans le hall ou, dans l'ascenseur, des Anglais pur sang, ils n'en revenaient pas.

— Comment diable ont-ils échoué ici ? disaient-ils.

Pour leur part, ils prenaient soin de ne pas en parler à leurs amis : quand on a eu la chance de découvrir un coin de la vieille France, il ne s'agit pas de le gâter. Le directeur et le portier parlaient couramment anglais mais les Mason s'obstinaient à leur infliger leur mauvais français, comme s'ils n'eussent pas compris une autre langue. Le fait d'avoir si souvent habité cet hôtel en famille suffisait pour ôter à Charley l'envie d'y aller. Un respectable hôtel où, à en croire ses parents, ne descendait que la noblesse de province française, n'était pas le cadre rêvé pour les expériences glorieuses et passionnées dont, depuis un mois, son imagination se repaissait. Aussi avait-il prié Simon de lui trouver une chambre au Quartier latin. Peu importaient le manque de confort et même la propreté douteuse, si l'ambiance y était. Simon l'avait logé près de la gare Montparnasse, dans une rue calme donnant sur la rue de Rennes et près de la rue Campagne-Première, où il habitait.

Charley surmonta vite son désappointement. Simon serait sûrement à l'hôtel, ou il aurait téléphoné.

En roulant dans les rues encombrées, entre la gare du Nord et la Seine, il retrouva sa bonne humeur. C'était merveilleux d'arriver à Paris la nuit. Une pluie fine ajoutait au mystère. Les boutiques étaient brillamment éclairées. Sur les trottoirs se pressaient des parapluies ruisselants où se reflétait faiblement la lumière des réverbères. Charley se rappela un Renoir. Parfois, une rafale obligeait les femmes à se blottir sous les parapluies et enroulait leurs jupes autour de leurs jambes. Pour les prudentes habitudes anglaises, son chauffeur filait comme un fou et Charley sursauta quand, dans un bruit de

ferrailles, il freina brusquement pour éviter une collision. Les lampes rouges les retinrent à un croisement et, dans les deux directions, un flot de gens surgit, comme une foule en fuite devant une charge de police. L'œil ravi de Charley les trouvait tout différents des Anglais, plus vifs, plus impatients. Si, par hasard, son regard tombait sur une jeune personne seule, quelque midinette ou une dactylo, il l'imaginait se hâtant vers son amant et, devant un couple serré sous un parapluie, jeune homme barbu au feutre à larges bords, jeune fille avec une fourrure autour du cou, isolés par leur bonheur dans la foule, il vibrait à l'unisson. Au coin d'une rue, le taxi s'arrêta près d'une magnifique limousine. Une femme en manteau de vison, les joues et les lèvres peintes, y était assise. Son profil était d'une distinction souveraine. Elle aurait pu être la duchesse de Guermantes revenant après un thé à son hôtel du boulevard Saint-Germain. C'était bon d'avoir vingt-trois ans et d'être seul à Paris.

— Mon Dieu, ce que je vais rigoler !

Il ne s'était pas attendu à un hôtel aussi important. Avec ses pâtisseries, la façade rappelait le style flamboyant du feu baron Haussmann. Une chambre avait été retenue pour lui mais Simon n'avait laissé ni lettre, ni message. Il fut conduit à son étage non par un garçon en savates et en tablier sale, l'air sinistre avec une barbe de trois jours, mais par un affable gérant, en jaquette, qui parlait un anglais parfait. La chambre, meublée avec une austérité hygiénique, contenait deux lits, « mais Monsieur n'en paierait qu'un », assura-t-il. Avec fierté, il lui montra la salle de bains communicante. Une fois seul, Charley regarda autour de lui. Il s'était attendu à une chambrette aux lourds rideaux de reps sombre, avec un lit de bois couvert d'une énorme couette et une vieille commode d'acajou surmontée d'une glace, des épingles neige traînant sur la coiffeuse et, dans le tiroir de la table de nuit, un vieux bâton de rouge et un peigne ébréché, plein de cheveux. Une salle de bains ! Il n'en revenait pas. Cette chambre n'aurait pas détonné dans un des hôtels suisses les plus modestes où descendaient parfois ses parents. Elle était propre et banale. L'imagination ardente de Charley ne parvenait pas à lui donner du caractère. Déçu, il se mit à déballer ses affaires. Il prit un bain.

Vraiment, Simon exagérait. Il aurait pu au moins laisser un mot. S'il ne donnait pas signe de vie, Charley en serait réduit à dîner seul. Son père, sa mère et Patsy devaient déjà être à Godalming. Une réunion joyeuse : les deux fils de sir Wilfrid avec leurs femmes et deux nièces de lady Terry-Mason. Il y aurait de la musique, des jeux et on danserait.

Il regrettait presque d'avoir sauté sur la proposition de son père. Peut-être Simon, absent pour quelque reportage, avait-il oublié de le prévenir. Son cœur se serra.

C'était surtout l'espoir de passer quelques jours avec Simon qui l'avait attiré à Paris. Ils avaient été ensemble au collège, à Rugby et à Cambridge, mais Simon, après sa seconde année d'études, convaincu de perdre son temps, avait renoncé au diplôme. C'est au père de Charley qu'il devait sa place de correspondant parisien d'un journal de Londres. Simon était seul au monde. Fils d'un forestier des Indes, il était tout jeune quand ses parents avaient divorcé : sa mère, convaincue d'adultère, avait quitté l'Inde. Simon ignorait si elle était encore vivante. Confié à son père par le tribunal, il avait été mis en pension chez un pasteur en Angleterre jusqu'à son entrée au collège. Il avait douze ans quand son père était mort de la cirrhose du foie et il gardait le vague souvenir d'un homme étique, au visage ridé, aux lèvres minces. L'héritage avait suffi tout juste à payer l'éducation de Simon. Émus par la solitude du pauvre garçon, les Mason l'invitaient pendant presque toutes les vacances. Gamin, il avait été maigre et chétif, avec des yeux noirs, trop grands dans son visage terreux, des cheveux de jais, raides comme des baguettes, toujours en désordre, et une grande bouche sensuelle. Il était bavard, lecteur passionné et intelligent. Rien en lui ne rappelait la modestie charmante de Charley. Malgré son sentiment du devoir, Venetia ne parvenait pas à l'aimer. Elle ne s'expliquait pas l'amitié de Charley pour un camarade aussi impertinent et égoïste. Il trouvait tout naturel ce qu'on faisait pour lui. Elle le soupçonnait de n'avoir pas une très haute opinion d'elle ni de Leslie. Parfois, quand Leslie parlait avec son bon sens habituel d'un sujet intéressant, une lueur passait dans les yeux de braise de Simon et un pli sarcastique pinçait ses lèvres. On eût dit vraiment que Leslie était ennuyeux et bête. Parfois,

au cours de leurs bonnes soirées au coin du feu, il prenait un air absent, son regard se perdait, comme si ses pensées l'eussent entraîné fort loin, ou il se plongeait dans un livre. Mais Venetia se gourmandait :

— Pauvre petit ! Il n'a pas été élevé. Je serai bonne pour lui. Je l'aimerai.

Son regard se posait sur Charley, si élégant, si svelte.

— C'est terrible ce qu'il grandit. Les manches de son smoking sont déjà trop courtes. Avec ses cheveux bruns bouclés, ses yeux bleus aux longs cils et son teint clair, peut-être n'avait-il pas le bagout de Simon mais il était sensible et artiste. Comment aurait-il tourné si elle avait lâché Leslie, si Leslie s'était mis à boire et si, au lieu de vivre dans un milieu cultivé et agréable, il avait dû, comme Simon, faire sa vie lui-même? Pauvre Simon ! Le lendemain, elle lui acheta une demi-douzaine de cravates. Il en parut content.

— Ça, c'est vraiment chic ! Je n'en ai jamais possédé plus de deux.

Tout émue de son geste, Venetia se sentait pleine d'une soudaine sympathie.

— Pauvre petit ! s'écria-t-elle. C'est affreux de ne pas avoir de parents.

— Comme ma mère était une garce et mon père un poivrot, je ne perds pas grand'chose.

A ce moment-là, il avait dix-sept ans.

Venetia ne parvenait pas à l'adopter. Elle le jugeait cynique et sans scrupules. L'admiration de Charley pour lui l'exaspérait. Charley le trouvait brillant et le croyait destiné à un grand avenir. Même Leslie s'extasiait devant sa culture et devant la clarté — rare à cet âge — de son esprit. Au collège, il donnait déjà dans le socialisme et, à Cambridge, il glissa au communisme. Leslie écoutait ses divagations avec une indulgence amusée. Pour lui, c'étaient des mots, et les mots, son instinct le lui disait, ne changent rien au sens réel de la vie.

— Et s'il devient un journaliste connu, ou s'il entre à la Chambre, ce ne sera pas mauvais d'avoir un ami chez l'ennemi.

Le libéralisme de Leslie admettait certaines opinions socialistes. En principe, la nationalisation des mines de charbon ne le choquait pas : pourquoi l'État ne gérerait-il pas les

services publics aussi bien que les Compagnies privées?

Mais il ne fallait pas aller trop loin. Les rentes foncières, par exemple, ne devaient pas dépendre de l'État. Quant aux taudis, dans une grande ville, on ne pouvait pas les supprimer ; le peuple les préférait aux maisons ouvrières modèles. Certes, la gérance du domaine Mason avait tenu compte de l'évolution sociale mais un propriétaire ne peut pas héberger les gens pour rien et il est juste de retirer un revenu convenable de son capital.

Simon désirait être correspondant à l'étranger pendant quelques années pour s'initier à la politique continentale. Plus tard, à la Chambre des Communes, il serait un des très rares travaillistes experts en cette matière. Mais quand Leslie alla le présenter à un propriétaire de journal, disposé à soutenir un jeune homme doué, il le prévint : le propriétaire était très riche et, pour produire une bonne impression, Simon ferait bien de mettre un peu d'eau dans son vin rouge. Cependant, il plut beaucoup au magnat par sa modestie, son air énergique, son élocution facile.

— Il a été parfait, raconta Leslie à sa femme. Il sait ce qu'il fait, ce petit-là ! Je te l'ai toujours dit : la parlote ne signifie rien. Quand il s'agit de décrocher une situation, comme tout homme raisonnable, il met ses théories dans sa poche.

Venetia l'approuva. Il était fort possible de pratiquer comme eux le culte de la beauté sans perdre le sens des réalités. Laurent de Médicis n'alliait-il pas le génie de la banque à la passion des arts? Leslie était bien bon de s'être donné tant de mal pour un petit ingrat. En tout cas, Simon allait partir pour Vienne et Charley échapperait à son influence. C'étaient ses tirades ridicules qui avaient poussé le gamin vers la carrière artistique. Pour Simon, ce déshérité, cet isolé, passe encore, mais le lit de Charley était tout fait. Il y avait bien assez d'artistes. Par bonheur, la nature si droite de Charley ne se laisserait corrompre par aucune fréquentation.

Tout en s'habillant, Charley se demandait avec inquiétude comment il passerait la soirée. Il enfila son pantalon et téléphona au journal de Simon. Ce fut lui qui répondit.

— Simon?

— Alors, tu es arrivé. Où es-tu?

Ce ton suffoqua Charley.

— A l'hôtel.

— Ah! Tu es pris ce soir?

— Non.

— On pourrait dîner ensemble, qu'en dis-tu? Je viendrai te chercher.

Il raccrocha. Charley n'en revenait pas. Il s'était attendu à une joie pareille à la sienne, mais, à entendre Simon, on l'aurait cru indifférent à la perspective de le revoir. Leur dernière rencontre remontait à deux ans et Simon pouvait avoir bien changé. La crainte de s'ennuyer à Paris accabla Charley; il attendit Simon avec nervosité. Quand il arriva, il lui parut le même. A vingt-trois ans, il restait, malgré sa taille, le dégingandé d'autrefois. Il était presque débraillé, en veston marron et pantalon de flanelle grise, sans chapeau ni pardessus. Dans son long visage, plus pâle et plus maigre que jamais, les yeux sombres paraissaient plus grands encore. Durs, brillants, curieux, méfiants, jamais ils ne se fixaient. La large bouche, ironique, découvrait de petites dents irrégulières de carnassier. Avec son menton pointu et ses pommettes saillantes, il n'était pas joli garçon mais son expression tendue, tourmentée attirait l'attention. Par instants, son visage prenait une beauté tragique. Elle semblait refléter son esprit inquiet et révolté. Le sourire sans gaîté tenait de la grimace et le rire faisait penser à une contraction de douleur. Simon ne paraissait pas tout à fait maître de sa voix aigre et, quand il s'excitait, elle devenait perçante.

Charley se retint de courir à lui et s'efforça de le recevoir avec fraîcheur. Quand on frappa à la porte, il répondit : « Entrez » et s'avança en se limant les ongles. Simon ne lui tendit pas la main. Il lui fit un signe de tête, comme s'ils se fussent déjà rencontrés ce jour-là.

— Salut! dit-il. La chambre te plaît-elle?

— Oui. Mais je ne m'attendais pas à un hôtel de ce genre-là.

— Il est commode et tu peux y amener qui tu veux. Je crève de faim. On va dîner?

— Entendu.

— Allons à la Coupole.

Ils s'assirent en face l'un de l'autre à une table du premier et commandèrent leur dîner. Simon enveloppa Charley d'un regard appréciateur.

— Tu as toujours ta belle gueule, Charley, dit-il, avec un sourire oblique.

— Grâce à Dieu, ce n'est pas mon capital.

Charley se sentait intimidé. La séparation avait détruit leur intimité. Habitué, dès l'enfance, à écouter, il était toujours prêt à se taire pour permettre à Simon d'exposer ses idées dans un désordre éloquent. Charley lui vouait une franche admiration. Convaincu de son génie, il trouvait naturel de jouer le second rôle. Quel contraste entre la vie du pauvre Simon, seul au monde, et la sienne, large et sans soucis ! L'attachement de Simon, si distant, le flattait. Souvent amer et sarcastique, Simon, avec lui, pouvait être étrangement doux. Dans un de ses rares moments d'expansion, il lui avait confié qu'il n'aimait que lui. Mais, à présent, Charley sentait entre eux une barrière. Le regard agité de Simon sautait de son visage à ses mains, s'arrêtait un instant sur son costume neuf puis remontait à son col et à sa cravate ; il ne se livrait pas comme autrefois ; il restait sur la défensive, semblait le jauger comme un étranger et chercher à se faire une opinion sur lui. Le malaise de Charley touchait au chagrin.

— Ça te plaît, les affaires ?

Charley rougit. Il s'attendait aux plaisanteries de Simon, sur sa soumission à la volonté de son père, mais sa franchise l'empêcha de cacher la vérité.

— Beaucoup plus que je ne le pensais. Le travail m'intéresse et il n'est pas dur. Il me reste du temps pour moi.

— Tu as eu bien raison, répondit Simon, à sa surprise. Quel besoin avais-tu d'être peintre ou pianiste ? Il y en a déjà trop. D'ailleurs, quelle faribole que l'art !

— Oh ! Simon.

— Tu en es encore aux marottes artistiques de papa et maman ? Il faut te débrouiller, Charley. L'art ! Une amusette pour les bourgeois désœuvrés. Finie, l'époque de ces balivernes.

— J'aurais cru que...

— Je sais ce que tu aurais cru ; tu aurais cru que ça donnait

une beauté, un sens à l'existence, une consolation aux malheureux ployés sous le fardeau et un encouragement à une vie plus noble et mieux remplie. Couillonnades ! Peut-être aurons-nous, de nouveau, besoin d'art dans l'avenir mais ce ne sera pas ton art, ce sera l'art du peuple.

— Seigneur !

— Les gens ont besoin d'un coup de fouet et peut-être l'art est-il la meilleure forme sous laquelle nous puissions le leur donner. Mais l'heure n'est pas venue. Pour le moment, c'est sous une autre forme qu'il le leur faut.

— Laquelle ?

— Les mots.

Il lança ces paroles avec une vivacité ironique. Mais il sourit et, malgré la grimace de ses lèvres, Charley vit passer dans ses yeux l'expression affectueuse d'autrefois.

— Non, mon gosse, continua-t-il, mène ta bonne petite vie, va au bureau tous les jours et amuse-toi. Ça ne durera plus très longtemps et tu fais bien d'en profiter.

— Que veux-tu dire ?

— Aucune importance. Nous en reparlerons. Au fond, pourquoi es-tu à Paris. ?

— Ma foi, surtout pour te voir.

Simon devint très rouge. On eût dit qu'une parole aimable, et chez Charley, elle venait toujours du cœur, l'embarrassait.

— Et à part ça ?

— Je voudrais voir des tableaux et aller un peu au théâtre.... et, en général, rigoler...

— Tu entends sans doute par là t'offrir une poule ?

— A Londres, les occasions sont rares.

— Tout à l'heure, nous irons au Sérail.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Tu verras. C'est assez drôle.

Ils commencèrent à parler du séjour de Simon à Vienne mais il demeura sur la réserve.

— Il m'a fallu quelque temps pour trouver mon aplomb. Je n'étais jamais sorti d'Angleterre. J'ai appris l'allemand. J'ai beaucoup lu. J'ai réfléchi. J'ai rencontré des gens intéressants.

— Et depuis, à Paris ?

— A peu près la même chose ; j'ai mis mes idées en ordre. Je suis jeune. J'ai le temps. Quand j'en aurai assez de Paris, j'irai à Rome, à Berlin ou à Moscou. Si je ne peux pas me faire envoyer par le journal, je m'arrangerai autrement. Je gagnerai toujours ma croûte avec des leçons d'anglais. Je ne suis pas né dans la pourpre et je sais me passer des choses. A Vienne, pour me dresser, j'ai vécu un mois de pain et de lait. Ça ne m'a même pas paru dur. A présent, je suis habitué à ne manger qu'une fois par jour.

— Quoi ? C'est ton premier repas aujourd'hui ?

— J'ai pris une tasse de café en me levant et un verre de lait à une heure.

— Mais pourquoi ? Tu es pourtant bien payé.

— Mon salaire est normal. Je gagne assez pour m'offrir trois repas par jour. Mais comment espérer dominer les autres si on ne se domine pas soi-même ?

Charley sourit. Il commençait à se sentir plus à l'aise.

— Tu parles comme un livre.

— C'est possible, répliqua Simon, avec indifférence. « Je prends mon bien où je le trouve. » Un proverbe distille la sagesse des nations et seul un imbécile méprise les lieux communs. Tu penses bien que je ne vais pas rester correspondant d'un journal de Londres ou professeur d'anglais toute ma vie. J'en suis à mes années de pèlerinage. Je les emploierai à acquérir l'instruction que je n'ai jamais reçue dans notre stupide collège ou dans ce cimetière de banlieue qu'est l'Université de Cambridge. Mais il ne suffit pas d'acquérir la connaissance des hommes et des livres. Il y a quelque chose de beaucoup plus difficile et de plus important : une volonté indomptable. Je veux me former moi-même, comme le jésuite novice est formé par la discipline de fer de l'Ordre. Je me suis, je crois, toujours bien connu. Pour ça, il n'y a rien de tel que d'être seul au monde, étranger partout et de vivre au milieu d'indifférents. Mais, chez moi, c'était instinctif. En deux ans d'absence, j'ai appris à me connaître comme je connais la cinquième proposition d'Euclide. Je me rends compte de ma force et de mes points faibles et je vais consacrer cinq ou six ans à développer l'une et à éliminer les autres. Je me comporterai avec moi-même comme l'entraîneur d'un futur champion. Personne

ne voit plus clair en soi-même et, crois-moi, c'est quelque chose. Je sais parler. On mène les hommes non par le raisonnement mais par les phrases. Avec les mots, on fait ce qu'on veut de ces idiots-là. C'est mortifiant mais aussi vrai que la nécessité de bien finir pour un film à succès. Déjà, j'arrive à peu près à ce que je veux avec les mots ; quand je serai rodé, je ferai n'importe quoi.

Dans sa candeur, Charley était peiné. Il ne retrouvait pas son Simon. Autrefois, ses théories extravagantes frisaient la provocation mais elles gardaient une certaine noblesse. Il était désintéressé. Il s'indignait devant l'oppression et la cruauté. L'injustice le rendait furieux. Mais Simon ne remarquait pas l'impression produite ou n'y attachait pas d'importance. Il suivait son idée.

— Mais l'intelligence ne suffit pas ni l'éloquence, pourtant si nécessaire. Kerenski avait l'une et l'autre : à quoi lui ont-elles servi ? L'important, c'est le caractère. Je veux tremper le mien. On peut faire n'importe quoi de soi-même. Affaire de volonté. Je m'entraîne à ignorer les insultes, l'indifférence et le ridicule.

Les yeux de Simon avaient l'opacité d'un vieux miroir au tain usé, incapable de réfléchir votre image et donnant, pourtant, l'illusion d'une vie mystérieuse, reflet d'événements passés et de passions mortes.

— Tu n'as pas été étonné de ne pas me voir à la gare ?

— J'en aurais été content. J'ai pensé que tu avais été retenu.

— Je savais que tu serais déçu. C'est notre heure la plus chargée au bureau : nous téléphonons à Londres les nouvelles de la journée ; mais demain, c'est Noël, le journal ne doit pas paraître et j'aurais pu sortir. Je ne suis pas venu parce que j'en avais trop envie. Depuis ta lettre, je ne pensais plus qu'à ça. A l'heure de ton arrivée, je te voyais sur le quai, tout désemparé dans la bousculade. Je me suis mis à lire en concentrant mon attention pour m'empêcher de guetter le téléphone. Et, quand il a sonné et que j'ai su que c'était toi, l'intensité de ma joie m'a rendu furieux. Un peu plus, je ne répondais pas. Voilà plus de deux ans que je lutte pour me débarrasser de cette amitié. Veux-tu savoir pourquoi je tenais à te revoir ? On idéalise les absents, la séparation resserre les

liens et, à leur retour, on est souvent bien déçu. Je pensais que s'il restait quelque chose de ma vieille tendresse pour toi, les quelques jours que tu passerais ici suffiraient à le détruire.

— Tu vas me trouver idiot, dit Charley, avec son sourire de bon garçon, mais je ne comprends pas du tout.

— Tu es idiot, en effet !

— Bon, c'est entendu, mais explique-toi.

Simon fronça le sourcil et ses yeux inquiets virèrent comme ceux d'un lièvre traqué.

— Tu es la seule personne qui ait jamais tenu à moi.

— Ce n'est pas vrai. Mon père et ma mère t'ont toujours beaucoup aimé.

— Ne dis pas de bêtises. Ton père se moquait de moi comme de l'art mais il lui plaisait de jouer à l'homme charitable envers un pauvre orphelin. Ta mère me trouvait peu délicat et égoïste. Elle craignait mon influence sur toi et voyait bien que je considérais ton père comme un fumiste de la pire espèce, celui qui se leurre sur lui-même. Sa seule satisfaction était de constater combien nous étions différents.

— Tu n'es guère aimable pour mes pauvres parents, remarqua doucement Charley.

— Nous nous sommes entendus tout de suite, poursuivit Simon, imperturbable. Ce vieux raseur de Gœthe appelait ça l'affinité élective. Tu m'as donné ce dont j'avais toujours été privé. Moi, qui n'avais jamais été enfant, j'ai pu l'être avec toi. J'ai pu m'oublier en toi. Je te bousculais, je te jouais des tours, je me moquais de toi et je te négligeais, mais je t'adorais. Je me sentais merveilleusement à l'aise avec toi. Je pouvais être moi-même. Tu étais toujours de bonne humeur. Ta compagnie détendait mes pauvres nerfs et me délivrait de la force inexorable qui me travaillait. Je ne veux ni repos ni délivrance mais ma volonté flanche devant ton sourire. Je ne peux pas me permettre d'être doux, je ne peux pas me permettre d'être tendre. Dès que je regarde tes yeux bleus, si confiants, j'hésite, moi qui ne devrais jamais hésiter. Tu es mon ennemi et je te hais.

Certains de ces aveux avaient fait rougir Charley mais, cette fois, il étouffa un rire.

— Ce que tu dis de bêtises !

Les yeux passionnés de Simon restaient braqués sur Charley, comme pour chercher à pénétrer les profondeurs de son être.

— Qu'y a-t-il là-dessous ? dit-il, comme pour lui-même. Est-ce son expression qui m'illusionne ? Puis, à Charley : Je me suis souvent demandé ce que je voyais en toi. Ce n'est pas ta belle gueule, bien qu'elle joue son rôle, ni ton intelligence : elle n'a rien de transcendant, et pas davantage ta franchise ou ton bon caractère. Qu'est-ce qui, en toi, attire à première vue ? Tu as presque gagné la bataille avant de l'avoir engagée. Le charme ? Qu'est-ce que le charme ? Un de ces mots dont tout le monde connaît le sens, sans pouvoir le définir. Si j'avais du charme, avec mon cerveau et mon cran, il n'y aurait plus d'obstacles pour moi. Tu as la vitalité, et c'est la moitié du charme.

Son regard perçant se porta sur Charley.

— Ton charme est naturel, donc, irrésistible. Dire qu'une fossette suffit à te rendre la vie si facile !

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

— J'avais hâte de te retrouver pour étudier le mécanisme de ton charme. Il dépend de la structure musculaire spéciale de ton orbite inférieure et d'un petit pli qui se forme sous tes yeux quand tu souris.

Gêné d'être ainsi disséqué. Charley changea de conversation.

— Mais, où tout ça te mènera-t-il ? demanda-t-il.

— Qui le sait ? Allons prendre notre café au Dôme.

— Bon ! Je vais appeler le garçon.

— Laisse-moi t'offrir ton dîner. C'est la première fois que je paierai pour toi.

Au moment de régler l'addition, il trouva deux cartes.

— Tiens, je t'ai retenu une place pour la messe de minuit à Saint-Eustache. Sa maîtrise passe pour la meilleure de Paris.

— Ça, c'est chic ! Je suis ravi. Tu viendras avec moi, dis ?

— Je verrai si ça me tente à cette heure-là. Prends toujours les billets.

Charley les mit dans sa poche. Ils allèrent à pied au Dôme. La pluie avait cessé, mais les trottoirs encore humides luisaient faiblement à la lumière des devantures ou des réverbères.

Des passants allaient et venaient. Ils sortaient de l'ombre des arbres dénudés, comme des coulisses d'un théâtre, traversaient la lumière et se perdaient ensuite dans une zone d'obscurité. Obséquieux et collants, les colporteurs algériens, à la recherche d'un gogo, passaient, un paquet de tapis d'Orient et de fausses fourrures sur le bras. D'autres sidis, visages bouffis aux traits lourds, un fez sur la tête, offraient des cacahuètes avec leur cri monotone. Au coin d'une rue, deux nègres grelottants attendaient comme s'ils eussent été là pour toujours. Les deux amis atteignirent le Dôme. Des verrières fermaient la terrasse. Toutes les tables étaient occupées, mais, à leur arrivée, un couple se leva et ils prirent les places vides. Il ne faisait pas chaud et Simon n'avait pas de manteau.

— Tu ne vas pas avoir froid ? demanda Charley. Si on allait à l'intérieur ?

— Non, je suis aguerri.

— Et quand tu t'enrhumes ?

— Je ne m'en occupe pas.

Charley avait souvent entendu parler du Dôme mais il n'y avait jamais été et il regardait autour de lui avec curiosité. Il y avait là des jeunes gens en sweaters, quelques-uns avec des barbes en pointe, et des jeunes filles nu-tête, en manteaux de pluie ; il les prit pour des peintres ou des écrivains et cette idée l'émoustilla.

— Des Anglais ou des Américains, dit Simon, avec un haussement d'épaules. Un tas de propres à rien, théâtralement vêtus pour tenir leur rôle dans une pièce depuis longtemps retirée de l'affiche.

Plus loin, il y avait un groupe de grands jeunes gens blonds, des Scandinaves, sans doute, et, à une autre table, des Levantins basanés, démonstratifs et bavards. Mais la majorité se composaient de Français paisibles, habillés sans fantaisie, des boutiquiers du quartier. Quelques provinciaux se croyaient, comme Charley, au rendez-vous des artistes et des étudiants.

— Pauvres types, ils sont trop fauchés pour mener la vie du Quartier latin. Ils crèvent de faim et triment comme des forçats. Tu as lu *la Vie de bohème*. Aujourd'hui, Rodolphe porte un beau costume bleu acheté au clou et met tous les soirs son pantalon sous son matelas pour le repasser. Il compte sou

par sou et pense à son avenir. Mimi et Musette turbinent à en crever ; ce sont des syndiquées qui ne ratent pas un meeting et, si elles perdent leur vertu, elles ne perdent pas la tête.

— Vis-tu avec une femme ?

— Non.

— Pourquoi ? Ça doit être agréable. Depuis un an, les occasions n'ont pas dû te manquer ?

— Plutôt ! J'en ai eu une ou deux. Quand on y pense, c'est tordant. Si tu voyais mon appartement... Un atelier et une cuisine. Pas de salle de bains. En principe, la concierge fait le ménage tous les jours mais elle a des varices et ne monte pas volontiers. Voilà tout ce que j'ai à offrir et, cependant, j'ai trouvé trois filles prêtes à partager mon taudis. L'une était Anglaise, elle travaillait au bureau communiste international ; une autre était Norvégienne, étudiante à la Sorbonne et la troisième, Française. On l'aurait crue plus raisonnable. C'était une couturière en chômage. Je l'ai levée un samedi soir, en allant dîner ; elle n'avait pas mangé de la journée. Je l'ai gardée jusqu'au lundi. Elle aurait voulu rester mais je l'ai mise dehors. La Norvégienne m'assommait. Elle voulait repriser mes chaussettes, faire la cuisine, frotter le parquet. Quand je l'ai chassée, elle a commencé à m'attendre au coin des rues et à me suivre en me racontant que si je n'avais pas pitié d'elle, elle se tuerait. Celle-là m'a appris à me conduire. Pour finir, j'ai dû employer la manière forte.

— Qu'entends-tu par là ?

— Eh bien ! un jour, j'en ai eu plein le dos. Je lui ai dit que si elle m'accostait encore, je la mettrais knock-out. Cette bécasse ne m'a pas cru. Le lendemain, elle m'attendait sur le trottoir d'en face. Elle est venue à moi, avec son air de chien battu et elle a remis ça. Je ne l'ai pas laissée en dire long. Je lui ai flanqué un direct au menton et elle s'est écroulée.

Les yeux de Simon flambèrent.

— Et alors ?

— Elle s'est relevée, je suppose. Je suis parti sans me retourner. En tout cas, elle a encaissé et j'en ai été débarrassé.

Cette histoire mit Charley mal à l'aise et, en même temps, lui donna envie de rire. Mais une pudeur lui fit garder le silence.

— Le plus comique, c'était la communiste. La fille d'un

évêque, tu t'imagines ! Elle avait fait son économie politique à Oxford. Il fallait voir cet air distingué, la vraie femme du monde, mais elle considérait la fornication comme un devoir sacré. Chaque fois qu'elle couchait avec un camarade, elle croyait servir la Cause. Nous devions être de bons copains, mener le bon combat ensemble, coude à coude, etc. L'évêque lui servait une pension et elle voulait mettre nos ressources en commun, faire de mon studio une cellule, réunir les camarades à l'heure du thé pour discuter les questions du jour. Je l'ai vite mise au pas.

Il ralluma sa pipe et sourit douloureusement, comme s'il eût goûté une plaisanterie cruelle.

Charley aurait eu beaucoup de choses à répondre mais il craignait l'ironie de Simon.

— Alors, tu veux couper les ponts ? risqua-t-il.

— Absolument. Je veux être libre. Pas question de me laisser mettre le grappin dessus. C'est pourquoi j'ai laissé tomber la petite couturière. C'était la plus dangereuse. Elle avait l'humilité des pauvres qui tendent le dos aux coups de la vie. Je ne l'aurais jamais aimée, mais je me méfiais de son adoration reconnaissante, de sa gaîté. Elle risquait de devenir une habitude dont je ne me serais plus dépêtré. Rien n'est insidieux comme la flatterie d'une femme. Nous en avons un tel besoin que nous finissons par en être esclaves. La flatterie, comme les insultes, doit glisser sur moi. Rien ne vous lie à une femme comme le bien qu'on lui fait. Cette fille-là, avec ce qu'elle m'aurait dû, je l'aurais traînée toute ma vie.

— Mais, Simon, tu n'es pas en bois. Tu as vingt-trois ans.

— Et tu crois que ça me travaille ? Moins que tu ne l'imagines. Quand on bûche douze à seize heures par jour, en dormant à peine six heures, avec un seul repas, tu en seras peut-être épaté mais on ne pense plus beaucoup à la bagatelle. A Paris, on trouve facilement son affaire à peu de frais et sans perdre de temps. Quand ça commence à me tourmenter et que mon travail en souffre, je prends une femme comme on prend une purge.

Un sourire jeune découvrit les dents blanches de Charley.

— Ne perds-tu pas de belles occasions ? Après tout, on n'a pas toujours vingt ans.

— Peut-être. Mais on n'arrive à rien si on se disperse. Chesterfield a dit le vrai mot sur tout ça : le plaisir ne dure qu'un instant, la position est ridicule et la dépense regrettable. Peut-être est-ce un instinct tyrannique mais il faut être un rude imbécile pour dérailler à cause de lui. Moi, je ne le crains plus et dans quelques années, j'en serai affranchi.

— Es-tu si sûr de ne jamais rencontrer l'amour? Ces choses-là arrivent à tout le monde, tu sais.

Simon lui jeta un regard hostile.

— Je l'arracherai de mon cœur, comme une dent gâtée de ma bouche.

— Facile à dire !

— Je sais. Rien ne se fait sans effort mais, quand son instinct de conservation entre en jeu, l'homme trouve la force d'agir.

Charley restait silencieux. Dans la bouche d'un autre, les propos de Simon lui auraient paru une pose. Pendant ses trois années de Cambridge, Charley avait trop entendu d'extravagances pour y attacher beaucoup d'importance. Simon ne visait jamais à l'effet. Il méprisait trop l'opinion de ses semblables pour quêter leur admiration au prix d'une attitude. Il était courageux et sincère. Mais son programme choquait Charley. Simon n'avait pas dit pourquoi il s'astreignait à une discipline aussi sévère, mais, à Cambridge, il avait été communiste enragé. Sans doute, s'entraînait-il en vue de la Révolution qu'il croyait prochaine. Porté vers les arts, Charley avait écouté avec une curiosité détachée les ardentes discussions fréquentes dans la chambre de Simon. Obligé de donner son avis sur un sujet dont il ne s'occupait guère, il eût dit comme son père : malgré les folies du continent, aucun danger de communisme ne menaçait l'Angleterre. Le gâchis russe en prouvait la faillite. Il y avait toujours eu des riches et des pauvres, et il y en aurait toujours. L'ouvrier anglais était trop avisé pour obéir à une horde de détraqués ; et, après tout, son sort n'était pas si mauvais.

Simon poursuivait. Depuis des mois, il avait dû refouler ses pensées. Seule, la présence d'un auditeur compréhensif leur donnait la force et la clarté et, pourtant, Dieu sait avec quelle fièvre il les ressassait !

— Ce qu'on dit de bêtises sur l'amour ! On y attache une

importance très exagérée. Jusqu'à Platon qui exprima sa sensualité sentimentale sous une forme littéraire captivante le monde avait eu le bon sens de ne pas lui donner trop de prix. C'est le christianisme qui, en s'appuyant sur le néo-platonisme, en a fait la fin et le but, la raison et la justification de la vie. Mais le christianisme était la religion des esclaves. Il offrait à ces malheureux le ciel pour les dédommager de leur misère et le narcotique de l'amour pour les aider à la supporter sur cette terre. Comme toutes les drogues, il énerve et détruit ses adeptes. Depuis deux mille ans, il a affaibli notre volonté et notre courage. Aujourd'hui, nous savons que presque tout est plus important que l'amour, que seuls les faibles et les imbéciles se laissent mener par lui et, pourtant, nous lui faisons une réclame hypocrite. Dans les livres, au théâtre, en chaire, à la tribune, on retrouve les bobards qui servaient à abuser les esclaves d'Alexandrie.

— Mais, Simon, les esclaves d'autrefois, c'était le prolétariat d'aujourd'hui.

Les lèvres de Simon esquissèrent un sourire et Charley eut le sentiment d'avoir dit une bêtise.

— Je sais, dit tranquillement Simon.

Ses yeux s'immobilisèrent mais, tout en observant Charley il semblait regarder au loin. A quoi pensait-il? Charley sentit un léger malaise.

— Une habitude de deux mille ans a pu faire de l'amour une nécessité et il faut en tenir compte. Mais si une drogue est indispensable, un intoxiqué n'est pas indiqué pour l'administrer. Seul peut tirer parti de l'amour celui qui y demeure insensible.

— Mais vas-tu me dire enfin ton idée, quand tu te prives de toutes les bonnes choses de la vie? Je ne vois pas ce qui peut valoir ce sacrifice!

— Qu'as-tu fait l'année dernière, Charley?

Cette question ressemblait à un coq-à-l'âne, mais Charley répondit avec sa franchise habituelle.

— Pas grand'chose. J'ai été au bureau à peu près tous les jours; j'ai passé pas mal de temps dans le domaine pour me mettre au courant. J'ai joué au golf avec papa. Il fait volontiers un parcours ou deux par semaine. Et j'ai entretenu

mon piano. J'ai suivi les concerts et les expositions de peinture. J'ai été à l'Opéra et au théâtre.

— Et tu es satisfait?

— Plutôt. En tout cas, je ne me suis pas ennuyé.

— Et que comptes-tu faire l'année prochaine?

— A peu près la même chose, je pense.

— Et l'année d'après et la suivante?

— Un jour, je me marierai et papa se retirera et me passera ses affaires. Elles rapportent mille livres par an. Pour l'époque, ce n'est pas si mal. Et, bien entendu, plus tard, j'aurai la moitié des actions de papa.

— Et tu mèneras la même vie que lui?

— A moins que le parti travailliste ne confisque le domaine. Alors, évidemment, je suis fichu. Mais, jusque-là, je suis tout prêt à suivre mon petit bonhomme de chemin et à tirer le meilleur parti possible de ma galette.

— Et quand tu claqueras, crois-tu que ça aura une importance quelconque que tu aies vécu ou non?

Pris de court, Charley rougit.

— Je suppose que non.

— Et tu es content comme ça?

— Je n'y ai jamais songé. Mais, pour parler franc, je serais idiot si je ne l'étais pas. Je ne serais jamais devenu un grand artiste. J'en ai parlé cet été avec papa quand nous avons été pêcher en Norvège. Il a été rudement chic. Le pauvre, il avait si peur de me faire de la peine, mais il faut avouer qu'il avait raison. J'ai des dons naturels. Je peux peindre un peu, écrire un peu, jouer un peu du piano ; j'aurais pu arriver si je n'avais été doué que pour une chose mais la facilité ne suffit pas. Papa le disait bien : il vaut mieux être un bon homme d'affaires qu'un artiste de second ordre. Après tout, j'ai eu de la veine que le vieux Sibert Mason ait épousé une cuisinière et cultivé des légumes sur un bout de terrain en lisière de Londres. N'est-ce pas suffisant de faire mon devoir dans la situation où la Providence ou, si tu veux, le hasard m'a placé?

Simon eut un sourire plus indulgent que tous ceux qui avaient crispé ses traits ce soir-là.

— Hé! oui. Mais j'aimerais mieux passer sous un autobus que d'envisager une vie pareille.

Charley le regarda avec calme.

— Vois-tu, Simon, moi, j'ai une heureuse nature.

Simon étouffa un rire.

— On verra si on peut changer ça. En attendant, je t'emmène au Sérail.

III

C'était une maison d'apparence respectable. La porte d'entrée fut ouverte par un nègre costumé en Turc. Comme ils entraient dans un corridor étroit et mal éclairé, une femme parut. Elle les examina d'un air froid mais, à la vue de Simon, elle devint plus aimable. Ils se serrèrent cordialement la main.

— C'est mademoiselle Ernestine, dit-il à Charley. Puis, à elle : mon ami débarque de Londres. Il veut se dessaler.

— Vous l'avez conduit au bon endroit.

D'un coup d'œil, elle jugea Charley. Charley vit une femme proche de la quarantaine, d'une beauté dure, avec un nez droit, de minces lèvres peintes et un menton volontaire. Un costume sombre de coupe masculine la moulait. Elle portait un col et une cravate et, comme épingle, l'écusson d'un régiment anglais.

— Il est beau, dit-elle. Ces dames seront contentes.

— Et madame, elle n'est pas là ce soir?

— Elle passe les vacances en famille. Je la remplace.

— Alors, nous entrons?

— Vous connaissez le chemin.

Les jeunes gens suivirent le corridor et, ouvrant une porte, se trouvèrent dans une vaste pièce, décorée dans un faux style de hammam. Le long des murs, des canapés, devant eux, des tables et des chaises. Il y avait du monde ; les vestons dominaient, avec, ça et là, quelques smokings ; c'étaient surtout des hommes, par groupes de deux ou de trois, mais, à une table se trouvaient aussi des femmes en robe du soir, venues sans doute par curiosité. Des garçons habillés à la turque prenaient les commandes. Sur une estrade, un orchestre com-

posé d'un piano, d'un violon et d'un saxophone. Face à face, deux banquettes empiétaient sur la piste de danse. Dix ou douze jeunes personnes y étaient assises. Elles portaient des babouches mais à talons hauts, des pantalons bouffants en étoffe lamée froncés aux chevilles et de petits turbans. Le reste du corps était nu. D'autres femmes, dans le même costume, buvaient avec des clients. Simon et Charley commandèrent du champagne. L'orchestre commença à jouer. Trois ou quatre hommes s'approchèrent des banquettes pour choisir des partenaires. Les dédaignées se mirent à danser ensemble d'un air indifférent. Elles se parlaient à peine et lançaient des œillades aux hommes demeurés assis. La table des femmes élégantes les intéressait. A part les poitrines nues des danseuses, rien ne distinguait cet endroit d'un dancing ordinaire. La place, cependant, n'y manquait pas. Charley remarqua ses voisins, deux hommes en conversation d'affaires. Par moments, ils sortaient des papiers de leurs serviettes en cuir et discutaient comme ils l'eussent fait au café. Bientôt, un des hommes du monde alla parler à deux femmes qui dansaient ensemble. Elles s'arrêtèrent et s'approchèrent de la table d'où il était venu. Une des belles dames en noir, avec un collier d'émeraudes, se mit à danser avec une des pensionnaires. L'autre regagna la banquette. La sous-maîtresse, en costume tailleur, vint rejoindre Simon et Charley.

— Eh bien ! Votre ami trouve-t-il une de ces dames à son goût ?

— Asseyez-vous une minute et prenez quelque chose. Il regarde. La nuit commence à peine.

Elle commanda une orangeade.

— C'est dommage qu'il tombe sur un soir aussi calme. Vous comprenez, la veille de Noël, beaucoup de gens restent chez eux. Mais ça va s'animer. Un tas d'Anglais sont à Paris pour les fêtes. J'ai lu dans le journal qu'on avait triplé la *Flèche d'Or*. Une grande nation, ces Anglais, ils ont de l'argent.

Intimidé, Charley garda le silence. Elle demanda à Simon s'il savait le français.

— Naturellement. Il a passé six mois en Touraine.

— Quel beau pays ! L'été dernier, pendant mes vacances,

j'ai fait les châteaux de la Loire en auto. Angèle est de Tours. Peut-être votre ami voudrait-il danser avec elle?

Elle se tourna vers Charley.

— Vous dansez, n'est-ce pas?

— Oui, j'aime ça.

— Elle est très bien élevée et d'un milieu très comme il faut. J'ai été voir ses parents à Tours et ils m'ont remerciée de tout ce que j'avais fait pour leur fille. Ce sont des gens tout ce qu'il y a de bien. Ne croyez pas que nous prenions ici n'importe qui. Madame est très difficile. Elle tient à la réputation de la maison. Toutes ces dames appartiennent à des familles de province, bien posées. C'est pourquoi elles préfèrent travailler à Paris. Elles ne veulent pas causer d'ennuis à leurs parents. La vie est dure et chacun est obligé de se débrouiller. Bien entendu, je ne prétends pas que ce soit de l'aristocratie mais l'aristocratie, en France, est complètement pourrie et, pour ma part, je mets bien au-dessus la bonne bourgeoisie française. C'est l'armature du pays.

Mademoiselle Ernestine paraissait raisonnable et ses principes solides. Ses idées sur les questions sociales ne devaient pas manquer d'intérêt. Elle tapota la main de Simon et s'adressa de nouveau à Charley.

— Je suis toujours contente de voir M. Simon. C'est un ami de la maison. Il ne vient pas très souvent mais, quand il est là, il se conduit en gentleman. Il ne se pocharde pas comme certains de vos compatriotes et, avec lui, on peut causer. Nous aimons à recevoir des journalistes. Parfois, notre vie me paraît un peu terne et ça fait du bien de voir quelqu'un qui est dans le mouvement. Ça vous sort de l'ornière.

Dans cette ambiance, comme s'il se fût senti étrangement à l'aise, Simon se montrait détendu et naturel. S'il jouait la comédie, il la jouait bien. Où se découvrait-il quelque affinité singulière avec la sous-maîtresse?

— Un jour, il m'a emmenée à une répétition générale au Français. Tout Paris était là. Académiciens, ministres, généraux. J'ai été éblouie.

— Et permettez-moi d'ajouter qu'aucune femme n'avait plus de distinction. Ça m'a très bien posé d'être vu avec vous.

— La tête de certains gros bonnets qui viennent ici, quand ils m'ont rencontrée au foyer au bras de M. Simon !

C'était bien Simon d'aller à une grande manifestation mondaine en pareille compagnie. Ils parlèrent encore un peu puis Simon dit :

— Écoutez, ma chère, pour la première fois qu'il vient ici, il faut soigner notre ami. Si nous le présentions à la princesse ? Qu'en pensez-vous ?

Les traits marqués de mademoiselle Ernestine se détendirent dans un sourire et elle jeta sur Charley un regard amusé.

— C'est une idée. Ce sera, en tout cas, pour lui une expérience nouvelle. Elle est bien faite.

— Invitons-la à prendre un verre.

Mademoiselle Ernestine appela un garçon :

— Dites à la princesse Olga de venir.

Puis à Charley :

— Elle est Russe. Depuis la révolution, nous en sommes submergés ; nous en avons par-dessus la tête de leur « niet, niet » et du charme slave. Au début, les clients s'en sont montrés friands mais, à présent, ils en ont assez. Et puis, ces filles-là ne sont pas sérieuses. Toujours du bruit, des disputes. En somme, ce sont des sauvages, incapables de se tenir. Mais la princesse, c'est différent. Elle a des principes. On voit qu'elle a été bien élevée. Elle a quelque chose, c'est indéniable.

Pendant qu'elle parlait, le garçon s'approcha d'une femme assise sur une des banquettes et lui dit un mot. Charley l'avait déjà remarquée. Elle paraissait inconsciente de l'entourage. Elle se leva, jeta un coup d'œil dans leur direction et vint sans se hâter. Quand elle les eut rejoints, elle sourit à Simon et ils se serrèrent la main.

— Je vous avais vu entrer, dit-elle en s'asseyant.

Simon lui proposa du champagne.

— Pourquoi pas ?

— Voilà un de mes amis qui brûle de vous connaître.

— J'en suis flattée.

Elle tourna son regard calme vers Charley et l'examina avec une insistance gênante mais ses yeux n'exprimaient ni bienvenue ni invitation ; leur complète indifférence était presque choquante.

— Il est beau.

Charley sourit timidement. Un sourire trembla sur les lèvres de la princesse.

— Il a l'air gentil.

Son turban, son pantalon bouffant étaient en gaze bleu pâle, semée de petites étoiles d'argent. Elle n'était pas très grande, son visage était fardé, ses joues d'un rouge extravagant, ses lèvres écarlates et ses paupières bleues. Du rimmel noircissait ses sourcils et ses cils. Elle n'était, certes, pas belle mais plaisante, avec ses pommettes hautes, son petit nez charnu et ses yeux à fleur de tête comme des fenêtres enchassées dans un mur. Ils étaient grands et bleus, et leur bleu, rehaussé par la couleur du turban et le rimmel, jetait l'éclat d'une flamme. Son corps d'ambre pâle, svelte et élégant, avait la douceur de la soie. Ses seins étaient menus et ronds, virginaux, avec des petits bouts rosés.

— Pourquoi ne fais-tu pas danser la princesse, Charley? dit Simon.

— Voulez-vous? dit-il.

Elle eut un léger mouvement d'épaules et se leva, sans un mot. Au même instant, mademoiselle Ernestine, appelée par ses affaires, les quitta. Jamais Charley n'avait dansé avec une femme sans corsage. Le contact de ce corps nu et des petits seins lui faisait perdre le souffle. La main qu'il tenait était petite et douce. Mais, en garçon bien élevé, il engagea la conversation comme avec une jeune fille inconnue dans un bal de Londres. Elle répondit poliment, sans marquer d'intérêt à ses paroles. Ses yeux erraient autour de la pièce où rien, pourtant, ne méritait de retenir son attention. Quand il la serra de plus près, elle se laissa faire sans paraître le remarquer, L'orchestre se tut et ils retournèrent à leur table. Simon y était seul.

— Alors, danse-t-elle bien? demanda-t-il.

— Pas trop.

Elle se mit à rire. Elle s'animait pour la première fois et son rire sonnait franc et gai.

— Je suis désolée, dit-elle en anglais. J'étais distraite. Je peux danser mieux. Vous verrez la prochaine fois.

Charley rougit.

— Je ne savais pas que vous compreniez l'anglais. Je n'aurais pas dit ça.

— Mais c'est vrai. Et quand on danse comme vous, on mérite une bonne partenaire.

Jusque-là, ils avaient parlé français. Charley s'exprimait avec plus d'aisance que de correction, mais presque sans accent. Elle parlait un français très pur, avec les intonations languissantes des Russes. Son anglais n'était pas mauvais.

— La princesse a été en Angleterre, dit Simon.

— J'y suis restée de ma seconde à ma quatorzième année. Depuis, je n'ai guère parlé anglais et j'ai oublié.

— Où habitiez-vous?

— A Londres. A Ladbroke Grove. A Charlotte Street. Dans n'importe quel coin bon marché.

— A présent, je vous laisse, mes enfants dit Simon. Je te verrai demain, Charley.

— Tu ne viens pas à la messe de minuit?

— Non.

Il les quitta.

— Il y a longtemps que vous connaissez M. Simon? demanda la princesse.

— C'est mon plus vieil ami.

— Et il vous plaît?

— Plutôt!

— Il est très différent de vous. Ça m'étonne que vous vous entendiez.

— Il est si intelligent. Pour moi, il a toujours été parfait.

Elle ouvrit la bouche, mais se ravisa et garda le silence. La musique reprit.

— On danse encore? proposa-t-elle. Je veux vous montrer que je sais danser.

Se sentait-elle plus à l'aise depuis le départ de Simon, ou quelque détail dans les manières de Charley avait-il éveillé sa sympathie, par exemple, sa mine confuse en s'apercevant qu'elle comprenait l'anglais? Elle se montrait à présent d'une amabilité inattendue. En dansant, elle s'animait avec de soudains éclats de gaîté. Elle racontait son enfance et insistait avec une ironie amère sur la misère des logements où elle avait vécu à Londres avec ses parents. Cette fois, soucieuse de

suivre, elle dansait très bien. Ils se rassirent et Charley regarda sa montre : presque minuit. Il se sentait au pied du mur. Ses parents lui avaient souvent parlé de la musique religieuse à Saint-Eustache et il ne pouvait manquer l'occasion d'y entendre la messe de minuit. La griserie de Paris, les propos de Simon, la nouveauté du Sérail et le champagne le remplissaient d'un trouble singulier, mais sa fringale de musique égalait son désir pour la jeune Russe. Cela paraissait idiot de partir à ce moment-là et pour une raison pareille ; mais, après tout, c'était son affaire.

— Écoutez, dit-il, gentiment, j'ai un rendez-vous. Il faut que je parte, mais je reviendrai dans une heure. Vous serez encore là, je pense ?

— Je reste toute la nuit.

— Vous ne serez pas accaparée par un autre ?

— Pourquoi vous en allez-vous ?

Gêné, il sourit.

— Ça va vous paraître ridicule, mais mon ami m'a donné des billets pour la messe de Saint-Eustache et je n'aurai peut-être plus jamais l'occasion de l'entendre.

— Avec qui y allez-vous ?

— Avec personne.

— Et si vous m'emmeniez ?

— Vous ? Mais comment pourriez-vous sortir ?

— Je vais parler à mademoiselle. Donnez-moi 200 francs et j'arrangerai ça.

Il la regarda, indécis. Avec ses seins à l'air, son turban, son pantalon bleu de ciel et son maquillage elle n'avait pas l'allure d'une personne à emmener à l'église. Elle comprit et se mit à rire.

— Je donnerais tout au monde pour y aller. Dites oui, dites oui. Dix minutes et je suis prête. Ça me ferait tant de plaisir.

— Entendu.

Il lui tendit l'argent et, après lui avoir dit de l'attendre dans l'entrée, elle se sauva. Il régla l'addition et, au bout de dix minutes, montre en main, il sortit.

Dans le corridor, une jeune fille vint à lui.

— Je ne vous ai pas fait attendre, vous voyez. J'ai expliqué

à mademoiselle. De toutes façons, elle croit les Russes folles.

Avant qu'elle eût parlé, il ne l'avait pas reconnue. Elle portait un costume brun et un feutre. Son fard avait disparu, même le rouge des lèvres, et ses yeux, sous la ligne blonde des sourcils rasés, ne paraissaient plus ni si grands ni si bleus. Dans ses vêtements bruns de confection, mais propres, elle passait inaperçue. On l'eût prise pour une jeune ouvrière, comme il s'en répand à flots dans les petites rues à la sortie d'un grand magasin. Elle était à peine jolie, mais elle paraissait très jeune, et son attitude modeste émut Charley.

— Aimez-vous la musique, princesse? demanda-t-il, dans le taxi.

Il ne savait comment l'appeler. Elle avait beau être une prostituée, il lui semblait déplacé, à cause de sa naissance, de l'appeler déjà Olga, surtout dans sa situation humiliante.

— Je ne suis ni princesse, ni Olga. Au Sérail, ça flatte les clients de croire qu'ils couchent avec une princesse et on m'appelle Olga parce qu'à part Sacha, c'est le seul nom russe qu'ils connaissent. Mon père était professeur d'économie politique à l'Université de Léningrad et ma mère, la fille d'un fonctionnaire des douanes.

— Alors, quel est votre vrai nom?

— Lydia.

A leur arrivée, la messe venait de commencer. Aucune chance de trouver des chaises libres. Il faisait très froid. Charley offrit son manteau à Lydia. D'un signe de tête, elle refusa. Le chœur était brillamment éclairé. Ils se placèrent près d'un pilier, à l'ombre duquel ils pouvaient se croire isolés. A l'autel, des prêtres aux ornements somptueux. La musique, d'un style trop fleuri, désappointa Charley. Elle ne l'émouvait pas comme il l'avait espéré. La voix métallique et théâtrale des solistes le laissait froid. Il avait le sentiment d'assister à une représentation plutôt qu'à une cérémonie religieuse et il n'éprouvait aucune impression de respect. Pourtant, il ne regrettait pas d'être venu. L'obscurité ajoutait à l'austérité des lignes gothiques. Çà et là, la lumière des globes électriques la coupait de traits étincelants. Le doux rayonnement de l'autel, avec sa multitude de cierges, les prêtres dont il

ne comprenait pas les gestes ; les relents des vêtements humides et le parfum de l'encens ; le froid aigre tombant sur vous comme une menace invisible : tout cela créait en lui, non pas une émotion religieuse, mais le sentiment d'un mystère vieux comme la race humaine. Ses nerfs étaient tendus et quand le chœur et l'orchestre firent éclater l'*Adeste fideles*, il fut saisi d'une exaltation imprévue. Puis, un jeune garçon chanta un cantique. La voix grêle, argentine, monta dans le silence et les notes ruisselèrent d'abord avec hésitation, comme une eau cristalline sur les cailloux blancs d'un ruisseau. Le chant s'affermit. Les sons furent projetés jusqu'à la coupole noyée d'ombre. Soudain, Charley s'aperçut qu'à côté de lui, Lydia pleurait. Il en fut frappé, mais, avec sa discrétion anglaise, il fit semblant de ne pas le remarquer. Son imagination, nourrie de romans, essayait de se représenter ce qu'elle éprouvait et une grande pitié le prit. Pourtant, cette musique était bien banale. Comment émouvait-elle autant Lydia ? A présent, de gros sanglots la secouaient et il ne pouvait plus ignorer sa peine. Il lui prit la main pour lui marquer sa sympathie, mais elle la retira presque brutalement. Il commença à être embarrassé. Les pleurs de Lydia attiraient l'attention des voisins. Elle se donnait en spectacle et il rougit.

— Voulez-vous sortir ? murmura-t-il.

Elle hocha rageusement la tête. Ses sanglots devinrent convulsifs. Elle tomba à genoux et, le visage dans les mains, s'abandonna au désespoir. Elle était tassée, comme un paquet de vêtements, et, sans le tremblement convulsif de ses épaules, on l'aurait crue évanouie. Elle gisait au pied du grand pilier et Charley, atrocement gêné, se tenait devant elle pour la cacher. Tout le monde les regardait. Que devait-on supposer ?

Les musiciens ne jouaient plus, le chœur s'était tu et du silence montait un respect extatique. Rang par rang, les communiants se pressaient sur les marches de l'autel pour recevoir l'hostie sainte. Par délicatesse, Charley évitait de regarder Lydia et contemplait fixement le sanctuaire illuminé. Il la sentit se relever. Elle s'appuya contre le pilier et cacha son visage dans le creux de son coude. Sa crise de larmes l'avait épuisée, mais la façon dont elle s'abandonnait à présent contre

la pierre, les jambes pliées sur les dalles, exprimait un désespoir indicible.

Le service se terminait. L'orgue doubla l'orchestre pour la sortie et un flot de gens, impatients de retourner à leurs voitures ou de trouver des taxis, s'écoula. Puis, une grande foule longea l'église. Déjà les portes étaient presque dégagées : ils demeurèrent seuls. Charley posa la main sur l'épaule de Lydia.

— Venez.

Il la prit par la taille et l'aida à se relever. Inerte, elle se laissait faire. Elle détournait les yeux. Il l'entraîna vers le bas-côté. Une douzaine de personnes s'y attardaient.

— Voulez-vous marcher un peu?

— Non, je suis si fatiguée. Prenons un taxi.

Mais ils n'en trouvèrent pas tout de suite. Au premier réverbère, elle s'arrêta et sortit une glace de son sac. Ses yeux étaient gonflés. Elle passa une houpette sur son visage.

— Il n'y a pas grand'chose à faire, dit-il avec un sourire. Allons prendre quelque chose. Vous ne pouvez pas retourner au Sérail comme ça.

— Quand je pleure, mes yeux enflent toujours. J'en ai pour des heures avant que ça s'arrange.

Un taxi passa. Charley lui fit signe.

— Où allons-nous?

— Ça m'est égal. Au Select, boulevard Montparnasse?

Il donna l'adresse et ils traversèrent la Seine. En arrivant, il hésita, car l'endroit paraissait bien encombré, mais elle sauta du taxi. Il la suivit. Malgré le froid, la terrasse était pleine. Ils trouvèrent une table à l'intérieur.

— Je vais laver mes yeux.

Au bout de quelques minutes, elle revint. Elle avait enfoncé son chapeau pour cacher ses paupières meurtries et s'était poudrée, mais elle n'avait pas mis de rouge et paraissait blême. Elle ne s'excusa pas de sa crise de larmes, comme s'il se fût agi d'une chose toute naturelle.

— J'ai faim, dit-elle. Vous aussi, je pense.

Elle ne se trompait pas. En l'attendant, Charley s'était demandé si, dans ces circonstances, il serait déplacé de se commander des œufs au bacon. La remarque de Lydia le soulagea. Elle avait justement envie d'œufs au bacon. Il

voulut prendre du champagne pour la remonter, mais elle l'en empêcha.

— Pourquoi gaspiller votre argent? Buvons de la bière.

Ils mangèrent leur simple repas avec appétit. Ils parlèrent peu. Charley se mit d'abord en frais, mais elle ne l'encouragea pas et, bientôt, ils retombèrent dans le silence. Après le café, il demanda à Lydia où elle désirait aller.

— Je voudrais rester ici. J'aime cet endroit, on y est bien. Ça m'amuse de regarder les gens.

— Entendu.

Ce n'était pas ainsi qu'il avait imaginé sa première nuit de Paris. Quelle folie de l'avoir emmenée à la messe de minuit! Il n'avait pas le cœur de la brusquer. Mais le ton de sa réponse avait dû la frapper, car elle se retourna. De nouveau, elle eut le sourire qui l'avait frappé deux ou trois fois. Un singulier sourire de ses lèvres presque figées, ironique, mais non sans bonté, à la fois bref et contraint, patient et désabusé.

— Ça ne sera pas bien drôle pour vous. Retournez donc au Sérail et laissez-moi.

— Jamais de la vie.

— Moi, ça m'est égal d'être seule. Parfois je traîne ici pendant des heures. Vous êtes venu à Paris pour vous amuser. Vous seriez bien bête de ne pas en profiter.

— Si ça ne vous ennuie pas, je préfère rester avec vous.

— Pourquoi?

Elle eut un regard dédaigneux.

— Vous trouvez-vous noble et généreux? Avez-vous pitié de moi? Ou est-ce de la simple curiosité?

Charley ne s'expliquait pas ces phrases blessantes.

— Pourquoi de la pitié ou de la curiosité?

Il cherchait à lui faire comprendre qu'il n'en était pas à sa première prostituée; il ne tenait pas à des confidences, sans doute vulgaires et fausses. Lydia le contemplait avec un air de surprise incrédule.

— Qu'est-ce que votre ami Simon vous a raconté sur moi?

— Rien.

— Pourquoi rougissez-vous?

— Je rougis? répondit-il en souriant.

En fait, Simon lui avait dit qu'elle lui en donnerait pour

son argent, mais ce n'était pas le moment de lui parler de ces choses-là. Avec sa pâleur et ses yeux rouges, dans sa pauvre robe brune et son feutre noir, elle ne rappelait en rien la créature en pantalon bleu à la turque, le torse nu, d'où émanait un attrait exotique. C'était une tout autre personne, tranquille, respectable, modeste, aussi dépourvue de *sex appeal* qu'une des jeunes institutrices de l'ancienne école de Patsy. Lydia retomba dans un silence rêveur. Quand elle parla enfin, elle eut l'air de penser tout haut.

— Si j'ai pleuré à l'église, ce n'est pas pour ce que vous croyez. J'ai assez pleuré pour ça, Dieu sait, mais cette fois, c'était pour autre chose. Je me sentais si seule. Tous ces gens, ils ont un pays et un foyer ; demain, ils passeront Noël en famille. Certains, comme vous, étaient venus pour la musique ; d'autres n'ont aucune foi, mais là, un sentiment commun les réunissait. Ils sont imprégnés du sens de cette cérémonie qu'ils ont connue toute leur vie. Chaque mot, chaque geste des prêtres leur est familier, et même s'ils ne croient pas avec leurs cerveaux, ils croient avec leurs cœurs ; ça fait partie de leurs souvenirs d'enfance, comme les jardins où ils jouaient, leur campagne, les rues des villes. Ça les rapproche. Moi, je suis une sans-patrie, une vagabonde. Je ne suis de nulle part. Je suis une épave.

Elle eut un rire lamentable.

— Je suis Russe et je ne sais de la Russie que ce que j'en ai lu. Je soupire après les grands champs de blé doré et les forêts de hêtres dont parlent les livres et j'ai beau essayer, essayer, impossible de me les figurer. Je connais Moscou par le cinéma. Parfois, je me creuse la tête pour me représenter un village russe : le village éparpillé avec ses isbas et leurs toits de chaume, chers à Tchékoff, et c'est en vain, je sais que ce n'est pas ça du tout. Je parle le russe plus mal que l'anglais et le français. Je lis plus facilement Tolstoï et Dostoïewsky dans une traduction. Je suis aussi étrangère à mes compatriotes qu'aux Anglais et aux Français. Vous qui avez une maison et un pays, des gens qui vous aiment, dont les habitudes sont les vôtres, que vous comprenez sans les connaître, comment pourriez-vous savoir ce que c'est de n'être chez soi nulle part ?

— Mais, n'avez-vous pas de famille ?

— Personne. Mon père était socialiste. C'était un homme paisible, absorbé par ses études, et il ne prenait pas une part active à la politique. Il crut voir dans la révolution le début d'une ère nouvelle pour la Russie. Il accepta les bolchévistes. Il ne demandait qu'à poursuivre son travail à l'Université. Mais on le renvoya et, un jour, il apprit qu'il allait être arrêté. Nous nous enfuîmes par la Finlande, mon père, ma mère et moi. J'avais deux ans. Nous vécûmes douze ans en Angleterre. De quoi, je n'en sais rien. Parfois, mon père trouvait un peu de travail ; parfois, on nous aidait. Mais il avait le mal du pays. Sauf pour ses études à Berlin, il n'était jamais sorti de Russie ; il ne s'habituait pas à la vie anglaise et, pour finir, il voulut partir. Ma mère le supplia de rester. C'était plus fort que lui : sa nostalgie était trop violente. Il se mit en rapport avec l'ambassade russe à Londres, et se déclara prêt à faire n'importe quel travail pour les bolchévistes ; il était connu en Russie, ses livres avaient eu du succès et, dans sa patrie, il faisait autorité. On promit tout et il s'embarqua. Dès l'arrivée, il fut cueilli par les agents de la Tchéka. Nous apprîmes qu'il avait été mis en cellule au quatrième étage de la prison et jeté par la fenêtre. On raconta qu'il s'était tué.

Elle soupira et alluma une nouvelle cigarette. Depuis la fin du souper, elle n'avait pas cessé de fumer.

— Pauvre papa, si doux et si bon, incapable de faire du mal. Ma mère m'a raconté qu'il ne lui avait jamais dit une parole dure. Parce qu'il s'était rapproché des bolchévistes, les gens cessèrent de nous aider. Ma mère se décida à partir pour Paris. Elle y avait des amis. Ils lui donnèrent des lettres de recommandation. J'entrai en apprentissage chez une couturière. Ma mère mourut parce qu'il n'y avait pas assez à manger pour deux : elle se privait pour je n'eusse pas faim. La couturière me payait la moitié du salaire habituel, parce que j'étais Russe. Si les amis de ma mère, Alexëi et Eugénie ne m'avaient pas donné un lit pour dormir, j'aurais crevé de faim aussi. Alexëi jouait du violon dans l'orchestre d'un restaurant russe et Eugénie tenait le vestiaire de dames. Ils avaient trois enfants et nous vivions tous les six dans deux chambres. Alexëi était avocat, ancien élève de mon père à l'Université.

— Mais vous les avez encore?

— Oui. Je les ai encore. A présent, ils sont très pauvres. Voyez-vous, tout le monde en a assez des Russes, de leurs restaurants et de leurs orchestres. Depuis quatre ans, Alexëi n'a plus de place. Il s'est aigri et s'est mis à boire. Une des filles a été recueillie par une tante qui vit à Nice; une autre est domestique; le fils fait le gigolo dans les dancings à Montmartre; il vient souvent ici, je me demande même pourquoi il n'y est pas ce soir. Peut-être a-t-il été ramassé. Son père l'insulte et le bat quand il est saoul, mais les 100 francs qu'il rapporte à la maison quand il trouve un amateur, aident à faire bouillir la marmite. J'habite chez eux.

— Est-ce possible?

— Il faut bien que j'habite quelque part. Je ne vais au Sérail que le soir et, quand les clients boudent, je ne rentre souvent pas avant quatre ou cinq heures. Mais c'est terriblement loin.

Ils se turent un instant.

— Pourquoi avez-vous dit tout à l'heure que vous n'aviez pas pleuré pour ce que je croyais? demanda enfin Charley.

De nouveau, elle lui jeta un regard étonné et soupçonneux.

— Ne savez-vous vraiment pas qui je suis? Je pensais que c'était pour ça que votre ami Simon m'avait fait venir.

— Il ne m'a rien dit, sauf que vous me feriez passer un bon moment.

— Je suis la femme de Robert Berger. C'est pourquoi, bien que Russe, ils m'ont prise au Sérail. Ça intéresse les clients.

— Vous allez me trouver idiot, mais je vous avoue que je ne sais pas de quoi vous me parlez.

(A suivre). SOMERSET MAUGHAM

(TEXTE FRANÇAIS DE MADAME E. R. BLANCHET).

SUR DEUX ROMANS DE BALZAC

Les deux années les plus fécondes de ma vie furent celles qui parurent perdues aux yeux de mes camarades. J'avais pris de l'avance sur eux avec mes dispenses aux baccalauréats, en sorte que j'étais avocat à dix-neuf ans. Mais, comme je devais entrer au service militaire à vingt et un, je me trouvais bloqué et ils pensaient bien me rattraper. Ils ne pouvaient se douter, ni moi-même, que je ferais de ces deux années inutiles, sans recherche de nouveaux diplômes et sans essai véritable d'une carrière prématurée, l'armature de ma vie littéraire.

Mon père, réputé au barreau, ne semblait point pressé de m'initier aux affaires. Il me laissait presque libre, avec une indulgence dont je n'ai saisi que plus tard le but. Il me surveillait sans en avoir l'air. Or j'entassais les bibliothèques. Je viens de le constater sur un amas de vieux cahiers retrouvés qui portent ces dates : 1890 et 1891. Ainsi ai-je lu d'affilée tout Shakespeare, tout Balzac, et Rabelais et Montaigne, et les romantiques, surtout Lamartine et Musset, et les classiques mal compris au collège, parmi eux Corneille intégral, ce qui est rare, les *Mémoires d'outre-tombe* de Chateaubriand, dont la musique me bouleversait, et les modernes qui étaient alors Zola, Maupassant, Alphonse Daudet, Loti, Bourget et surtout, pour moi, Villiers de l'Isle-Adam, Verlaine, Raimbaud, Mallarmé. Mon père supportait ceux-ci pour leur mystère, beaucoup moins les précédents auxquels il substituait sur ma table Joseph de Maistre, Fustel de Coulanges et Taine qui commençaient par m'inspirer

une moue réprobatrice et bientôt me passionnaient. A la jeunesse qui me vient consulter je ne cesse de conseiller :

— Lisez pendant que vous en avez le loisir. Plus tard, le temps vous manquera. Et c'est le terreau indispensable à qui veut cultiver son jardin intérieur.

I. — LE MÉDECIN DE CAMPAGNE

J'ai relu récemment le *Médecin de campagne* et le *Curé de village* et mes notes de la vingtième année ne m'ont point paru indifférentes après un demi-siècle. Je plaçais déjà ces deux romans au rang des chefs-d'œuvre de Balzac, avec *la Cousine Bette, Louis Lambert, Eugénie Grandet, les Illusions perdues.* Pas *les Paysans* dont les personnages me semblaient trop noirs auprès de ceux que je fréquentais pendant les vacances.

Balzac a inscrit cette épigraphe en tête du premier de ces romans, qui est dédié à sa mère : « *Aux cœurs blessés l'ombre et le silence.* » Il a dû écrire *le Médecin de campagne* dans une de ces retraites, si difficilement obtenues, où il s'écartait de sa terrible vie d'action et de production à outrance pour se chercher lui-même, s'ausculter et prendre sa température. Dans son docteur Benassis il a mis beaucoup de lui-même, ou plutôt il a peint l'un des hommes qu'il aurait voulu être, mais il eût accepté d'être aussi Rastignac ou Rubempré. *Le Médecin de campagne* et *le Curé de village* contiennent l'ensemble de ses idées politiques et sociales et le fond même de sa pensée qui fut essentiellement religieuse, comme le furent plus tard celles de Bourget et de Barrès, au point que les conversations entre prêtres, médecins et juges de paix composent des essais qui seraient faciles à détacher et recouvrent par chapitres la trame suspendue de ces deux romans. L'intrigue du *Médecin de campagne* tient tout entière dans la confession très brève du docteur Benassis qui, après avoir mené à Paris un existence luxueuse et brillante, est venu se terrer dans un bourg de montagne, proche la Grande-Chartreuse, dans le voisinage de cette petite ville de Voiron où Lamartine a situé son *Histoire d'une servante,* comme

si l'ombre du grand monastère se projetait sur ces âmes en quête de paix intime. Le docteur Benassis désire expier et mériter : expier une lourde faute de jeunesse, la séduction d'une jeune fille abandonnée avec leur enfant, mériter l'amour de cette Eveline qu'il a rencontrée trop tard et qui, élevée dans un milieu janséniste où ces défaillances morales ne sont pas admises, se trouve séparée de lui par lui-même. Expier, mériter, n'est-ce pas toute la foi catholique ? Le reste du livre, ce sont les promenades du docteur dans ce canton perdu qu'il régénère matériellement et moralement, auquel il apporte le réconfort et l'espérance dont lui-même est privé, ce sont les observations et les réflexions que lui inspirent ses contacts avec les paysans, avec la terre, avec les quelques autorités sociales susceptibles de l'aider dans sa tâche d'apôtre volontaire :

« Je suis entré, confie-t-il au commandant Ginestas, dans une voie de silence et de résignation. Le *Fuge, tace, late* des Chartreux est ici ma devise, mon travail est ma prière active, mon remède moral est la vie de ce canton sur lequel j'aime, en étendant la main, à semer le bonheur et la joie, à donner ce que je n'ai pas. L'habitude de vivre avec des paysans, mon éloignement du monde, m'ont réellement transformé. Mon visage a changé d'expression, il s'est habitué au soleil qui l'a ridé, durci. J'ai prix d'un campagnard l'allure, le langage, le costume, le laisser-aller, l'incurie de tout ce qui est grimace. Mes amis de Paris ou les petites-maîtresses dont j'étais le sigisbée ne reconnaîtraient jamais en moi l'homme qui fut un moment à la mode, le sybarite accoutumé aux colifichets, au luxe, aux délicatesses de Paris. Aujourd'hui, tout ce qui est extérieur m'est complètement indifférent, comme à tous ceux qui marchent sous la conduite d'une seule pensée. Je n'ai plus d'autre but dans la vie que celui de la quitter, je ne veux rien faire pour en prévenir ni pour en hâter la fin mais je me coucherai sans chagrin pour mourir, le jour où la maladie viendra... »

Si j'ai cité ce portrait, c'est que je l'ai rencontré, au cours de ma vie, dans son détachement bienfaisant. Je l'ai rencontré chez un médecin qui lui ressemblait comme un frère, et qui, pareillement, renonça aux agréments dont Paris se montre généreux à l'égard des renommées triomphantes pour aller s'ensevelir dans un village de Gascogne ou plutôt pour y apporter sa flamme de

vie et sa science médicale. Ce ne sera pas la première fois que les types créés par Balzac illustreront des existences postérieures à leur création. Le monde qu'il a observé ou imaginé s'est recomposé après lui avec des êtres vivants, en sorte qu'il n'est pas seulement le peintre de la société de son temps mais l'animateur posthume d'une société nouvelle.

Cependant je ne puis quitter si vite son *Médecin de campagne* après l'avoir relu, tant j'y découvre de ces avertissements qui témoignent d'une connaissance approfondie des lois fondamentales sur lesquelles repose toute vie en commun, c'est-à-dire toute nation. Qu'il me soit permis, dans le dessein très précis de les appliquer à notre temps, d'en retirer quelques pensées ou quelques réflexions dans l'espérance qu'elles tomberont sous les yeux de l'un ou l'autre de nos hommes politiques et l'inviteront à quelque méditation. Je ne les séparerai que par des alinéas et des points quand elles sont éparses dans tout le livre :

« Les nations, de même que les individus, ne doivent leur énergie qu'à de grands sentiments. Les sentiments d'un peuple sont ses croyances. Au lieu d'avoir des croyances, nous avons des intérêts...

« Le mal possède une voix éclatante qui réveille les âmes vulgaires et les remplit d'admiration, tandis que le bien est longtemps muet...

« Une religion est le cœur d'un peuple, elle exprime ses sentiments et les agrandit en leur donnant une fin ; mais sans un Dieu visiblement honoré, la religion n'existe pas et, partant, les lois humaines n'ont aucune vigueur...

« La religion est le seul contre-poids vraiment efficace aux abus du pouvoir...

« Entre faire le bien et faire le mal, il n'y a pas d'autre différence que la paix de la conscience ou son trouble, la peine est la même. Si les coquins voulaient bien faire, ils seraient millionnaires au lieu d'être pendus, voilà tout...

« Malheur à qui méprise sa cognée ou la jette même avec insouciance...

« Le bien obscurément fait ne tente personne... La maladie de notre temps est la supériorité (*il veut parler des fausses supériorités*) : il y a plus de saints que de niches. Voici pourquoi : avec la monarchie s'en est allé l'*honneur* ; avec la religion de nos

pères la *vertu chrétienne ;* avec nos infructueux essais de gouvernement le *patriotisme* ; du moins ces principes-là n'existent plus que partiellement au lieu d'animer les masses, car les idées ne périssent jamais...

« Le jour où un gouvernement a causé plus de malheurs individuels que de prospérités, son renversement ne tient plus qu'à un hasard et, en le renversant, le peuple solde ses comptes à sa manière. Un homme d'État devrait toujours se peindre les pauvres au pied de la Justice, elle n'a été inventée que pour eux...

« Nous voyons depuis quelque temps trop d'hommes n'avoir que des idées ministérielles, au lieu d'avoir des idées nationales, pour ne pas admirer le véritable homme d'État comme celui qui nous offre la plus immense poésie humaine... »

C'est la poésie diverse d'un Louis XI, d'un Henri IV, d'un Richelieu. Où la rencontrer aujourd'hui ? Et songez que toutes ces vérités actuelles furent écrites il y a cent ans, jusqu'à cette conclusion :

«... De tout ceci résulte la nécessité d'une grande restriction de droits électoraux ; d'un pouvoir fort ; d'une religion puissante pour rendre le riche ami du pauvre et le pauvre résigné ; d'une grande diffusion de lumières pour faire accéder à la propriété le plus grand nombre possible de prolétaires ; puis une urgence incroyable de réduire les assemblées à la question de l'impôt et à l'enregistrement des lois en leur en enlevant la confection directe... »

Telles sont les pensées balzaciennes que j'ai trouvées recopiées sur un cahier de ma vingtième année. Elles pouvaient voisiner sans dérogation avec les traités de Joseph de Maistre et de Fustel de Coulanges, avec les *Origines de la France contemporaine* de Taine que mon père déposait subrepticement sur ma table de travail pour m'inviter à ne pas me contenter des romans. Cependant le héros du *Médecin de campagne,* le docteur Bénassis, n'arrive pas d'emblée à ces hauteurs intérieures. Il connaît « les chagrins constants d'une créature forcée de vivre ailleurs que dans sa sphère ». Taillé pour vivre et pour réussir à Paris dans la société la plus cultivée, il ne s'impose pas sans contrainte cette existence solitaire parmi les paysans. Peu à peu seulement il y découvre une âpre douceur et une puissance d'élévation. La

solitude alors lui apparaît une épreuve favorable. « Moins il se trouve d'hommes agglomérés sur un point, moins il s'y rencontre de crimes, de délits, de mauvais sentiments. La pureté de l'air entre pour beaucoup dans l'innocence des mœurs ». Un proverbe populaire ne dit-il pas que les hommes sont comme les pommes qui pourrissent quand on les met en tas ? Et j'ai observé bien souvent à la campagne que les habitants des fermes ou des métairies isolées ou des petits hameaux valaient mieux que ceux des villages, qu'ils étaient moins portés à la médisance, à l'envie, à l'esclavage des intérêts.

Le docteur Bénassis est soutenu par le bien qu'il fait, par le bonheur qu'il répand. Une jeune fille abandonnée, qu'il a recueillie dans une de ses fermes et qu'il a sauvée d'elle-même, se sent heureuse pour toute la journée quand elle l'a rencontré. Des bonnes femmes assurent que, lorsqu'il a passé, le blé a poussé à sa vue. L'importance de son rôle social le protège, le garde contre les tentations de départ ou de suicide car il a pensé à la mort volontaire mais pour en écarter l'idée : « Le courage qu'un homme déploie en se tuant me paraît être sa propre condamnation : s'il se sent la force de mourir, il doit avoir celle de lutter. » Puis la nature est devenue son amie. Enfin il a découvert Dieu. « J'avoue, déclare-t-il dans sa confession, qu'après avoir passé par des jours d'incrédulité moqueuse, j'ai compris ici la valeur des cérémonies religieuses, celle des solennités de famille, l'importance des usages et des fêtes du foyer domestique. La base des sociétés humaines sera toujours la famille. Là commence l'action du pouvoir et de la loi, là du moins s'apprend l'obéissance. Vus dans toutes leurs conséquences, l'esprit de famille et le pouvoir paternel sont deux principes encore trop peu développés dans notre nouveau système législatif... » Car il est hanté par le pouvoir, ses charges et ses responsabilités, comme le fut Balzac lui-même. Ou plutôt Balzac a prêté au docteur Bénassis la plupart de ses idées politiques et de ses aspirations religieuses qu'il faut savoir découvrir comme dans les *Cahiers* de Barrès.

II. — LE CURÉ DE VILLAGE

Le Médecin de campagne était à peine un roman. *Le Curé de village* en est un, touffu, terrible, magnifique. Comme *le Médecin de campagne,* il respire l'amour de la solitude et il glorifie le bien obscurément fait. C'est un Balzac à part, un restaurateur de la vie intérieure et de la vie publique ensemble. Dans *le Médecin de campagne,* les forêts de la Chartreuse composent le décor. Dans *le Curé de village* ce sont les collines et les vallons du Limousin. Balzac s'en sert pareillement pour circonscrire et peindre une population isolée par la nature, liée au sol et subissant l'ascendant d'un homme supérieur, là, le docteur Bénassis, ici l'abbé Bonnet. Il y a de tout dans *le Curé de village,* un traité d'économie rurale, un essai sur la France individualiste telle que l'a faite la Révolution, un drame judiciaire, la psychologie d'un saint, le rachat d'une âme. Mais tout cela est relié par une trame prodigieusement intéressante. Ne convient-il pas de la rappeler pour tant de lecteurs oublieux ?

Se rappelle-t-on un conte étrange de Stevenson où certain docteur, respectable et régulier, a pour ami un individu douteux, peu estimable, volontiers compromettant ? On ne comprend pas comment il a pu s'acoquiner à un tel camarade. Non qu'on les voie jamais ensemble mais, à tout moment, on a pu rencontrer *l'autre* qui entrait dans la maison du docteur ou qui en sortait. Et l'on finit par découvrir qu'ils ne font qu'un. Ils ne font qu'un mais il y avait deux êtres chez le docteur, un bon bourgeois paisible et de mœurs ordonnées et une sorte de bohème avide de crapule. Pour leur donner satisfaction à tous deux, le docteur se dédoublait. Et, selon qu'il était l'un ou l'autre, il s'adaptait physiquement à son personnage, de sorte qu'on ne pouvait les confondre. Le romancier anglais avait bien vu que nous peignons trop souvent dans les livres des caractères tout d'une pièce, par besoin de simplification, par commodité conventionnelle. Mais il y a souvent deux ou plusieurs êtres en nous. Le travail de la vie et de la volonté est de les atteler ensemble, de les souder, de parvenir à une unité bien rare. Tant de gens vivent divisés

avec eux-mêmes. Madame Graslin, dans *le Curé de village*, a toutes les apparences d'une honnête femme, charitable, cultivée, admirablement résignée à une existence monotone et sans joies, mais n'y a-t-il pas une autre madame Graslin ? On a des doutes mais on ne sait pas. En tout cas, elle se possède étonnamment. Elle sait se dominer, se gouverner, se taire. C'est sûrement une femme exceptionnelle. Est-ce une hypocrite ?

Le roman commence à Limoges pendant les premières années de la Restauration. On y voit toute une société provinciale groupée autour d'une femme remarquable et enviée, madame Graslin, femme du banquier Graslin, l'homme le plus riche de la ville. Sur l'origine de cette femme, Balzac nous donne force détail car il aimait à remonter aux causes, à ne rien laisser dans l'ombre, à fouiller tout le passé pour expliquer le présent. Ainsi connaissons-nous les Sauviat, marchands de bric-à-brac, qui se sont privés de tout pour grandir le destin de leur Véronique et qui, mêlant la religion et l'intérêt, le détachement de la jouisssance et la cupidité de la fortune, n'ont rien imaginé de plus beau pour l'avenir de leur fille que de la marier à ce Graslin, quinquagénaire avare, au teint échauffé, aussi répugnant au physique qu'au moral mais qui représente à leurs yeux la puissance terrestre. Véronique s'est laissé faire. Dans son luxueux hôtel, elle trouve la même solitude que dans le bouge paternel, « moins l'espérance, moins les joies enfantines de l'ignorance ». Elle ne dispose même pas de son argent. Un maître sévère surveille ses dépenses. Cependant, toujours habituée à la contrainte, elle se soumet. On la voit occupée d'œuvres de charité. L'évêque, le procureur général, l'élite de la ville fréquentent son salon. Malgré des traces de petite vérole, elle est belle mais demeure un peu énigmatique.

Un crime a été commis à Limoges. Un jeune ouvrier, qui a toujours paru au-dessus de sa condition, qui, par conséquent, devait avoir des besoins d'argent, a assassiné un vieillard pour lui voler un trésor caché dans son jardin. Ou, peut-être, se serait-il contenté du vol si le vieillard n'était pas intervenu. Une femme a, sans nul doute, été le mobile, sinon la complice du crime, et vraisemblablement une femme de la société. Mais Tascheron, l'assassin, est muet. On ne peut rien tirer de lui. Cet événement défraie toutes les conversations de la ville. Le silence de Tas-

cheron lui attire des sympathies. Les femmes surtout, flairant une aventure romanesque, le défendent. Rien donc d'étonnant à ce que madame Graslin, auprès des juges qu'elle reçoit dans son salon, plaide sa cause, non certes par une malsaine sentimentalité dont on la sait incapable, mais par commisération et bonté naturelle. Cependant, pour réduire l'orgueil du criminel, on a fait venir le curé de Montegnac, son village, l'abbé Bonnet, et celui-ci obtient en effet son aveu mais en confession. Tascheron restituera l'argent, Tascheron se repentira mais il ne parlera pas. Et il est exécuté sur une place de Limoges.

Madame Graslin, qui est devenue veuve peu après ces événements et qui, ayant eu plusieurs fois l'occasion de rencontrer l'abbé Bonnet pendant qu'il remplissait sa délicate et triste mission, a subi son ascendant, se retire à Montegnac. Sa santé chancelante s'accommodera mieux de la vie à la campagne. Elle a beaucoup changé en peu de temps. Sous l'influence de l'abbé Bonnet, elle devient la providence du pays. Elle commence par faire le bien en y mêlant d'autres sentiments. Ainsi, la réhabilitation d'un ancien forçat l'occupe avec prédilection. « Faire le bien, lui explique l'abbé Bonnet, est une passion aussi supérieure à l'amour que l'humanité est supérieure à la créature. » Il faut ignorer le bien qu'on fait et qui devient la grâce suprême des actions humaines. Pendant quatorze ans elle mène cette vie d'exclusive charité. On la vénère partout comme une sainte. Et quand elle est près de mourir, on s'aperçoit de toutes sortes d'austérités qu'on n'avait pas soupçonnées. Elle ne vivait que de pain et de légumes cuits à l'eau, elle portait constamment un cilice qui lui déchirait la chair et qu'elle gardait jusque dans ses maladies. Cependant, sachant la mort prochaine, elle tourmente son confesseur, l'abbé Bonnet, pour obtenir de lui qu'il l'autorise à une confession publique. Et, vaincu par son obstination, il finit par y consentir. Pourquoi cette cérémonie, et n'y a-t-il pas là, chez une mourante, un peu de vaine ostentation ? C'est l'expiation nécessaire. Madame Graslin était la maîtresse de Tascheron, et même elle a eu sa part, sinon dans le crime, du moins dans la déchéance du jeune ouvrier. Il lui avait été confié par son père, elle s'était occupée de lui presque maternellement puis son sentiment avait pris d'autres ardeurs. C'est pour s'enfuir avec elle qu'il voulait se procurer de l'argent. A ce départ, elle avait

consenti. Elle n'a compris que plus tard qu'il s'agissait d'un vol, après le crime, et elle l'a aidé à cacher l'argent qui, d'ailleurs, a été restitué. Pourquoi, pendant les assises, n'a-t-elle pas avoué ? Son aveu diminuait, pour une part, la culpabilité de Tascheron. Il expliquait sa faute, il montrait par quelles influences ce garçon avait été amolli et dévoyé. Elle a été bâillonnée par toutes ses habitudes de respectabilité et de silence. Elle s'est tue, et elle a pu voir guillotiner son amant. Il faut qu'on connaisse, avant qu'elle meure, sa monstrueuse hypocrisie. Et voilà pourquoi la confession publique, qui jette le masque et met à nu son véritable visage, est nécessaire. Toute cette fin du *Curé de village* est extraordinaire. C'est l'humilité et la vérité triomphant dans une âme qui jadis donnait à la façade la première importance.

Gabriel Trarieux, qui vient de mourir, avait fait naguère représenter à la Comédie Française, sous le titre la *Brebis perdue*, une adaptation du roman de Balzac. C'était le temps où le roman judiciaire revenait à la mode, avec *le Glaive et le Bandeau* d'Édouard Rod, avec *l'Affaire Derive* de M. J.-H. Rosny jeune, avec le *Lac noir* et les *Roquevillard*. Seulement la grande œuvre balzacienne était défigurée, et spécialement son héroïne, madame Graslin, bien que madame Bartet l'eût interprêtée avec son art incomparable et je me souviens de ce beau visage blessé qui ne consentait pas à avouer sa blessure. Car la madame Graslin de Balzac est une femme très secrète, très fermée, très maîtresse d'elle-même et pour qui les convenances extérieures sont d'une importance capitale. On la devine, elle ne se livre pas. Sa mère et l'évêque l'ont devinée. Le lecteur la soupçonne : il ne sait pas au juste. Or, au premier acte, Gabriel Trarieux, après nous l'avoir montrée recevant dans son salon la meilleure société de Limoges, introduisait dans ce même salon le jeune Tascheron qu'elle se hâtait de prendre dans ses bras. N'avons-nous pas vu, dans une nouvelle interprétation de *Fortunio*, Jacqueline accueillir dans sa chambre le capitaine Clavaroche avant l'arrivée de son mari, dans un jeu de scène qu'Alfred de Musset n'avait pas prévu ?

III. — LA POLITIQUE BALZACIENNE

Voici que je me suis laissé prendre moi-même à l'intrigue du *Curé de village* quand je pensais ne m'intéresser qu'au traité de politique sociale qu'il contient et dont je retrouve l'explication et les commentaires dans mes notes de la vingtième année. Balzac n'avait pas un journal à sa disposition. Nul doute que, s'il revenait aujourd'hui, il n'aurait de cesse qu'il ne disposât de cette force sur l'opinion. Et c'est pourquoi il introduit l'essai dans le roman. Stendhal, son contemporain, le fera pareillement dans *Lucien Leuwen* qu'il n'acheva pas. Au contraire, Paul Bourget les sépare et publie ses *Pages de doctrine* en volumes distincts.

L'essai, dans le *Curé de village*, est même dialogué : on y entend parler un médecin, un juge de paix, un ingénieur et un prêtre qui, tous, jugent par l'expérience acquise les résultats révolutionnaires. C'est la critique du parlementarisme : « La France, pays trop éloquent pour n'être pas bavard, trop plein de vanité pour qu'on y reconnaisse les vrais talents, est, malgré le sublime bon sens de sa langue et de ses masses, le dernier de tous où le système des deux assemblées délibérantes pouvait être admis. » C'est aussi la critique de la presse : « Autrefois, les artistes parlaient à un petit nombre d'hommes ; aujourd'hui la presse périodique leur permet d'égarer toute une nation, et la presse qui plaide pour le bon sens n'a pas d'écho. » C'est surtout l'admirable apologie de la famille en quelques pages que toutes les mémoires devraient avoir retenues : « La famille sera toujours la base des sociétés. Nécessairement temporaire, incessamment divisée, recomposée pour se dissoudre encore, sans liens entre l'avenir et le passé, la famille d'autrefois n'existe plus en France... » Curieuse ellipse qui joint à cette constatation des épithètes appliquées à la famille nouvelle. Ajoutez, çà et là, un ton de mélancolie, assez rare chez Balzac, toujours un peu ivre de vie contemporaine, et reconnaissable à des phrases comme celle-ci, qui est comme un aveu de lassitude mondaine et d'angoisse religieuse : « Quelle personne, parmi les gens dont l'esprit est cultivé ou dont le cœur a reçu des blessures, peut se promener dans une forêt sans que la forêt lui parle ?... Tôt ou tard, le sentiment écrasant de la permanence de la nature vous

emplit le cœur, vous remue profondément, et vous finissez par y être inquiet de Dieu. »

Toujours cette inquiétude de Dieu qui revient comme dans les *Cahiers* de Barrès. Et par exemple cette constatation encore : « Le sublime vient du cœur, l'esprit ne le trouve pas, et la religion est une source intarissable de ce sublime, sans faux brillant ; car le catholicisme, qui pénètre et change les cœurs, est tout cœur. »

Mais les deux essais les plus poussés dans *le Curé de village* ont trait à l'éducation et à la famille. Celui sur l'éducation est sans ménagement pour cette façon de former les hommes avec des examens et des programmes. Elle est tout entière résumée dans une lettre adressée par un ingénieur, Grégoire Gérard, à un banquier du nom de Grossetête. Ce Gérard rappelle tout d'abord l'exemple néfaste du jardinier La Quintinie qui tuait chaque jour des orangers pour donner à Louis XIV un bouquet de fleurs (il ne semble pas que ce bouquet symbolique fût très approprié). Ainsi l'Etat exécute-t-il une pareille mutilation des intelligences avec le système des grandes Ecoles. « Mon ingénieur en chef, explique-t-il, a soixante ans ; il est sorti avec honneur, comme moi, de cette fameuse École ; il a blanchi dans deux départements à faire ce que je fais, il y est devenu l'homme le plus ordinaire qu'il soit possible d'imaginer, il est retombé de toute la hauteur à laquelle il s'était élevé ; bien plus, il n'est pas au niveau de la science, la science a marché, il est resté stationnaire ; bien mieux, il a oublié ce qu'il savait. L'homme qui se produisait à vingt-deux ans avec tous les symptômes de la supériorité n'en a plus aujourd'hui que l'apparence. D'abord, spécialement tourné vers les sciences exactes et les mathématiques par son éducation, il a négligé tout ce qui n'était pas *sa partie*. Aussi ne sauriez-vous imaginer jusqu'où va sa nullité dans les autres branches des connaissances humaines. Le calcul lui a desséché le cœur et le cerveau. Je ne confie qu'à vous le secret de cette nullité abritée par le renom de l'École Polytechnique. Cette étiquette impose et, sur la foi des préjugés, personne n'ose mettre en doute sa capacité. A vous seul je dirai que l'extinction de ses talents l'a conduit à faire dépenser dans une seule affaire un million au lieu de deux cent mille francs au Département... »

Un million or. Nous avons revu, depuis un siècle, ces dépenses sans contrôle. Nous les voyons encore dans toutes les entreprises

de l'État. Plus elles coûtent cher, plus les exécutants sont décorés et récompensés. Dans le cas cité par Balzac, l'ingénieur a reçu de l'avancement. Et ce mauvais esprit de Grégoire Gérard de rappeler le désastre du premier pont suspendu que voulut élever à Paris un autre ingénieur, membre de l'Académie des Sciences, et dont la chute fut causée par des fautes que n'auraient commises ni le constructeur du canal de Briare sous Henri IV ni le moine qui bâtit le Pont Royal. Il se demande si les Écoles spéciales ne seraient pas de grandes fabriques d'incapacités. La France, avant d'en être dotée, manquait-elle de ces talents nécessaires à l'État et que l'État, aujourd'hui, pense faire éclore à son usage ? Ni Vauban ni Riquet n'auraient été ainsi fabriqués et ces vocations naturelles ont généralement le don d'universalité.

Il cite pêle-mêle, avec ces deux noms, Perronet, Léonard de Vinci, Brunelleschi, Michel-Ange, Bramante, etc. qui « tinrent leur génie de causes inobservées et préparatoires auxquelles nous donnons le nom de hasard, le grand mot des sots. Jamais, avec ou sans Écoles, ces ouvriers sublimes ne manquent à leur siècle ». Et il constate que les travaux du gouvernement sont les plus dispendieux « et coûtent de plus l'immense état-major des Ponts et Chaussées » pour conclure enfin : « Rien, ni dans l'expérience ni dans la nature des choses, ne peut donner la certitude que les qualités intellectuelles de l'adulte seront celles de l'homme fait. »

Le génie est tantôt précoce, comme celui d'un Alfred de Musset qui est épuisé à trente ans, et tantôt retardé comme celui d'un Jean-Jacques Rousseau ou d'un Joseph de Maistre qui commencent d'écrire à quarante. Toutes ces pages de Balzac devraient être mises sous les yeux d'un ministre de l'Éducation nationale. Sans doute peut-on leur reprocher leur malveillance excessive pour les grandes Écoles qui ont, du moins, le mérite d'apprendre à travailler et souvent laissent la trace d'une méthode intellectuelle ; et que de noms éclatants à citer dans leurs listes ! Mais elles sont exactes dans leur soumission à la nature qui a ses lois inégales, qui se passe de logique et dont la grande leçon est la connaissance de l'homme. Tout ce qui est artificiel est faux. La mainmise de l'État, dans les pays où l'autorité est devenue despotique, brise les initiatives et fausse les caractères. N'ai-je pas visité en Allemagne une de ces Écoles où l'on fabrique des chefs pour l'hitlérisme et qui n'aboutiront qu'à dresser des adju-

dants pour maintenir l'ordre dans les casernes populaires ?

Ce même ingénieur Gérard prend part à une conversation engagée entre le curé, le juge de paix, le médecin et le banquier qui représentent les différentes autorités sociales, l'argent, le corps, la justice et l'âme. L'un d'eux énumère les quatre points cardinaux de la politique intérieure de la Restauration : reconstituer la nation par la famille, ôter à la presse son action dangereuse en ne lui laissant que le droit d'être utile, faire rentrer la Chambre élective dans ses véritables attributions, rendre à la religion sa puissance sur le peuple. Alors intervient le juge de paix au sujet du premier point qui est la famille : « La cause du mal gît dans le titre des Successions du Code civil qui ordonne le partage égal des biens. Là est le pilon dont le jeu perpétuel émiette le territoire, individualise les fortunes en leur ôtant une stabilité nécessaire et qui, décomposant sans recomposer jamais, finira par tuer la France. »

Paroles prophétiques, prononcées il y a cent ans, c'est-à-dire quand le titre des Successions n'avait pas encore produit son plein effet. La terre, à la fin de l'Ancien Régime, à cause des biens de mainmorte et de la conservation de domaines trop vastes, avait été quelque peu ralentie dans sa production et la division des héritages sous le régime nouveau avait, au début, donné le change par un rendement meilleur. Ce morcellement forcé allait bientôt vider les campagnes et tarir la race plus encore que la terre. Balzac, avec une claivoyance de grand politique, apercevait l'impasse où nous sommes acculés et qu'un gouvernement averti beaucoup trop tard par la leçon des faits essaie d'ouvrir avec un code incomplet de la famille et la désignation d'un héritier, palliatifs insuffisants et qui ne s'appuient pas assez sur une doctrine commandée par l'histoire.

Le curé Bonnet, lui, énumère les erreurs morales : « Nous fabriquons, dit-il, des propriétaires mendiants chez le peuple, des demi-savants chez les petits bourgeois et le *chacun chez soi, chacun pour soi* qui avait fait son effet dans les classes élevées en juillet de cette année (*la révolution de juillet*) aura bientôt gangréné les classes moyennes. Un prolétariat déshabitué de sentiments, sans autre Dieu que l'Envie, sans autre Fanatisme que le désespoir de la Faim, sans foi ni croyance, s'avancera et mettra le pied sur le cœur du pays... »

Ce fut la menace de la Révolution de 1848, ce fut celle de la Commune en 1871, c'est aujourd'hui celle du communisme. Et le curé d'ajouter cet avertissement : « Les peuples unis par une foi quelconque auront toujours bon marché des peuples sans croyance. La loi de l'intérêt général qui engendre le patriotisme est immédiatement détruite par la loi de l'intérêt particulier qu'elle autorise et qui engendre l'égoïsme. Il n'y a de solide et de durable que ce qui est naturel, et la chose naturelle en politique est la Famille. La Famille doit être le point de départ de toutes les Institutions... »

Elle l'était sous l'ancien régime. Elle a été remplacée par l'Individualisme sous la Révolution. Aujourd'hui, le pays qui veut durer est contraint de revenir à elle comme aussi de revenir à la défense de la terre.

Ainsi la politique balzacienne, reliée à celle de Joseph de Maistre et de Bonald, a-t-elle préparé celle de Taine dans *les Origines de la France contemporaine*, celle de Renan dans la *Réforme intellectuelle*, celle même, inspirée de l'histoire des anciennes civilisations, de Fustel de Coulanges dans *la Cité antique*, celle enfin de Paul Bourget et de Maurice Barrès pour ne citer que les morts. J'ai ressenti quelque émotion à retrouver, dans les cahiers de ma vingtième année, ces notes sur *le Médecin de campagne* et *le Curé de village*. Elles avaient été recouvertes, dans les cahiers suivants, ceux de mes débuts à Paris, par des notes de lectures prises chez des auteurs de cerveau moins solide, et spécialement d'auteurs étrangers, Ibsen, Nietzsche, Tolstoï, Dostoïevski. Mais, plus tard, elles devaient retrouver leur pouvoir.

Dans *la Maison*, n'ai-je pas décrit un jeune garçon à califourchon sur le mur de son jardin, regardant partir sur la route la troupe de bohémiens où figure la petite écuyère de cirque qui fut son premier amour et qui ne le voit même pas, et ne sachant pas encore s'il sautera dehors vers la vie libre, vers la jeune fille qui rit, vers l'amour, ou s'il rentrera, bien sagement, à la maison. La Maison de pierre, bâtie par les aïeux, faite pour abriter la suite des générations, symbole de la durée...

HENRY BORDEAUX

LES MENÉES ALLEMANDES DANS LE SUD-EST EUROPÉEN

DANS le Sud-Est européen, les menées allemandes dépassent de beaucoup en ampleur et en portée les menées russes, qu'il était pourtant nécessaire de traiter en premier parce qu'elles ont très sensiblement modifié, depuis la signature de l'accord germano-soviétique du 23 août 1939, les données antérieures du problème [1].

l'Allemagne reste, ici comme ailleurs, l'ennemie principale.

Les moyens qu'elle a mis en œuvre depuis des années, dans le domaine économique et dans le domaine de la propagande proprement dite, pour asservir cette région de l'Europe, sont infiniment plus puissants que ceux de son alliée. Les minorités de race germanique incorporées aux populations nationales et toutes nombreuses, solides, organisées d'après le système hitlérien, disciplinées et armées, ne sauraient non plus se comparer sans ridicule à l'unique minorité authentiquement russe de Bessarabie. Enfin, si tous les États du Sud-Est luttent énergiquement contre le communisme, ils sont contraints de ne pas montrer autant de sévérité envers les formations politiques locales à la solde du Reich, destinées à enrôler sous la bannière nationale-socialiste leurs propres nationaux.

1. Les menées russes dans le Sud-Est européen. *Revue de Paris* du 15 mai 1940.

Le parti nazi des « Croix Fléchées » existe légalement en Hongrie, le Gouvernement de Budapest se limitant à réprimer les excès trop scandaleux de sa criminelle activité. Le parti non moins nazi des « Gardes de Fer » a sans doute été dissous en Roumanie mais on a appris récemment que le Gouvernement de Bucarest avait fait sortir de prison quelques dizaines de membres de l'organisation, devenue clandestine et terroriste. Leurs camarades rouges ne risquent guère d'être l'objet d'une pareille mansuétude, car il n'y a que la seule pression de Berlin qui produise sur ces peuples, perpétuellement menacés, un effet irrésistible.

Ces capitulations, inutiles et dangereuses, contrairement à ce qu'on imagine sur place, ne retarderont pas d'une minute l'heure fatale où tous, qu'ils le veuillent ou non, seront entraînés dans le conflit. Cette heure sonnera peut-être plus tôt que ne le pensent les augures.

Dans les cinq États du Sud-Est européen, les Allemands emploient, en temps de guerre, les mêmes méthodes dont ils se servaient déjà en temps de paix quand ils espéraient encore s'emparer de tout sans avoir vraiment à se battre. Dans deux de ces États (Bulgarie et Grèce), ils jouent de l'arme économique et de l'arme de la propagande. Dans les trois autres (Yougoslavie, Hongrie, Roumanie), ils emploient, outre celles-ci, l'arme minoritaire et, dans les deux derniers, ils y ajoutent l'arme du parti local complice.

Du premier coup d'œil, on voit où l'action du Boche est obligatoirement la plus forte. Et tout de suite aussi on se rend compte que, pour exposer clairement les menées de l'ennemi, il faut examiner d'abord les procédés d'un caractère général qu'il applique indistinctement à ces différents pays puis ceux d'un caractère plus particulier qu'il ne peut appliquer qu'à certains.

• •

Depuis quatre ans, c'est-à-dire depuis la signature de l'accord austro-allemand du 11 juillet 1936, et surtout depuis deux ans, c'est-à-dire depuis l'*Anschluss*, l'Allemagne s'est efforcée, avec son ordinaire ténacité et sa malhonnêteté

native, d'accaparer la totalité des échanges de tous les États du Sud-Est européen par n'importe quels moyens, qu'ils soient légaux ou douteux, frauduleux, voire franchement contraires au droit des gens.

Si le Reich n'a pas atteint le but fixé, et que lui-même savait ne pouvoir être atteint dans un aussi bref délai, il n'en a pas moins enregistré, dans le domaine économique, des succès considérables, qui faisaient augurer favorablement de l'exécution complète du plan. Ce n'en était, au reste, que la première phase. Les Allemands voulaient s'assurer, après le monopole des échanges, le monopole de la production même, afin d'en accroître le rendement. Ils s'engagèrent dans cette voie nouvelle en avril 1939, lorsqu'ils firent signer, sous la menace, à la Roumanie, au lendemain de l'occupation de Prague, les fameux accords Wohltat, accords d'un type absolument unique dans l'histoire des nations civilisées. Si l'Allemagne avait eu le temps de les appliquer jusque dans leurs plus petits détails, ces accords auraient bientôt ravalé le royaume au rang d'une simple colonie germanique.

A quoi visait l'ensemble de ces efforts continus et sans scrupules? A détruire systématiquement l'indépendance économique des États avant de s'attaquer à leur indépendance politique pour la détruire à son tour. C'est pourquoi l'action dite économique se double, toujours et partout, l'une aidant l'autre, d'un intense travail de propagande. Il est fréquent ainsi de voir le Reich, en échange de chimériques avantages commerciaux qu'il fait miroiter à ses yeux, exiger de sa future victime une réelle concession d'ordre politique. De concession en concession, le voleur en serait venu à se faire livrer toutes les clefs de la maison.

A l'opposé de la nôtre, discrète et probe, et qui n'ambitionne que de répandre la vérité, la propagande allemande a des objectifs moins restreints et moins purs. De caractère immoral et de conception militaire, elle est, en somme, la sixième arme dont la mission consiste à conquérir un territoire sans avoir besoin de recourir aux armes véritables, en s'annexant à l'avance les individus. Le but est de transformer à son insu le citoyen en esclave. La tâche se résume à l'amener progressivement à un tel degré d'abaissement et de lâcheté qu'il en

arrive au jour J, quand il se trouve dans l'alternative de choisir entre demeurer libre ou mourir, à préférer de son plein gré vivre sous le joug allemand. Qu'importe s'il s'en repent, une fois que le sort en a été jeté ! La Gestapo n'a pas été créée pour rien.

Le premier résultat à obtenir était de s'ingénier à placer, dans sa propre patrie, chaque citoyen dans la position la plus rapprochée possible de celle de l'homme du Reich. Pour y parvenir, les dirigeants de Berlin ont d'abord imposé à ces États de soi-disants « accords de presse », fantastique duperie qui condamne les journaux du pays à s'abstenir de toute critique sur l'Allemagne et même à obéir, sous une forme détournée, aux exigences de la propagande hitlérienne. Le système s'est beaucoup perfectionné depuis la guerre. En Yougoslavie, par exemple, la circulation des publications éditées au dehors par les émigrés allemands est interdite. Ailleurs, la légation d'Allemagne, incapable de faire prohiber la vente des feuilles alliées ou neutres défavorables à sa cause,

des bulletins quotidiens et hebdomadaires rédigés dans les ambassades ou dans les légations françaises et anglaises. Les nazis auraient évidemment trouvé naturel qu'à l'imitation de ce qui se passe chez eux, les gouvernements contraignent, sous peine de sanctions, les citoyens des États du Sud-Est européen à ne pas écouter les émissions des postes de radios alliées. C'était vraiment trop demander ! Ils n'osèrent pas aller jusque là, mais ils ont pourtant réussi, en divers lieux, à empêcher l'audition de ces émissions dans les cafés et autres lieux publics. Le motif, parfois exact, donné par les autorités pour justifier la mesure, a été qu'il fallait éviter le retour d'incidents fâcheux dont il est facile de deviner par qui ils avaient été provoqués.

De mille façons, les Allemands s'emploient à intercepter au passage toute pensée, toute idée, toute parole qui risqueraient de ruiner les efforts qu'ils ont déjà accomplis pour asservir ces peuples, en subjuguant d'abord les cerveaux.

Certes, l'ennemi n'a nulle part atteint à son monstrueux idéal qui était de faire raisonner les indigènes comme des Allemands authentiques. Mais ceux-là raisonnent-ils encore comme des hommes foncièrement libres? Les forfaits du Reich ne sont pour personne des sujets d'admiration; soulèvent-ils autant d'indignation qu'ils devraient en susciter? Les pernicieux éducateurs nazis n'ont pas perdu tout à fait leur temps. Ils ont su développer dans bien des esprits un égoïste scepticisme, le mépris ironique du droit plus ou moins plaisamment ridiculisé; ils y ont fait pénétrer le sentiment hideux de la peur et un certain respect de la force bestiale. Ce n'est pas en vain non plus qu'ils ont répété à tous, d'un ton cordial et plein de bonne humeur, digne d'inspirer confiance, que les malheurs d'autrui ne méritaient pas de retenir leur attention ni surtout d'éveiller leurs inquiétudes puisqu'eux-mêmes seraient éternellement à l'abri de pareilles vicissitudes, les bouleversements prévus en Europe étant uniquement destinés à mieux assurer la paix et ne visant, selon la règle établie, que le voisin. Les propagandistes allemands le soutiennent toujours et quelques naïfs les croient encore. Il y a trop longtemps que Berlin répand sans frein le mensonge dans tous ces pays pour que les gens n'en soient pas intoxiqués et parfois à un tel point qu'ils l'assimilent mieux maintenant que la vérité.

Les ravages, heureusement, ne s'étendent pas en profondeur. L'essentiel a été sauvé : le patriotisme, que l'ennemi rêvait d'annihiler, se conserve partout intact. Partout aussi, la partie saine de la population continue de haïr l'Allemand d'instinct. Certains groupes intellectuels, bourgeois et commerçants ont été, en partie, au contraire, assez contaminés, ayant adopté d'emblée les deux grands slogans de la propagande du Reich qui n'étaient, à l'instar des « accords de presse », que de fantastiques duperies.

L'anticommunisme nazi — il y a lieu de préciser — n'a jamais eu pour objet de lutter sérieusement contre les méfaits de Moscou, ainsi que l'a démontré lumineusement la collusion Hitler-Staline, mais de masquer le péril germanique par un autre péril, au reste réel puisque les deux se sont conjugués. La ruse n'est pas nouvelle. Qu'on se rappelle le fameux « péril

jaune » inventé, dans la même intention, par Guillaume II ! On pourrait penser que la mèche est aujourd'hui éventée. D'honnêtes personnes écoutent cependant sans rire, à la même heure où, dans la même ville, les communistes appointés transmettent à leurs adeptes les mots d'ordre de Berlin, des Allemands leur raconter « que le Reich reste le plus solide rempart qui existe en Europe contre le bolchevisme ». Pour l'honneur de l'intelligence, il faut reconnaître que ces modèles de crédulité sont en nombre infime. L'étonnant, c'est qu'il soit possible d'en rencontrer un seul.

L'antisémitisme, qui reçut un accueil plus général et plus chaleureux que l'anticommunisme, sans effet sur le gros des peuples slaves, tendait d'abord au même but. Du moment que le Juif était considéré comme l'unique ennemi du genre humain, l'Allemand cessait de leur paraître menaçant pour prendre figure de protecteur, fonction qu'au pied de la lettre il est toujours prêt à exercer. Combien d'articles, de brochures, de livres ont développé l'idée que c'étaient les Juifs et non Hitler qui préparaient la guerre ! On tenta de le démontrer jusqu'en France dans un ouvrage intitulé « La Guerre Juive » dont l'auteur est un nommé Paul Ferdonnet, actuellement domicilié à Stuttgart. Dans le Sud-Est européen où les Israélites occupent souvent une place prépondérante dans les affaires, l'antisémitisme avait, en outre, des objectifs pratiques. Les campagnes prétendues idéologiques n'étaient pas déclenchées au hasard. Il s'agissait tantôt de supprimer des concurrents dangereux pour le Reich, tantôt de faire expulser des usines ou des banques leurs légitimes propriétaires, afin de les remplacer, faute d'un nombre suffisant de nationaux aryens compétents, par de bons Allemands de l'intérieur du Reich.

Ainsi l'on peut voir aujourd'hui en Hongrie, où l'antisémitisme — en sensible régression depuis la guerre chez ses voisins des Balkans — gagne au contraire chaque jour en virulence, des exaltés aider à démolir de leurs mains l'édifice économique du pays et se préparer à ouvrir toutes grandes les portes à l'ennemi, en poussant des hurlements de satisfaction ! Et Dieu sait pourtant si les israélites magyars sont des patriotes, pour ne pas dire des chauvins ! De cet État,

lentement, par douzaines et par centaines, fuient les jeunes juifs. Il n'y a pas un bateau qui quitte un port italien sans en avoir quelques-uns à son bord : des médecins, des ingénieurs, des chimistes, des juristes, des avocats, divers techniciens. Ceux de la soierie, qui ont assuré à cette industrie une réputation mondiale, se sont embarqués à la fin de l'hiver pour la Nouvelle-Zélande.

L'adresse des dirigeants du Reich a été justement d'avoir su, en spéculant sur leurs préjugés ou leurs haines partisanes, faire servir les intérêts allemands par des hommes dont le zèle est d'autant plus grand qu'ils sont convaincus de ne servir que l'intérêt de leur patrie, sans s'apercevoir qu'ils sont manœuvrés en sous-main par les représentants occultes de Berlin. Il faudrait des pages et des pages pour énumérer seulement les Sociétés de toutes sortes que le parti national-socialiste subventionne dans le Sud-Est européen sous prétexte qu'il a avec elles des points de doctrine communs. Sont-ce, à proprement parler, des filiales du germanisme? Les hommes du Reich, s'ils étaient sincères, vous répondraient affirmativement, tandis que l'immense majorité de ces sociétés vous jureraient de bonne foi qu'il n'en est rien. Le tour de force a été de faire, à la faveur de cette subtile équivoque, d'une foule de particuliers généralement inconscients de la besogne qu'ils accomplissent, des agents allemands déguisés et si bien déguisés qu'eux-mêmes ne soupçonnent pas qu'ils le soient.

L'idée devait être de les rendre, peu à peu, de plus en plus solidaires du Reich et de constituer avec eux les troupes d'une sorte de grande franc-maçonnerie populaire brune s'étendant à tous les États et appelée à se fondre en un seul. La guerre a interrompu ce travail de longue haleine, conçu à l'époque où Hitler estimait possible une conquête « pacifique » de l'Europe. Ce noyautage savant des populations permet aujourd'hui à l'Allemagne de disposer d'un essaim de propagandistes bénévoles locaux, répartis dans une multitude de villes et de bourgades.

Ces germanophiles, qui seraient progressivement devenus des traîtres, sont encore d'honnêtes gens, le temps leur ayant manqué pour sauter le pas, les yeux peut-être toujours

bandés. Ils ne souhaitent pas la disparition de leur patrie, ils l'aiment même et ne refuseraient pas de se battre pour elle. Seulement, leur haine du Juif, du marxisme ou de n'importe quoi, parfois une cause plus futile, les a fait tomber un jour sous la coupe du sergent recruteur nazi, partout aux aguets dans cette partie de l'Europe et qui ne néglige personne. Une fois entrés dans l'engrenage, ils ont appris à admirer le Führer, l'Allemagne, son organisation politique, militaire, industrielle qu'ils ne connaissent que par ouï-dire ou par ce qu'ils ont lu dans des brochures enfantines. Où auraient-ils découvert la vérité sur cette nation? Leurs journaux en cachent les crimes ou ne les relatent que dans le style le plus prudent. Les grandes puissances occidentales rougiraient, en les informant, de paraître se mêler d'affaires, paraît-il, intérieures. Ils sont ainsi livrés à l'ennemi. Il ne faudrait pas non plus exagérer leur importance. Petits bourgeois, petits fonctionnaires, petits commerçants, tous assez pauvres et sournoisement aigris, aussi incapables de prévoir que de comprendre les événements vers lesquels les entraîne leur innocent sectarisme du début forment cet élément passif qui pullulait naguère en Autriche et dans la région des Sudètes. L'état de semi-abétissement où la propagande allemande les a laissés représente ce qu'elle peut réussir de mieux. Mais la propagande allemande proprement dite n'est qu'une partie de la propagande générale dont l'objectif suprême est la révolution en temps de paix et la création du front intérieur en temps de guerre.

• •

Comment l'Allemagne entend-elle constituer ce front intérieur dans les États du Sud-Est européen qui, pour de multiples raisons géographiques, militaires et économiques, l'intéressent le plus depuis longtemps : la Hongrie, la Roumanie et la Yougoslavie? En s'appuyant sur trois éléments actifs : les partis indigènes nazis, les minoritaires allemands et enfin cette épaisse cohorte d'agents, venus de l'intérieur du Reich, dont récemment ont commencé de s'occuper les journaux qui les désignent sous les noms de « touristes »

ou de membres de la « cinquième colonne » et sur lesquels j'avais attiré l'attention, voici des mois déjà [1].

C'est en Hongrie seulement qu'un parti indigène nazi a été officiellement reconnu : les « Croix fléchées ». En Roumanie, de la « Garde de fer » dissoute, subsiste seul un « résidu » dont il ne faudrait pas, comme on verra, sous-estimer le rôle. Par contre, en Yougoslavie, on ne découvre aucune organisation analogue. Au moment de l'arrestation de Stoyadinovitch, on a prétendu que l'ancien président du Conseil était à la veille d'en créer une ; on précisait, coïncidence curieuse, que la chemise d'uniforme eût été verte comme celle des deux autres. La fondation d'un tel parti, et si tard, apparaît vite comme superflue. Le Reich est assuré de trouver dans ce pays, quand il en aura besoin, le concours des communistes et de plus troubles individus

Les « Croix fléchées » ont d'abord eu une activité illégale sévèrement réprimée par les autorités magyares. Le port même de l'insigne était interdit en public. Les choses évoluèrent rapidement après l'*Anschluss*. Le Gouvernement s'empressa de faire siennes les théories antisémites de l'adversaire, avec l'évidente arrière-pensée de le rendre désormais inoffensif en le privant de sa meilleure arme de combat. Le calcul se démontra faux. Au printemps de 1939, une soixantaine de « Croix fléchées » entraient au Parlement hongrois. Le parti remua quelque peu au début de la guerre puis sembla entrer en sommeil. Depuis plusieurs semaines, ses chefs ont recommencé — mauvais signe — à se livrer à diverses manifestations parfaitement absurdes. Mais il ne faut jamais, en ces sortes d'affaires, se fier trop aux apparences. Cette agitation stérile n'a point été déclenchée pour rien et ce n'est pas sans raison que leurs auteurs ont reçu l'ordre de faire à nouveau parler d'eux.

Le parti est entièrement entre les mains de Berlin, qui l'aide de façon ouverte de ses subsides et n'a pas craint, l'année dernière, d'intervenir directement dans la conduite de sa campagne électorale, d'une démagogie effrénée. Des circulaires de ce style furent adressées aux électeurs dans des

(1) Climat de l'Europe Centrale et Orientale, *Revue de Paris* du 1er décembre 1939.

enveloppes affranchies avec des timbres du Reich. D'autres, expédiées de l'intérieur du pays, se révélèrent comme ayant été fabriquées dans l'État voisin. Un examen attentif de ces textes permit de découvrir par recoupement que les typographes allemands, manquant de caractères hongrois, avaient ajouté, à certaines lettres, les accents qui leur sont indispensables. La partie plus mince de ces signes apparaissait, à l'impression, sans netteté et d'un dessin maladroit, jamais tout à fait semblable au signe lui-même.

Les « Croix fléchées » sont exactement organisées sur le modèle des partis nazis allemands d'Autriche et des Sudètes, qui préparèrent la mainmise du Reich sur ces territoires. Elles se subdivisent donc en deux groupes distincts, obéissant chacun aux ordres de Berlin mais ne communiquant pas entre eux. Le premier constitue « le parti » qui opère au grand jour et qui est censé interpréter les sentiments de la partie de l'opinion publique qu'il représente. Le second est formé d'une suite de cellules clandestines, fonctionnant à l'intérieur des administrations civiles et militaires. L'ensemble a été dirigé de Vienne par Seyss-Inquart, spécialiste de la destruction des États, jusqu'à sa nomination récente au poste de commissaire du Reich, dans les Pays-Bas.

Les émissaires des conjurés hongrois de chaque catégorie disposent, dans l'ancienne capitale autrichienne, de deux « centrales » installées l'une 105 Mariahilferstrasse, dans un grand immeuble compartimenté en bureaux commerciaux, et l'autre 19 Kettenbrückengasse, au-dessus d'une assez méchante taverne avec jardins et bosquets.

Les « Croix fléchées » ont reçu la mission de provoquer, lorsque Berlin se décidera à attaquer le Sud-Est européen, des mouvements de rues et toute agitation utile destinés à contraindre le Gouvernement de Budapest, s'il n'y consent pas de son plein gré, à se ranger aux côtés du Reich et à laisser ses troupes traverser le territoire hongrois sans effusion de sang. Dans le cas où ces procédés d'intimidation seraient insuffisants, les « Croix fléchées » déclencheraient une véritable révolution qui devrait les rendre maîtres immédiatement du pouvoir.

La « Garde de fer » roumaine était organisée, dans ses

grandes lignes, comme l'entreprise de trahison magyare. En supprimant le parti dont il ne subsiste, vous dit-on à Bucarest, qu'un « résidu », a-t-on également anéanti la série de cellules secrètes qui le doublait? Quoi qu'il en soit, le « résidu », composé de fanatiques résolus, a prouvé ce qu'il était capable de faire, au mois de septembre 1939, quand il assassina le président du Conseil Calinesco, dans des circonstances demeurées mystérieuses.

La « Garde de fer » — ou plutôt ce qui en subsiste — est aussi inféodée au Reich que les « Croix fléchées ». Les fonds lui parvenaient naguère de Berlin par le truchement de deux maisons de commerce allemandes, spécialisées dans la fabrication des matières colorantes et la vente des denrées coloniales. Les ordres du parti national-socialiste étaient remis à un directeur de journal, qui les transmettait à l'état-major de Codreano. Ce petit aéropage menait tout. Le « capitaine », *minus habens* mystique, que j'ai connu, n'était qu'un dangereux pantin dont d'autres tiraient les ficelles.

On n'en rencontre pas moins encore aujourd'hui des Roumains impeccables, francophiles et antinazis, qui vous soutiennent que la « Garde de fer » comptait dans ses rangs beaucoup de personnes honorables sincèrement animées du désir de servir le bien public. Mais c'est certain ! Ces partis n'auraient pas de raison d'être s'ils ne cherchaient pas avant tout — à la manière des Sociétés de tendance hitlérienne dont nous parlions tout à l'heure — à embrigader le plus possible d'honnêtes gens, que l'on contamine lentement. Aussi n'est-il pas un seul de ces partis, d'un bout à l'autre de l'Europe, qui ne se proclame patriote et ne prétende avoir pour programme de sauver le pays.

Un célèbre écrivain français, dans un article paru au lendemain des accords de Munich, se posait cette question : « L'Allemagne n'a cessé de dire qu'elle souhaitait une France unie et forte. A quelle arrière-pensée cela peut-il répondre? Je n'en sais rien. » Que mon confrère me permette de l'éclairer sur ce point, sans en tirer vanité car c'est trop simple. L'Allemagne n'a jamais souhaité qu'un État quelconque devînt fort et uni. Mais elle a toujours, — se sentant prête, s'il le fallait, à régler la dépense de sa poche — ardemment désiré

voir d'honnêtes illuminés s'y employer avec une telle rage que le pays fût bientôt perdu sous le prétexte d'être sauvé. Le communisme, qu'imite en tout le nazisme, tendait au même but par les mêmes moyens.

Et c'est bien ce service que se sont continuellement appliqués à rendre au Reich les « Croix fléchées », la « Garde de fer » ou ses débris, sans omettre les partis nazis norvégien, danois, hollandais, belge et autres.

Si grande que soit la confiance qu'à juste titre on ait dans les excellentes polices hongroise et balkanique, il est à craindre qu'elles soient, au dernier moment, gagnées de vitesse par ces traîtres ! Et ceux-ci ne forment que les plus faibles effectifs du futur front intérieur, dont le gros doit être formé par les minoritaires allemands.

• •

Dans les États du Sud-Est européen vivent plus de 1 700 000 de ces minoritaires qui (sans tenir compte de ceux, en nombre absolument dérisoire, établis en Bulgarie et en Grèce) se répartissent ainsi : 471 000 en Hongrie, 775 000 en Roumanie, 499 000 en Yougoslavie.

Le danger réel qu'ils constituent ne saurait se mesurer, sans étourderie, à leur importance numérique. D'abord, ils ne représentent, selon les pays, qu'entre 4 et 5 p. 100 environ du chiffre global de la population, qui enveloppe partout leurs masses plus ou moins compactes mais discontinues. De plus, si la jeunesse est presque unanimement gagnée aux idées nouvelles, les personnes d'âge mûr (dont un sensible pourcentage, surtout parmi les catholiques, hait le régime nazi) ne se sentent guère attirées, en général, par la bagarre. La grande majorité se reconnaît cependant hitlérienne, soit par conviction ou par intérêt soit par contagion ou par peur. Il est aussi indispensable de signaler que l'hitlérisme, tel que ces minorités le concevaient avant le mois de septembre 1939, les séduisait infiniment plus que l'hitlérisme tel qu'il leur est apparu après l'émigration forcée de leurs congénères des États baltes. En bref, comme il

arrive toujours, le problème est beaucoup plus complexe que ne le laisserait croire la propagande du Reich ou qu'on serait tenté de le voir à distance en s'abandonnant, selon qu'on n'en examine qu'une face ou l'autre, à trop de pessimisme ou d'optimisme.

Le mieux, avant d'en parler, est de savoir succinctement ce que sont au juste ces Allemands. Ils ne sont pas des Allemands dans le sens que nous donnons aujourd'hui à ce nom, et même quelquefois ne sont point du tout Allemands, puisqu'on trouve, mêlés à eux, pas mal d'anciens Français germanisés mais qui se souviennent toujours de leur origine.

Ces minoritaires se classent en trois sortes : les Saxons, les Souabes et les Allemands sans qualification spéciale, qui sont arrivés dans ces pays longtemps après les autres, c'est-à-dire postérieurement à la Révolution française. Ou ceux-ci se sont agglomérés aux communautés existantes, dont ils ont assimilé les caractéristiques. Ou ils ont formé des îlots indépendants, comme en Yougoslavie et en Bessarabie : ceux-ci répondirent à l'invitation lancée, en 1812, au monde entier, par le tsar Alexandre II qui souhaitait repeupler sa nouvelle conquête. A l'exception des Allemands de cette dernière province et d'autres colons de même race, installés en Dobroudja, tous sont d'anciens sujets de la Double Monarchie.

Les Saxons, qu'on ne rencontre qu'en Transylvanie roumaine, constituent la communauté la plus originale, bien que ces Saxons ou Sasses ne soient en rien des Saxons. Un de leurs philologues a démontré, en étudiant leur dialecte — et la question est maintenant définitivement réglée — que leurs lointains ancêtres habitaient la région mosellane s'étendant d'Aix-la-Chapelle à Metz. De vrais Saxons se joignirent peut-être à eux. Pendant le haut moyen âge, cette nation a fourni, en effet, des mineurs au Sud-Est européen. Il y en eut ainsi en Bosnie : les anciens Pirustes ou Sasses.

Les Saxons forment trois groupes compacts dont les deux principaux ont pour centre les villes de Sibiu et de Brasov, situées respectivement au carrefour des vallées de l'Olt et du Murès, et au nœud des quatre plus vieux passages des Carpathes, vers le Sud. Ils apparurent dans cette partie de la

Transylvanie au début du XIIe siècle, appelés par les premiers rois de Hongrie. Fut-ce pour garder les frontières ou se livrer au négoce ou les deux ensemble? La position géographique qu'ils occupent rend vraisemblables ces diverses suppositions puisque les grandes voies d'invasion sont aussi les routes naturelles du commerce ; mais le manque de documents empêche d'en vérifier aucune. En tout cas, il est certain que les Saxons furent dotés de bonne heure de privilèges qu'ils conservaient encore du temps des Habsbourg. Jusqu'à la révolution de 1848, ils interdisaient aux Roumains de résider dans leurs cités et ne se montraient guère plus tolérants envers les Hongrois, maîtres alors pourtant du pays. Encore aujourd'hui, ils vivent séparés du reste de la population. A Sibiu, par exemple, il y a l'hôtel roumain et l'hôtel saxon, le café roumain et le café saxon.

Presque tous luthériens, unanimement attachés par la langue, les goûts, les traditions et les idées à la culture germanique, et par-dessus tout orgueilleux de leur origine, ils ne se sentent nullement solidaires de leur patrie actuelle, sauf quand leurs intérêts personnels sont en jeu, car ils prisent fort l'argent. Nazis pour la plupart, leur seule grande terreur est d'avoir à choisir un jour entre Hitler et leur fortune.

Les Souabes seraient, par nature, moins arrogants. Beaucoup le sont pourtant devenus au cours de ces dernières années, sous la poussée de la propagande allemande. Pendant longtemps, tout en se jugeant souvent supérieurs aux indigènes et en gardant une fidélité plutôt sentimentale à la terre de leurs ancêtres, ils n'eurent pas vraiment de préjugé racial. Le souci de s'enrichir toujours davantage les préoccupait plus alors que la politique car ils sont, eux aussi, fort attachés à l'argent. Cette avarice causera un jour leur perte. La crainte de voir leurs biens se morceler les a conduits au régime de l'enfant unique. La natalité chez les Souabes, comme chez les Saxons, est extrêmement faible. De souche exclusivement paysanne, la majorité continue de se composer d'agriculteurs mais l'on compte aussi, dans leurs rangs, des industriels et des commerçants.

Ces anciens colons sont arrivés dans les trois pays à l'époque de Marie-Thérèse, qui s'en servit pour repeupler les terri-

toires dévastés par les Turcs. Ils sont établis en Transdanubie hongroise, en Croatie, dans la Batchka et le Banat yougoslaves, dans le Banat et la Bukovnie roumaines. Cette population est d'origine très hétéroclite. Elle comprend des Bavarois, des Saxons, des Mosellans, des Allemands de Zyps, des Allemands de Bohême, des Alsaciens, des Francs-Comtois, des Lorrains, etc. L'émigration de ces derniers éléments commença vers 1725 et dura jusqu'à la Révolution. L'unique espoir de rendre leur sort meilleur leur fit écouter les offres alléchantes des agents recruteurs de la Cour impériale. L'usage de la langue natale ne commença de se perdre qu'après 1870. De rares mots français, comme « rigole, trottoir, palissade, parapet, *charia* pour brouette, *cailloute* pour pierre », se sont conservés dans le dialecte allemand, où parfois le *et* remplace le *und*.

Il y a des années, circulant dans le Banat roumain, je rencontrai, parmi bien d'autres, un de ces anciens compatriotes qui me pressait de lui procurer les actes de naissance de deux de ses ancêtres originaires de la Moselle et de la Champagne. Je lui demandai la raison de son insistance : « Monsieur le Français, me répondit-il, c'est pour récupérer mon « originalité » française. » Et, se penchant à mon oreille, il ajouta : « Les Allemands se mettent maintenant à nous tourmenter tellement ! » Cela se passait à la fin de 1934.

Au fur et à mesure que le régime enregistrait de nouveaux succès, la propagande nazie n'a cessé de grandir dans ces régions. Hitler a su remarquablement utiliser les armes que lui livraient les traités. Comme il a exploité jusqu'à l'absurde la liberté des peuples à disposer d'eux-mêmes dans les affaires d'Autriche et des Sudètes, il a exploité à fond et à son profit les droits trop étendus accordés aux minorités, dites quelquefois à tort nationales, mais qui le sont avec raison en ce qui concerne les Souabes et les Saxons.

Après avoir exalté un particularisme que nous avons en somme créé, il a amené partout ces gens à former, sous sa férule, presque un État dans l'État. Les minoritaires allemands sont aujourd'hui organisés identiquement comme s'ils résidaient dans le Reich. Chaque village et, dans les villes, chaque îlot de maisons a son homme de confiance qui dépend

d'un chef supérieur. D'échelon en échelon, on aboutit au *gauleiter* du pays, qui est toujours un membre de la légation camouflé en consul ou en conseiller commercial et dont la police n'a pas le droit de violer le domicile, protégé par l'immunité diplomatique.

Il n'est guère de localités qui ne possède son *Hitlerjungend* et son *Bund des Deutschen Mädchen*. La jeunesse a été la plus travaillée et au point qu'on peut la dire incurablement gagnée. Les garçons et les filles envoyés pendant les vacances en Allemagne, où ils sont hébergés par la fameuse « *Kraft durch Freude* » (La force par la joie), en reviennent, vous confient les parents eux-mêmes, « comme possédés ». L'été dernier, une quinzaine de jeunes gens de chacun des Banat yougoslave et roumain — il y en a eu sans doute d'autres recrutés ailleurs, mais je n'avance que ce que j'ai vérifié — ont été admis à suivre les cours de l'école d'espionnage de Munich. Le cœur se soulève de dégoût. Il y avait, dans ces convois, des adolescents qui n'avaient pas quinze ans !

L'enthousiasme des minoritaires allemands a atteint son paroxysme à la veille de la guerre. Partout, en Hongrie, en Roumanie, en Yougoslavie, ils abordaient les gens du pays d'un air menaçant, les mâchoires serrées, et, avec un mauvais rire, leur annonçaient : « Vous verrez quand Hitler viendra ! » Certains, trop bavards, expliquaient : « Durant des années, nous, Allemands, avons été contraints de nous humilier devant les peuples inférieurs. Tout cela va finir. Demain, ce seront eux qui nous embrasseront les genoux. »

Un Souabe catholique, personne d'une haute probité, m'a dit : « Les trois quarts étaient devenus quasi fous. Ils ne parlaient que de transformer les gens du pays en esclaves. Ils se croyaient déjà les maîtres. *On leur avait d'ailleurs promis qu'il en serait bientôt ainsi.* »

A la confiance et à l'insolence succédèrent d'un coup le doute et l'angoisse, quand ils craignirent de subir le même sort que les minoritaires allemands des États baltes, transférés dans le Grand Reich après avoir été dépouillés de tous leurs biens. Leur morgue tomba aussitôt. Ils assaillirent les tribunaux pour se faire donner un nom à consonance slave, roumaine, hongroise. Dans la région de la Tisza, c'est par

centaines que les Souabes font rectifier leur état civil. Les anciens Français du Banat revendiquèrent plus âprement leur « originalité ». En Croatie, des villages entiers, purement allemands, se déclarèrent de vieux Croates et adhérèrent en bloc au parti paysan du Dr Matchek. Certains se découvrirent des ancêtres israélites ou se les procurèrent en un tournemain dans ces discrètes officines où l'on sait faire également d'un Juif un Aryen. La malice s'en mêla. En Hongrie, les Souabes reçurent une fausse circulaire officielle leur enjoignant de se préparer au départ. L'énumération des quelques objets qu'ils devaient être autorisés à emporter se terminait par cette ligne facétieuse : « Plus cinquante-deux œufs pour une année (un par semaine) ». Ailleurs, des loustics se plantaient devant une maison, l'examinaient, comptaient les fenêtres, prenaient des notes jusqu'au moment où le propriétaire, exaspéré, leur demandait ce que signifiaient ces façons : « Nous arrivons du Wurtemberg, lui répliquait-on. Hé quoi ! Vous n'êtes donc pas encore au courant ? Le Führer vous envoie, le mois prochain, en Pologne. Et c'est à nous qu'a été attribuée votre ferme. »

Le mouvement de panique prit une telle ampleur que les consulats allemands furent forcés de publier des démentis. Celui de Zagreb fit insérer, dans le *Volksblatt*, une note pompeuse qualifiant ce genre de nouvelles « de pures inventions ».

Le choc a été rude. Évidemment, parce que tout s'oublie, on s'en est remis peu à peu. De la méfiance subsiste. L'entrain, sans tout à fait s'éteindre, a beaucoup baissé. On réfléchit davantage. Quelques-uns osent relever la tête et montreraient plus d'énergie encore s'ils sentaient un appui solide derrière eux. L'indignation de quelques uns est à son comble. Des phrases affreuses sont prononcées. Un de mes amis m'a rapporté le mot d'un Souabe de la campagne, dont le fils est un nazi intégral : « Si j'étais sûr qu'*ils* ne viennent pas, je l'étranglerais avec autant d'indifférence qu'on tue un lapin. »

Il est hors de doute que, livrés à eux-mêmes, en dépit du zèle de leurs chefs locaux, des exaltés nombreux dans leurs communautés et de la jeunesse prête au combat, le gros des minoritaires allemands ne répondrait pas aujourd'hui de bon cœur à l'ordre de mobilisation révolutionnaire du *gauleiter*

central. Ils ne courraient pas vers les dépôts d'armes secrets, bien fournis en fusils, en fusils-mitrailleurs, en mitrailleuses, aussi vite qu'ils le firent et un peu trop précipitamment, au mois de septembre 1939, dans deux ou trois centres de Bukovine.

L'Allemagne, sans ignorer ce fléchissement du moral, est néanmoins convaincue que tout marchera à souhait le moment venu. N'ayant pas une confiance aveugle en ses frères de l'étranger, dont les plus dévoués ne sont à ses yeux que des nazis de seconde zone, elle a, en effet, prévu de les encadrer avec ses propres hommes qui sont présentement maquillés en « touristes ». Il ne faudrait pas d'ailleurs concevoir l'agitation minoritaire sous l'aspect d'une nouvelle chouannerie. Ces mouvements ne doivent servir qu'à étoffer largement, pour mieux faire perdre la tête aux gouvernements, l'action de petits groupes décidés et bien en mains, chargés d'assurer certaines destructions et d'interdire à l'ennemi, c'est-à-dire à l'État dont ils sont officiellement les citoyens, d'en effectuer d'autres, celles-là utiles à la défense.

• •

Le nombre des « touristes » dans les divers pays du Sud-Est européen est difficile à évaluer. Il oscille entre 80 000 et 100 000, sans être, en tout cas, inférieur au premier chiffre. Ces agents ont de multiples attributions. Ils encombrent les villes principales et ne se cachent guère. Dans un grand hôtel d'une capitale balkanique, un étage est loué à l'année par la légation d'Allemagne pour leur usage. Le voyageur, en arrivant, demande lui-même le numéro de la chambre qui lui a été affectée. Dans un des meilleurs caravansérails d'une autre capitale, les serviteurs sont aux ordres de la Gestapo — le cas n'est pas unique. La manucure reçoit l'équivalent de 3 000 francs par mois pour rapporter les propos que lui tiennent ses clients français, anglais... et allemands. Les agences de voyage du Reich et les bureaux similaires sont bourrés de prétendus « employés », en quantités astronomiques. Dans l'un d'eux, on en compte six cents, quand quatre seraient suffisants.

Beaucoup de « touristes » disposent de puissantes voitures. Les chauffeurs sont très rarement de vrais domestiques. Les Allemands ont encore loué ou acheté des maisons, acquis de petites fabriques ici et là, et plus particulièrement à proximité des ports du Danube. Dans une entreprise occupant trois ouvriers, ils introduisent, dès qu'elle leur a été adjugée et sans augmenter d'une unité le personnel utile, une quinzaine d'individus affublés de titres multiples : directeur général, directeur adjoint, chef du personnel, contentieux de la vente, surveillant des ateliers, caissier, concierge, etc. Des officiers d'état-major se donnent pour représentants de commerce. Des femmes figurent aussi dans l'organisation. Le personnage assis à côté de vous au restaurant est peut-être un « assassin politique », profession estimée, avouable dans le Reich sous tous les régimes [1].

Les « touristes » les plus éminents ne sont pas ceux qui excitent la curiosité des reporters et qu'on rencontre dans les palaces. Au sommet de la hiérarchie se placent les membres très discrets du grand état-major de la trahison du temps de guerre qui se substituent, dans chaque pays, à l'heure dite, à l'état-major du temps de paix, composé du *gauleiter* central, de *l'oberführer* des S. S., commandant de la Gestapo locale, du dirigeant réel du parti et des Sociétés sympathisantes indigènes et leurs différents adjoints. Cet état-major, toujours formé de membres de la légation ou des administrations annexes est, en effet, obligé de se retirer avec les diplomates aussitôt après le déclenchement des opérations militaires.

Viennent ensuite les cadres supérieurs ou subalternes des minoritaires, de l'espionnage civil, de l'espionnage militaire du front intérieur (en relations de travail avec les espions proprement dits, mais appartenant à un organisme indépendant), les surveillants de cellules et un nombre important d'agents de liaison. La chaîne est longue et sinueuse. Elle comporte des figurants, dont le rôle est de ne rien faire de répréhensible mais d'attirer l'attention puis d'orienter la police sur de mauvaises pistes, tandis que des exécutants de

1. En 1931, dans le n° 94 de la *Deutsche Zeitung*, a paru la petite annonce suivante : « Ancien *assassin politique* national, 32 ans, ferblantier et installateur professionnel, cherche place concierge avec logement. Fait toutes réparations (travaux de ferblanterie, installations) ».

premier ordre, antinazis notoires, voire israélites, s'emploient autrement à détourner ses soupçons. Les instructions préliminaires sont transmises oralement. L'ordre de se tenir en état d'alerte est donné par différents moyens, comme celui de l'annonce, dans un journal, de la réunion d'une Société sans caractère politique. La note indique aux initiés la date et l'heure à partir desquelles ils doivent être prêts. Le signal final est fourni par d'autres procédés : extinction, avant le moment normal, d'une enseigne lumineuse désignée au préalable, passage à un point fixé d'une auto klaxonnant trop fort, etc. Chacun se rend alors tranquillement à son poste et, dans le délai fixé, exécute sa mission puis attend à des emplacements assignés, s'il ne tombe pas en route sous une balle. L'État nazi accorde des retraites aux familles des agents les plus exposés. Si le ressortissant est étranger, l'assurance est souscrite en devises fortes dans le pays de son choix.

La machine est très bien conçue et l'on voit que l'opinion personnelle de la masse des minoritaires ou du parti indigène est incapable d'en entraver le fonctionnement. Il est naturellement possible de la faire sauter mais en s'y prenant à temps. Une répression efficace exige qu'on bloque totalement la légation d'Allemagne, qu'on « coiffe » les têtes et qu'on hache la chaîne en abattant le plus grand nombre de ses membres. Jusqu'ici, aucun gouvernement ne s'est résolu à agir avant le déclenchement de l'opération qui, une fois en train, est difficile à arrêter.

GEORGES OUDARD

DANS LA MINE

LES HURLEURS

M. Costa du Rels est un écrivain bolivien d'origine et de langue française. Il est l'auteur de : *La Hantise de l'or*, de *Terres Embrasées*, de *Lagune n° 3*, qui révèlent un remarquable tempérament de romancier.

Il vient d'achever la composition d'un nouveau roman : *Huanchaca*. Si les circonstances et nos engagements nous l'eussent permis, nous l'aurions publié in extenso. Mais il ne nous a été possible de présenter à nos lecteurs qu'un chapitre particulièrement évocateur de cette œuvre.

Huanchaca évoque la vie d'un ingénieur français, Tarval, qui poursuit avec une énergie inlassable la recherche d'un filon argentifère de haute teneur. Après des mois de recherche et d'effort Tarval apprend enfin que ses calculs et ses prévisions sont justifiés : le filon est découvert. Il descend une fois de plus dans la mine pour étudier les conditions dans lesquelles le travail d'extraction pourra être entrepris...

Mais l'hostilité de certains mineurs indigènes jaloux de sa science, hostilité dont il a depuis longtemps à souffrir, va provoquer une catastrophe que l'auteur décrit dans ces pages saisissantes.

Dans le plafond fauve où brillent des paillettes, enserré entre les épontes d'un gris clair, le filon apparaît, tel un boa qui sommeille. Cette barre compacte d'argent qui porte encore les traces de la lente et inexorable chimie souterraine, dégagée par les ouvriers de sa gangue, est devenue le symbole de l'espoir et de la convoitise.

Le front de taille a été élargi, foraminé. Leÿba, Albornoz et Chonta, travailleurs aux torses noirs laqués de moiteurs, attaquent la roche. La perforatrice à air comprimé, dont le tuyau retombe derrière leur dos, est comme un petit bélier en T qu'ils épaulent et enfoncent, d'un geste calme. Ils forcent sur la machine. Une poussière tenace argente les chevelures, vieillit à vue d'œil les deux hommes. Un falot accuse à peine les arêtes des visages estompés, des masques pétris de terre et de sueur ; les mâchoires se crispent sur une chique ; les

méplats se figent, faisant saillir les pommettes ; les mentons fondent sous une jugulaire visqueuse.

En un coin, à ras de terre, un filet d'eau sourd et coule en dégageant une légère fumée. La boue, où les *barreteros*[1] s'enfoncent, n'est qu'une poix chaude qui adhère à leurs chaussons de peau. Soudain Delgado[2] surgit de l'ombre. Nul ne l'a entendu venir. Sa démarche de chat s'accommode des étroites galeries obscures.

— Leÿba ! crie-t-il.

A l'intonation rageuse de sa voix, tous se disent : « Delgado est ivre. »

— Señor ? répond l'ouvrier, dont les dents luisent tout à coup dans l'effroyable matité de son maquillage.

— Qui est-ce qui t'a dit que l'on travaillerait de cette façon ?

— L'ingénieur.

— Ah ! celui-là...

Et le métis laisse échapper un juron.

— Eh bien, ce n'est pas ça. Nous allons avancer le plus que nous pourrons, ce soir, à la dynamite. Ce *gringo*[3] n'a pas d'égards envers la classe ouvrière. Ce qu'il lui faut pour le mater, c'est une bonne petite grève. Si ça continue, on lui en flanquera une. Ha ! ha ! attends voir, sale étranger !...

— Il a dit, reprend le *barretero*, que nous devrions avancer avec beaucoup de prudence, car les infiltrations peuvent devenir dangereuses. Voyez !

Et il fixe du regard la nappe d'eau qui fume à leurs pieds.

— Ils sont tous les mêmes, ces pleutres !

— Et puis, señor, un homme assurait tout à l'heure qu'il avait aperçu un *duende* au visage de bouc ; ce n'est pas un bon présage, vous le savez bien. On l'a poursuivi. Il a disparu dans la paroi.

Delgado fronce les sourcils. Mais l'ivresse a effacé en lui toute superstition.

— Un *duende !* Quelle foutaise ! Encore une invention des fainéants !

1. Mineurs travaillant à la barre de fer.
2. Contremaître métis, ennemi de Tarval. Ce Delgado a tout mis en œuvre pour que l'ingénieur échoue dans ses recherches.
3. Sobriquet donné aux Anglais (green go !) et par extension à tout étranger.

Les trois mineurs, étonnés, regardent Delgado. A-t-il perdu la tête?

— Allons! forez-moi deux bons trous. Double charge. Après l'explosion, on fera l'abattage des roches à la barre à mine.

— L'explosion peut tout compromettre, murmure Albornoz.

Delgado pue l'alcool à plein nez. L'ivresse l'a dépouillé de sa feinte douceur. D'ailleurs, avec ses inférieurs, il se rattrape et leur fait payer cher les humiliations que lui infligent les *gringos*. Ah! ce Tarval, comme il lui en veut! S'il en a l'occasion, il lui écrabouillera le museau de ses poings quelque soir, dans les ténèbres. C'est lui qui a profité du travail des autres, lui qu'on a félicité, lui qui recevra une de ces primes somptueuses réservées aux étrangers et dont on parle vaguement à Pulacayo[1]. Il peut se donner des airs, avec ses instruments et ses calculs, il n'en sait pas plus que lui, Delgado, *chivato*[2] depuis l'âge de quinze ans, qui a mangé de la vache enragée dans des mines en déconfiture, et dont la science n'est que le fruit d'une longue souffrance, d'un long labeur.

L'alcool qu'il a bu le matin, à l'occasion du baptême de son fils, le rend hargneux et têtu. Toute la lie du métissage déborde en lui. Il est devenu orgueilleux. La manie de la contradiction éclate en ses moindres propos. A la réflexion d'Albornoz, il a répondu par un mot plein de mépris, un juron espagnol aux sonorités arabes.

Pendant que les trois *barreteros* exécutent à contre-cœur l'ordre qu'il vient de leur donner, Delgado continue de fureter dans la galerie, grondant les uns, houspillant les autres, tout à la joie de pouvoir commander, ordonner, d'être le maître! Il arrête un convoi, fait décharger une benne, distribue des coups et des amendes. Les ouvriers baissent la tête; ils le connaissent. Il est coutumier du fait deux ou trois fois l'an. Demain, il aura repris son air taciturne et soumis, pendant que son esprit amassera sournoisement de nouveaux

1. Pulacayo est un bourg de mineurs, juché à plus de 4.000 mètres d'altitude; c'est le siège de la Compagnie Huanchaca de Bolivie.

2. Nom des gamins qui travaillent dans la mine.

éléments de rancune pour en nourrir sa prochaine saoulerie.

Maintenant, il revient vers le front de taille. Il l'observe de ses petits yeux incrustés dans l'orbite comme deux escarboucles obliques.

— Non ! Ce n'est pas ça ! crie-t-il. Tu n'es bon à rien ! Je vais te montrer, moi, comme on travaillait de mon temps. Passe-moi une *llaückana* [1] et une massette. Mets ta *chicharra* [2] de côté.

Leyba obéit. Et voici Delgado qui, maintenant accroché au front de taille, après avoir choisi un endroit propice, perfore la pierre. Sa main gauche imprime à la barre à mine un mouvement de rotation, tandis que de l'autre il lui assène un formidable coup de marteau. L'alcool a décuplé ses forces. Le trou avance. Quand l'acier se réchauffe trop, Delgado s'arrête, regarde dédaigneusement les *barreteros* comme pour leur dire :

— Vous voyez, ce n'est pas plus malin que ça !

Et d'un petit récipient rempli d'eau, il désaltère la roche et la refroidit. La sueur, qui ruisselle le long de sa face, retombe en gouttes sur son poitrail bronzé aux mamelles épaisses.

Bientôt la fatigue le désarme.

— Continuez-moi ça, dit-il. Les charges sont-elles prêtes ? *Un poco de ñeque, muchachos* ! (Un peu de cran, mes gaillards !) Que dans dix minutes toute la paroi ait sauté ! A quoi bon approfondir davantage ?

Et il s'éloigne en ricanant. Sa forte corpulence brune se dissout dans les ténèbres. Il gagne une galerie transversale abandonnée, choisit un endroit commode, s'allonge par terre, pose sa lampe à ses côtés et, peu à peu, cède à l'ivresse et à la fatigue. Nul ne l'a vu, il peut dormir là tout son saoul, d'un sommeil pesant d'animal.

Une heure après, le travail est arrêté aux environs du front de taille. On se crie de proche en proche :

— *Tiro ! Tiro ! Tiro !*

1. Nom quéchua de la barre à mine.

2. Littéralement : cigale. Nom donné dans les mines boliviennes au marteau pneumatique.

Delgado n'entend rien. Les hommes, qui chargeaient le métal sur les wagonnets, cherchent un abri. Un profond silence se fait dans la galerie, à peine entrecoupé par la respiration haletante d'une quarantaine d'hommes qui attendent en file, accotés les uns contre les autres. De temps en temps, une interjection en quéchua tombe comme un caillou détaché de la paroi.

Sur ces entrefaites, venant d'un niveau supérieur, Tarval apparaît, précédé d'Avelino qui éclaire sa route. Quelqu'un lui crie :

— *Cuidado !* (Attention !) *Tiro !*

L'ingénieur s'étonne. Qu'est-ce que cela signifie ? Il avait pourtant ordonné que l'on s'abstînt d'ébranler la roche, que l'on se limitât à une avance plus prudente. Les infiltrations d'eau, à certains endroits, n'étaient pas sans l'inquiéter. Mais voilà que Leÿba apparaît, suivi de Serrano. Tarval les prend à partie :

— Arrêtez-moi ça ! Coupez le cordon ! Vous allez nous flanquer dans de sales draps ! Qui est-ce qui a ordonné celà ?

— Delgado !

— Où est Delgado ?

Nul ne répond.

— Vas-y, Leÿba. Éteins la mèche.

— Je crois que c'est trop tard, señor.

— N... de D... ! Quelle longueur ?

— Trois mètres, je crois.

— Il y a le temps. J'y vais, moi !

Il s'élance. Mais il n'a pas fait trois pas qu'une sourde explosion retentit ; ses échos roulent un instant le long des galeries puis s'apaisent. Une fumée âcre se répand de proche en proche. Tarval écoute, avance à petits pas, suivi de tous ces diables noirs et nus, l'oreille au guet. Une horrible crainte le mord. Serait-il possible que ces imbéciles aient pu... ? Soudain quelqu'un crie :

— *Agua ! Agua !* (Eau) !

Brusque demi-tour. Une légère nappe visqueuse couvre le sol ; les pieds adhèrent à cette pâte molle. L'infiltration augmente ; c'est un ruisseau qui s'enfle à vue d'œil ; ce sera bientôt un torrent qui coulera dans la galerie, avec d'autant plus de force qu'il sera canalisé. On crie, on se bouscule, on se

cogne. Sauve qui peut ! En une seconde, chacun a perdu le sens de l'orientation. Les uns enfilent une galerie à droite, les autres en prennent une à gauche. On se joint à son voisin, lequel suit celui qui le précède ou qui vient à ses côtés, et ainsi de suite. Où va-t-on ? On ne se le demande pas. On fuit, c'est tout. A quatre cents mètres sous terre, l'instinct grégaire se décuple au bruit que fait derrière soi la galopade monstrueuse des eaux. Dans la galerie principale une vingtaine de mineurs se hâtent. Nus, hagards, farouches, ils vocifèrent et se poussent. Quelques lampes dansent au bout des poings. Ceux qui avaient gardé leurs outils les jettent ; leur chute dans les ténèbres fait « ploc ! » Aucun piétinement. Rien que des éclaboussures, une glissade apeurée, hésitante, de centaures surpris par la crue d'un fleuve. Tarval se met en travers. Il crie : « Du calme ! » On ne l'écoute pas. On l'entraîne. Il ordonne de téléphoner. Il se démène, vocifère. Oui, téléphoner pour donner l'alarme. Quelqu'un lui hurle à la figure :

— *Quema ! Quema !* (Ça brûle ! Ça brûle !)

Atteindre le téléphone coûte que coûte, avant que l'appareil soit immergé. Tarval veut avancer. Quelle gêne ! Au travers de ses bottes imperméables, il sent la morsure de l'eau chaude. Il songe : « 40 degrés au bas mot ! quand on aura ça à la ceinture, eh bien !... » La certitude du danger retrempe son courage. Il bondit. Mais deux hommes lui barrent la route. Ils se traînent en gémissant, ébouillantés :

— N'y allez pas, señor... Tout est inondé. Et l'eau monte... monte... chaude... très chaude !

Tarval hésite. Le ton de ces malheureux est angoissant ; il promène sa lampe sur une nappe jaunâtre qui atteint en ce moment ses jarrets. Force lui est de rebrousser chemin. Une chance de salut en moins. Là-bas, le grondement grandit de minute en minute. On dirait qu'un effroyable Niagara se déverse quelque part dans les entrailles de la planète. Que peuvent, contre une pareille force déchaînée, les hommes, leurs machines, leurs conceptions étroites, leurs calculs incertains ?

Seuls dix ou douze mineurs atteignent le rebord de la galerie qui donne sur le puits. Les autres ont pris une autre direction, éparpillés par l'instinct, roulés ensuite par le courant.

On attend du secours. Viendra-t-il jamais? Il y a, devant ces hommes, un gouffre où l'eau se déverse avec un bruit effroyable ; au-dessus d'eux, un soupirail haut de près d'un demi-kilomètre communique avec la surface. La galerie supérieure est à soixante-dix mètres. Le bruit de la cascade éteint toute plainte, tout appel. Tarval arrive. Il comprend que, si le débit augmente, ces hommes vont former tampon et, qu'à un moment donné, ils seront tous emportés. Il s'évertue en vain à les disséminer pour qu'ils n'offrent pas de résistance au courant. Chacun veut être là, au premier rang, pour prendre un ascenseur illusoire. Soudain, un bras projette éperdument une lanterne : c'est Avelino. Il lève vers Tarval un regard de faon aux abois ; ses mâchoires claquent. Sa petite taille et sa faiblesse le vouent à une mort prochaine.

— Señor, susurre-t-il à peine, s'ils me laissaient passer, je pourrais peut-être grimper jusqu'à la galerie 436. On s'est trompé... ce n'est pas le puits de l'ascenseur... Laissez-moi essayer, vite !... vite !...

Tarval, sans rien dire, le saisit vivement. Le gamin s'accroche à son cou. Son petit corps mouillé pèse et, par endroits, brûle.

— Portez-moi jusqu'au rebord du puits. Vite... vite. vite ! lui souffle-t-il dans le cou.

Tarval avance. On se met en travers. Il se démène, crie, pousse l'enfant qui griffe des visages en hurlant :

— *Paso ! paso !*[1]

Après un temps si long qu'il lui semble être tout ce qui leur reste à vivre, Tarval porte Avelino jusqu'au bord du gouffre. Il aide le gamin à mettre le pied sur un madrier descellé qui fait saillie. Avec une agilité étonnante décuplée par la peur, Avelino commence aussitôt à se mouvoir comme un moucheron sur le treillis d'une muraille. Il met à profit une encoignure. Le boisage, large et épais à l'endroit de l'intersection des tenons, offre des prises qui l'aident à grimper. Avelino poursuit son ascension. On ne l'aperçoit plus, mais tous les regards sont fixés dans sa direction. On se reprend à espérer. La lampe, qu'il a accrochée à sa hanche, luit comme une petite étoile par

1. Passage ! Passage !

une nuit de cauchemar. On ne songe pas qu'il pourrait tomber. On a foi en lui, on lui donne des ailes par la pensée. L'eau, maintenant, s'infiltre dans les bottes de Tarval. Mille lames fourmillent et labourent ses cuisses, ses mollets. La température augmente. Cela devient intolérable. Le terrain friable a cédé derrière le clayonnage à tel point que, en maints endroits, la carcasse de bois, presque dégagée, offre miraculeusement des échelons commodes, mais combien fragiles, pour s'y asseoir et pour grimper.

— Aïe ! aïe ! Des crampes ! *Dios mio !*

Quelqu'un hurle déjà une prière pour que Dieu l'entende. Les crampes, terreur des gens de la mine ! Tarval, arc-bouté contre la paroi, après des efforts inouïs, enlève ses bottes. Remplies d'eau, elles pesaient chacune une tonne et il éprouvait la terrible sensation de s'empêtrer dans une poix en fusion. Maintenant allégé, il va montrer ce qu'il faut faire à ces malheureux qui piaillent en suivant des yeux le lumignon d'Avelino. Il se passe au cou le ceinturon à boucle qui ne le quitte jamais, pour l'avoir à portée de la main. Il accroche solidement son falot à l'étoffe du pantalon, tout comme le *chivato*, puis, d'un vigoureux coup de reins, il se cramponne à une traverse, trouve à poser ses pieds et, par la force des poignets, se faufile le long de la paroi et gagne une encoignure où il peut se caler dans une position plus commode. Cela a été dur mais le danger a décuplé ses forces. Il n'a point, certes, le téméraire projet d'Avelino. Il sait fort bien que c'est folie que de vouloir grimper le long du boisage. L'essentiel, pour l'instant, c'est d'échapper à ce liquide impitoyable. Il tiendra là le temps qu'il faudra. « Les secours, se dit-il, finiront bien par arriver. »

En un clin d'œil son exemple a été suivi. Trouvant dans le désespoir le courage nécessaire, les mineurs ont réussi à se sauver et à chercher un refuge. Le boisage est fait de rectangles où chacun reste encastré. On a cherché en vain l'échelle de sécurité : oxydée, rongée, disparue peut-être. On ne bouge plus. Un faux mouvement, une négligence, une faiblesse, et c'est la chute dans l'eau bouillante. Seul, un malheureux n'a pu se hisser. Il est là, hurlant comme un fou ; la lanterne qu'il agite au-dessus de son front éclaire un visage noir dont l'épouvantable

grimace a englouti les yeux, le nez, les pommettes et presque toute la bouche. Ce qu'il en reste, arrondi en zéro, lance un « oh ! » interminable, que le bruit du torrent empêche d'entendre. L'homme vacille sur ses jambes que l'eau brûle et mord. Il se débat de moins en moins.

— C'est Cristocho ! dit un homme accroché quelque part au-dessous de Tarval. Des crampes ! Fichu !

Le malheureux sautille maintenant, comme si quelque animal lui rongeait la plante des pieds. Puis il s'immobilise ; il brandit toujours sa lampe et reste longtemps ainsi, toute son âme réfugiée au bout du poing. Adossé à la paroi, il cherche un point d'appui dans l'attente d'un secours miraculeux. La terre va-t-elle lui livrer passage en s'entr'ouvrant ? Mais son bras s'affaisse peu à peu. On aperçoit une seconde l'eau qui lèche déjà sa figure ruisselante, figée, tous les traits détendus. La lanterne inclinée frôle la nappe limoneuse, l'éclabousse de ronds empourprés puis s'éteint.

Votre soif date des premiers jours du monde,
Buvez, les gars, buvez ! [1]

Les hommes, qui ont compris, resserrent silencieusement leur étreinte autour du morceau de bois qui les soutient.

Alors, dans la nuit épaisse, suffocante, où luisent à peine leurs falots blafards enveloppés d'une sorte de brume, ces êtres se tendent éperdûment vers la vie. On ne crie plus ; la voix la plus forte serait balayée par le fracas de l'eau. On regarde de temps en temps Avelino et sa petite étoile. Au-dessous de Tarval il y a là, échelonnés, Leÿba, Serrano, Albornoz, Condori, Chonta, Riquelme. Ils ont clamé leurs noms tour à tour. Quant aux autres, accrochés à la paroi d'en face, ils ont beau s'égosiller, ils habitent désormais un autre pays et la mine leur impose son anonymat lugubre.

Tarval s'est assis entre deux montants embrevés dans une grosse poutre horizontale. Collé à la paroi humide, il a pu creuser, d'une main, une sorte de niche pour n'avoir pas cette surface plane qui le repoussait au moindre mouvement. Son dos s'appuie mieux ainsi et la terre qui cède en cet endroit

1. Refrain d'une chanson que ces mêmes mineurs chantaient un mois auparavant, lors des danses et des beuveries du carnaval.

laisse, en s'effritant, un petit espace entre le bois et elle. Tarval y passe son ceinturon lequel, suffisamment long, bouclé au premier cran, l'attache et le soutient. Cette précaution prise, il peut jouir d'une relative sécurité et permettre à ses bras de se détendre. Les muscles endoloris par un effort aussi violent retrouvent lentement leur élasticité et une lassitude immense désarticule tout son corps, plus sensible à l'endroit d'une vieille blessure. Il n'a jamais eu une notion plus lancinante des lois de la pesanteur. Il regarde sa montre : quatre heures. L'aube, là-haut... L'alarme a dû être donnée, on organise sans doute les secours. Le silence du téléphone les aura inquiétés. Mais se rendra-t-on compte de l'importance de l'accident ? M. Desnoyelles[1] est si lent à prendre une décision ! Tarval lève les yeux vers l'orifice du puits. Rien. La nuit noire. Le petit Avelino est toujours là. A-t-il bougé ? On aperçoit encore le point doré de sa lampe. Tarval ne croit pas que le gamin puisse atteindre le niveau 436 avant longtemps, en admettant qu'il l'atteigne. Le secours viendra directement par le puits. Il se rappelle qu'un jour, à cause d'une réparation à faire dans les bennes d'extraction, on fit descendre des hommes attachés à des cordes. Chose facile. Il faut donc attendre, être fort, courageux, patient. Tarval n'a rien à craindre de ce côté-là. N'est-il pas resté une fois, pris sous l'éboulement d'une galerie pilonnée par des obus, sans boire ni manger pendant trente heures ? La seule chose qui le gêne, c'est cette vapeur d'eau qui monte et se condense sur son visage, lui mettant sur les lèvres une saveur fade. Il s'est débarrassé de son lorgnon, inutile dans cette opacité. Ses oreilles bourdonnent de l'effroyable vacarme de la cascade. Soudain, un doute l'assaille. A-t-on fermé les cloisons de sûreté de la galerie voisine, installées peu de mois auparavant ? Il avait toujours eu soin d'en faire graisser les charnières et le chambranle. Dans le désarroi de ce formidable geyser qui balaie tout, a-t-on songé à ces mesures, pourtant si élémentaires, de sécurité ? Si la chose n'a pas été faite, les pompes seront noyées. Les pompes... Mais si ce n'était qu'une nappe d'eau à qui l'explosion aurait ouvert un déversoir ? Cela s'épuiserait dans quelques heures. Tarval se pose des questions. Il en est réduit

1. Administrateur de la mine.

aux hypothèses. Et Delgado ? Le gredin ! C'est lui le coupable. Avoir transgressé ses ordres ! Pourquoi ? Le vieux Desseaux l'avait dit : « Méfiez-vous de lui ! » Desseaux, lamentable épave rongée par la femme et les filles ! Et cette Charito[1] aux cheveux roux, si fantasque... Sa pensée bondit sans pouvoir accrocher une idée. Aussitôt qu'il en conçoit une, il est sollicité par une autre. Quel tohu-bohu dans cet esprit pondéré qui ne peut plus se ressaisir ! Néanmoins Tarval réagit encore et cherche, d'ores et déjà, les remèdes pour rétablir la situation. Un scrupule, presque un remords le tourmente. Pourquoi s'est-il laissé aller à exploiter le filon en profondeur, puisqu'il y avait déjà des infiltrations d'eau chaude ? Il aurait dû faire le contraire et pouvoir ainsi communiquer par un travers-banc sur filon de cent mètres avec la galerie supérieure. Mais M. Desnoyelles insista tellement ! Une idée perfore le cerveau de Tarval. Il se rappelle la brusquerie de M. Desnoyelles, son ton embarrassé, lorsqu'il lui avait proposé de suspendre les travaux pour ne pas s'exposer à ce qui est malheureusement arrivé.

— Ah ! ah ! ah ! ah !...

Un rire strident, diabolique, parvient à ses oreilles, malgré le tonnerre de la cascade. Rire victorieux de la terre qui jouit déjà de son butin ; rire vaste, inépuisable, sur quoi l'eau semble rythmer sa chute, à tel point qu'on la croirait prise, elle aussi, d'un sinistre accès d'hilarité.

Tarval sent qu'une étrange crainte l'assaille. Les autres devaient se demander aussi la cause de cette gaieté si inattendue. Agrippé d'une main à la solive, il se penche sur l'abîme, tend l'oreille. Le rire fusait là, à quelques mètres de lui, un peu à gauche. Il crie un nom, le premier dont il se souvient :

— Chonta ! Chonta !

L'homme interpellé répond après un assez long temps d'attente :

— Señor ?

— C'est toi ?

— Non, señor...

— Dynamite, dynamite ! Donnez-moi de la dynamite !...

1. Métisse qui a essayé de séduire Tarval.

Delgado, où es-tu? ... Donne-moi de la dynamite... Que le diable emporte les *gringos*!...

Un long arrêt. Tarval se demande qui cela peut bien être. Une démence subite? Voilà quatre heures qu'ils sont là. Le soleil doit luire déjà dans le bleu du ciel... Au fur et à mesure que la clarté inonde là-haut la terre, le désespoir ici commence à ronger les esprits, les ténèbres à pénétrer jusqu'aux recoins les plus secrets de l'âme.

Le rire reprend, entrecoupé de phrases hachées, de hurlements qui prennent aux entrailles. Tarval a besoin de tout son calme pour résister à ces clameurs. « Quelqu'un est devenu subitement fou, » pense-t-il. Il appelle maintenant :

— Chonta!

— Señor?

— Qu'est-ce qu'il y a?

— C'est Riquelme. On dirait qu'il a trop bu.

C'était un Chilien robuste et têtu qui, comme nul autre, savait manier le marteau pneumatique. Un gaillard aux fréquentes violences qui dut avoir maille à partir avec la justice de son pays et dont le regard de feu était insupportable.

— Riquelme! crie Tarval.

Plus de rire, plus de voix mais là, à deux mètres, une sorte de jappement essoufflé. Peu à peu, il entrevoit un pantin péniblement juché sur l'échafaudage. C'est Riquelme. Un visage tout en méplats où seuls émergent, barbouillés d'ombre et d'épouvante, le front, les pommettes, le nez. Soudain tout s'embrouille, comme se perdant dans l'obscurité. Le rire retentit de nouveau, obsédant, bestial.

Chonta gronde :

— Il va nous rendre tous fous!

Riquelme continue de plus belle.

— Tais-toi! lui crie quelqu'un, ou je te fais taire!

— Toi, Serrano? répond le fou.

Serrano ne répond plus.

— Toi, *gringo* Tarval?

L'ingénieur lève les épaules et murmure :

— Est-ce possible!

— Toi, Tarval?... Oui, d'abord toi... Attends, j'ai un mot à te dire... Attends! Attends-moi!

Riquelme se dresse de nouveau et tend un poing haineux. Il a pris quelqu'un d'autre pour l'ingénieur. Il s'efforce d'atteindre une traverse supérieure d'où il pourra facilement l'aborder. Après des efforts inouïs, il y parvient. L'homme menacé, dont les dents claquent, bégaie :

— Que t'ai-je fait?... Si tu t'approches, prends garde!...

Tarval gagne, le long de l'encoignure, un abri plus élevé, et peut à peine distinguer cette gargouille menaçante qui ricane. Riquelme avance. Le bois à moitié pourri craque sous ses fortes secousses. Et la lutte s'engage. Des mots à peine ânonnés, des respirations sifflantes confondues en un corps-à-corps de cauchemar. Le fou a sa témérité, l'autre a son couteau. Quelques secondes après, un bruit lointain de gueule ouverte, puis refermée.

Tarval, après une longue attente, entend quelqu'un dire : « Je lui ai réglé son compte. » Une sueur froide perle à ses tempes. Il se pelotonne dans l'angle des deux poutres, armé d'un couteau de poche, lui aussi. (Pourquoi ce soin inconscient, cette précaution prémonitoire de l'homicide?) Lorsqu'il avait aperçu le visage hébété du fou, si près du sien, une peur atroce lui avait labouré les entrailles. Ah! Comme elle comptait maintenant, bien à son insu, cette chair qu'il avait privée de sa nourriture, cette chair humaine qui n'est bonne, gavée d'amour, qu'à perpétuer l'espèce pour retourner ensuite au néant.

Tarval passe une langue sèche sur ses lèvres brûlantes. Il se penche ensuite sur son poignet gauche. Dix heures... Matinée radieuse, là-haut. Dans l'atmosphère translucide et froide, les rayons timides d'un soleil que le zénith n'attire plus enrobent le Païsano, mont que la plainte des hommes enfermés dans ses flancs ne parvient point à émouvoir.

Un gémissement s'élève, auquel répond un autre gémissement. Leyba dit qu'il se tient difficilement, qu'il n'entend plus rien et qu'il a des élancements dans les bras. Serrano grogne :

— Je suis f..., des crampes partout!

Albornoz, le plus bas placé, annonce que l'eau monte et qu'elle finira par les atteindre. La chute du torrent est, en effet, plus sourde maintenant.

— *Maldita!* crie-t-il, on n'a pas fermé les panneaux de sécurité.

On entend la grosse voix de Condori : « *ne nous laissez pas succomber à la tentation, maintenant et à l'heure de notre mort...* »

Leÿba continue de gémir.

— Je n'en peux plus... Anita!... Anita!...

— Va-t-il aussi devenir fou, celui-là? se demande Tarval.

La plainte du mineur devient lancinante.

— Señor! Señor! crie Condori, en interrompant sa prière.

— Que veux-tu? répond Tarval.

— Faites-le taire, pour l'amour de Dieu, faites le taire!...

— Faites-le taire, répète un autre qu'on ne voit pas. Autrement, ils vont tous nous empoisonner avec leurs histoires.

— Anita! Anita! La mélopée sanglotante finit par troubler les cerveaux. On commence à comprendre la condamnation que viennent de prononcer des forces invisibles. Mourir? Pourquoi? Et les secours? Le petit Avelino? Ils seront sauvés. Ils en ont la certitude, ces fantômes hurleurs cramponnés aux branches de la nuit.

Qui fait défiler maintenant, devant leurs yeux affolés, les plus douces, les plus troublantes images? Elles sont donc entrées dans la mine, toutes ces femmes, en contrebande, cachées dans le cœur de chaque homme? Étonnez-vous après cela de la cruauté de la mine. Leÿba ne crie plus. Il gémit, cramponné du bras droit comme une lamentable chauve-souris clouée par une aile à la muraille, tandis que le gauche pend, inerte, à son côté.

Une voix déchirante, échappée à la paroi d'en face, hurle : « Maman! Maman! »

Soudain une ombre se détache, sans un mot, sans un soupir, comme se détache du flanc d'un mont le rocher sapé par les pluies. La terrible loi de la pesanteur s'acharne ici sur tout, même sur les ombres. On entend clairement le bruit de la chute, le plongeon sec d'une ancre au mouillage.

Votre soif date des premiers jours du monde,
Buvez, les gars, buvez!

— Est-ce Leÿba? demande Tarval.

— Non, señor, répond Chonta. Il me semble que c'est Serrano. Je l'entendais pleurer. A présent, à la place où il était, je n'aperçois plus personne. Il a dû se noyer...

... Buvez, les gars, buvez !

— Courage !...

— Courage !...

Chonta transmet, en criant à tue-tête, ce mot d'ordre si beau.

— Anita... Anita !... clame Leÿba qui n'entend plus rien. Anita !...

La voix, maintenant, s'éloigne, se perd, entraînée par un poids effroyable. Maladresse des sens, maladresse du cœur, sauve-qui-peut d'un corps en perdition. L'instinct ne conseillait-il pas de se débarrasser de tout ce lest ? Seule la mort, hélas ! possède ce privilège de nous délivrer de la chair si lourde sur les os. Il faut vivre en dehors de la chair. Vivre ainsi, n'est-ce pas déjà commencer à mourir ? Pauvre Leÿba si vigoureux !... Encore un qui ne reverra plus le soleil jouer sur le visage complaisant d'une femme.

... Buvez, les gars, buvez !

Tarval s'agrippe de son mieux, colle son visage à ce bois humide et tiède. Une odeur forte s'en dégage. Odeur de terre, avec quelque chose d'acide qui le prend à la gorge, comme l'odeur d'une rousse par une nuit d'été. Elle se mêle en lui au dernier cri de Leÿba, ajoutant à son angoisse un délice inconnu. La sueur perle à son front en grosses gouttes.

Condori râle maintenant ; il appelle la Vierge à son secours.

« Je veux vivre », songe Tarval. Cette angoisse de revoir la lumière est une angoisse d'amour. Anita, Charito, Céline et d'autres amoureuses innommées, qu'on empêcha impitoyablement d'affronter leur rivale, sont toutes là... Puisque le filon a disparu, elles ont bien le droit de reprendre leurs hommes. « Une fille que j'aime » a crié quelqu'un. L'étrange phrase a été reprise, de proche en proche, par ces condamnés. Tarval, à son tour, la répète malgré lui. Ah ! comme il se rappelle maintenant certains détails infimes qu'il lui semblait

impossible de retenir ! Il découvre à son cœur une mémoire étonnante.

Il y a si longtemps que Céline est partie ! Un mois ? Deux mois ? Non, quatre ! On est déjà au 21 juin. Tarval répète machinalement : 21 juin. Mais cette date ne déclenche en lui aucune image. Il a soustrait son existence à la tutelle du soleil. Solstices et équinoxes n'ont aucun sens pour lui, pas plus que la terre qui l'étreint. Celle-ci, qui s'est affranchie de la loi monotone des recommencements, ignore là, à jamais, les saisons.

L'esprit de Tarval monte plus haut, toujours plus haut ; il devance sa pauvre chair alourdie de puérils regrets. Cette ascension mène hors de la vie.

Voici le Païsano et son sommet irrégulier, ébréché comme un vieux cimeterre. Il garde inaltérables sa bure, sa hargne et sa sécheresse. Pas un brin d'herbe, pas un oiseau ni la moindre graminée. Une stérilité totale défend le sol de l'éternelle loi des décompositions. Tarval vient de faire un levé topographique. La besogne a été rude. Son visage ruisselle de sueur. L'altitude l'oppresse. Il s'est échoué, fourbu, au pied d'une *apachéta*, entassement de pierres qui rappelle les cromlechs bretons. Le soir tombe et le vent est gênant. Des ombres effilées semblent escalader les rampes jusqu'à mi-côte. Tarval s'en inquiète. Ce sont des euphorbes épineuses, candélabres géants à trois branches qui s'allument seulement lorsqu'une étoile égarée s'immobilise, transpercée par leurs dards. Aperçues ainsi, on dirait maintenant de vagues gibets noirs prêts à accueillir des condamnés. Tout à coup, la plus grande des euphorbes abaisse peu à peu sa double fourche de part et d'autre du tronc, et les deux branches s'immobilisent, formant chacune avec lui un angle droit. Tarval songe : « Qu'est-ce à dire ? Une croix ? La croix d'argent des mineurs, du cœur de la montagne, a monté jusqu'au faîte. » Et cette croix est prête pour un nouveau supplice. Tarval sent qu'une frayeur horrible le taraude. Qui pourra lui porter secours ? Tout autour de lui, jusques aux confins du ciel, c'est l'immutabilité, le silence du non-être. La lumière baisse très vite, sur cet étrange Golgotha. Est-ce le jour le plus court de l'année ? 21 juin. Date étrange, funeste, bizarre. Été, joie,

certitude. Le blé est mûr en Europe mais là, en Amérique, la clarté est brève. Pourquoi ? Les grappes se dorent, dans la nuit de la terre où surgissent des splendeurs. Seul, aura le privilège d'y faire sa moisson et de récolter ce qu'il n'a point semé, celui dont la foi, au travers des joies et des douleurs, saisons des âmes, aura été tour à tour pollen, graine, fleur, fruit...

— Señor... señor... M'entendez-vous ?

Quelle est cette lueur qui l'aveugle ? Tarval écarquille les yeux et sort de cet épouvantable cauchemar, en marmonnant des mots confus. Quelqu'un, agrippé au même madrier que lui, penche sa lampe sur son visage.

— Je suis Albornoz ! Je vous ai cru mort... Allons, señor, prenez ça... Cela vous soutiendra. Il va falloir monter plus haut.

Et il lui fait boire une longue rasade d'alcool en lui enfonçant, d'un geste incertain, dans la bouche, le goulot d'une gourde.

Dans un souffle, l'homme ajoute :

— Les gaz ! ! !

Tarval, à ces mots, a l'air de revenir d'un long rêve.

— Non !

— Ils précèdent l'eau... Resté très bas, j'avais trouvé une sorte de niche où je m'étais terré. Tout à coup, je les ai sentis m'envelopper les pieds comme une espèce de coton. J'ai pu, Dieu merci ! me dégager à temps : les deux hommes réfugiés sur la paroi d'en face sont tombés l'un après l'autre, sans un cri, comme Serrano.

La lassitude, qui alourdissait déjà les membres de Tarval, a disparu sous l'effet de l'alcool.

— Pourrai-je monter ? demande-t-il.

— Essayez !

— Et Avelino ?

— Il a peut-être atteint son but.

— On va nous sauver.

— Oh ! oui.

Albornoz laisse fuser un petit rire.

C'est un moricaud aux larges épaules, dont la petite tête au front étroit porte un vaste toupet de laine noire. Un mou-

vement incessant de mastication communique à tous ses traits une inquiétude simiesque. L'horrible pâleur de Tarval a dû l'effrayer. Il murmure :

— *Valor, Señor !* (Du courage, monsieur !)

Et il lui met quelques feuilles de coca dans la bouche.

— Coca ! coca ! dit-il. Prenez... sans cela, vous mourrez de faim et de soif avant que l'on vienne nous délivrer.

Tarval, comme un enfant obéissant, met dans sa bouche ces feuilles desséchées auxquelles le mineur attache de si miraculeuses vertus.

— Dépêchons-nous ! Dépêchons-nous ! crie derechef Albornoz, pris d'une subite frayeur. Les gaz ! les gaz ! Derrière eux monte l'eau avec tous les morts. Je les ai aperçus enchevêtrés sous une sorte d'écume...

Tarval comprend alors pourquoi des claquements de dents et des petits rires entrecoupent, tour à tour, les paroles de cet homme. Albornoz accroche la lampe à sa manche gauche, sous le coude, et puis, d'un geste nerveux et incertain, poursuit sa téméraire ascension vers la lumière. A le voir ainsi, suspendu dans le vide, une image brusque, vision de quelque film vu jadis, traverse le cerveau de Tarval : Un gratte-ciel... quarante étages... ouvrier américain qui a le cœur solide.

Mais, séance tenante, la présence du danger, peut-être aussi ces feuilles au goût si âcre, lui donnent de nouvelles forces. Il déboucle son ceinturon, le pend à son cou, rajuste sa lampe et commence à tâter l'ombre d'une main cauteleuse. Quel silence maintenant, dans ce puits alimenté sourdement par le torrent formidable qui les avait chassés de la galerie. Au fracas de tout à l'heure a succédé un calme effrayant. On entend à peine de légers gargouillis d'eau et les craquements du bois travaillé par l'étreinte désespérée de quatre êtres en proie à l'épouvante.

— Señor !

— Qui va là ? demande Tarval.

— Chonta.

— Courage, Chonta !

— Vous allez trop vite, vous m'abandonnez. Où est Albornoz ?

— Il monte.

— Le salaud !

— Courage, Chonta !

— Mais j'ai mal... aïe !...

— Courage, N... de D... !

Tarval enfle la voix avec autorité.

— Une crampe au bras droit. Je n'en peux plus...

— Repose-toi, je t'attendrai.

Entre temps Albornoz a parcouru un grand espace, sans plus se soucier de ceux qui restent en arrière.

Tarval appelle de nouveau. Il lui a semblé entendre comme un bruit de sanglots. Quand il ne s'agissait que de lui, il avait glissé dans une sorte de rêverie morbide provoquée par les plaintes de Leyba. Mais maintenant qu'il faut rétablir le moral d'un homme, d'un traînard talonné par l'ennemi, le chef reparaît. Il donne de la voix. Sa petite troupe aurait-elle été encore diminuée? Tarval se souvient du quatrième survivant.

— Condori ! crie-t-il.

— Aïe ! répond Chonta.

— Condori ! Condori ! Où es-tu ?

Condori ne répondra plus. Il a disparu presque spontanément, résigné à son sort. Il s'est dissous dans les ténèbres. La serre de quelque monstre invisible l'a anéanti. Perdu en terre...

Seul, Chonta se plaint.

— Assez reposé, monte ! ordonne Tarval. Allons au devant du secours !

— Non, c'est fini... Je vais mourir... gémit le malheureux. Je me soutiens à peine, ma tête tourne...

Tarval entend cette plainte ; elle fouaille ses nerfs et le prend à la gorge. La peur de mourir le reprend de nouveau. Il se sent lâche. Il hurle :

— Tais-toi et monte !

Il recommence à gravir de nouveaux échelons pour se mettre hors d'atteinte, non de l'eau, mais de cet homme qui gémit. Par bonheur, le boisage à cet endroit est solide, présente des saillies et offre ainsi les facilités inespérées d'une vaste échelle.

Mais les forces de Tarval déclinent. Son corps demande grâce. Il se cramponne avec désespoir. Son visage se plaque contre la paroi qui, molle et accueillante, prend le moule de son profil. Peu à peu, elle s'infléchit ; le cou rentré dans les épaules, le dos en boule, les genoux aux dents, il sent qu'autour de lui s'incurve une sorte d'alvéole élargie à la mesure de son corps. Il y a comme un geste tendre qui l'enveloppe et le défend. Une délicieuse sensation de sécurité l'envahit. Il se croit sauvé. Il comprend alors l'absurde cauchemar qu'il vient de vivre. La terre a compris Tarval ; elle le soutient, le protège. Entre eux, maintenant, aucun être exigeant qui les sépare, aucune intelligence astucieuse, aucun sortilège humain. Si, pour les autres gens têtus et cupides, elle n'a que de sanglantes charades qu'ils déchiffrent en mourant, pour lui, elle est partiale et bienveillante. Ses plus sombres mystères prennent à ses yeux la transparence du cristal. Tarval se colle à son flanc spongieux, comme un chaton aux mamelles maternelles.

Un long craquement, un cri rauque, ensuite une ombre qui passe en coup de vent... Tarval ferme instinctivement les yeux ; il entend aussitôt le bruit terrifiant de la chute. Plooc ! Jaillissement de l'eau autour du corps, écho sourd des parois éclaboussées. Puis, plus rien que le silence enrichi d'une nouvelle voix de travailleur à jamais tue. Albornoz s'était trop hâté.

... Buvez, les gars, buvez !...

D'une main tremblante, Tarval s'attache de nouveau avec son ceinturon à la traverse qui se trouve en bordure de sa niche. Son pied se repose. Ses doigts brûlent ; ils ont laissé leur peau sanguinolente tout au long du chemin parcouru. Sur eux, maintenant, se concentrent sa pensée, sa sollicitude. Il se demande : « Jusqu'où suis-je monté ? A en croire ma fatigue, je dois être près de l'orifice de la galerie. Sera-ce le salut ?... Pourvu que les blessures de mes mains ne s'infectent pas. Ah ! si j'avais un peu de teinture d'iode... »

Il se dompte, tend l'oreille. La voix rauque de Chonta qu'il fuyait tout à l'heure, il veut l'entendre encore. Qu'elle geigne, implore ou maudisse, qu'importe ! C'est la seule

voix humaine — fragile passerelle — qui le relie encore à la vie, par le désespoir.

Tarval implore cette voix.

— Chonta !

En se penchant un peu il aperçoit, Dieu sait à combien de mètres au-dessous de lui, un petit point rouge, dans l'immensité des ténèbres. Il en ressent comme une joie.

— Albornoz !... Albornoz ! appelle Chonta. Albornoz !...

La voix monte, voilée, assourdie. Plus qu'un appel, c'est une plainte.

« Il me croit mort, » songe Tarval. Et aussitôt le réflexe : « Je vis encore ! »

— Dépêche-toi !... L'eau monte...

Tarval tend son âme, éperdument, vers ce dernier signe de vie. Il entend mal. La voix s'est davantage affaiblie.

— Gaz ! ! ! gaz ! ! !

On dirait un sanglot étranglé qui, peu à peu, s'atténue.

Les yeux hors des orbites, Tarval regarde ce feu d'allumette qui rougeoie à peine. Soudain l'obscurité rebondit vers lui, plus dense, plus funèbre. Comme un fumeur nocturne qui s'éloigne après avoir allumé un cigare, Chonta a dû éteindre sa petite flamme...

Tarval crie comme un fou :

— Chonta ! Chonta ! Chonta ! Chontâââ...

Son hurlement s'étrangle. Il vient de comprendre qu'il est seul désormais — seul, comme un cadavre abandonné à la terre.

COSTA DU RELS

L'ALLEMAGNE ET LA VOLONTÉ DE DESTRUCTION

LE SENTIMENT NATIONAL EN ALLEMAGNE

On imagine communément que le peuple allemand, parce qu'il se réclame bruyamment de sa « mission nationale », est animé d'un nationalisme inné, vigoureux et toujours également ferme. Rien n'est plus contraire à la réalité, et l'une des principales causes de la dangereuse instabilité allemande est précisément l'absence d'un sentiment national normal. L'histoire des Allemagnes, aussi bien que l'observation de la vie actuelle de ce peuple, enseignent que la plupart des Allemands n'ont qu'un patriotisme extrêmement chancelant et mal défini, qui ne s'affirme jamais avec l'assurance tranquille d'un sentiment naturel mais toujours sous la forme de brusques et brutales explosions. Quiconque appartient à une nation anciennement constituée est bientôt frappé, outre-Rhin, par la mollesse ou tout au moins par l'irrégularité des réactions nationales. Pris individuellement, et en dehors des époques de tension artificielle, l'Allemand apparaît comme quelqu'un qui hésite entre diverses définitions, diverses images possibles de son pays et qui, en face de l'étranger, demeure dans un état qui oscille entre l'envie, l'admiration obséquieuse et l'instinct d'imitation. *Was ist deutsch?* (Qu'est-ce qui est allemand ?) Cette question, quel est le voyageur qui ne l'a entendu poser cent fois par des Allemands ? Et jamais il n'y est donné de réponse, à moins que ce ne soient celles, simplistes et peu convaincues, qu'on emprunte à l'idéologie pangermaniste et que l'on pourrait traduire sans trop exagérer ainsi : « Tout

ce qui existe est allemand ». Cette indétermination n'est-elle pas le signe même d'un sentiment sans véritable consistance?

C'est cette absence d'un patriotisme clair et spontané qui fait qu'en pleine guerre un Allemand, rencontrant en pays neutre un Français ou un Anglais, s'avance vers lui, la main tendue et le sourire sincèrement aimable. J'ai entendu de jeunes nazis, l'an dernier, trahir leur admiration de l'étranger, en tentant de justifier les violences intérieures du régime : ils m'expliquaient, en effet, que ces procédés impitoyables étaient nécessaires pour éveiller systématiquement, chez des gens qui ne le possèdent pas, un sentiment national comparable à celui des Anglais ou des Français. Ainsi, c'est encore pour ressembler aux autres, pour posséder la même force psychologique que leurs voisins qu'ils veulent s'inculquer un sens national dont ils savent bien qu'il ne leur est pas spontané.

Et certes, il est à cette attitude des raisons historiques qu'il est aisé de déduire. Depuis des siècles, l'Allemand est partagé (ainsi que M. Edmond Vermeil, dans son livre *l'Allemagne*, l'a très clairement démontré) entre un état de fait, qui lui présente une Allemagne divisée en une multitude de pays profondément différents, et un rêve lointain, celui du Reich perdu, de la grande unité allemande qui, à ses yeux, n'a point de forme bien définie. Rien ne correspond, pour lui, à cette idée précise de la nation, à ce dessin visible sur la carte qui a pour le Français, par exemple, quelque chose de définitif et de satisfaisant. Au cours de son histoire, il n'a pas connu l'unité réalisée mais, tour à tour, l'unité morcelée en principautés ou l'image passée et future, jamais présente, toujours mythique, d'un empire sans limites exactes. Et l'on peut dire, aussi surprenant que cela paraisse, que *l'Allemand n'est impérialiste que faute d'avoir une nation :* son éternel rêve d'hégémonie n'est pas l'appétit d'un peuple fortement assuré en soi-même, parvenu à se constituer en une personnalité cohérente et désireux de régner consciemment sur les peuples d'alentour. C'est, bien plutôt, le produit d'une imagination qui ne s'est jamais arrêtée à la forme stable d'une nation définie et qui, pour échapper au tourment de sa multiplicité intérieure, ne trouve à inventer

qu'une Allemagne fantastique, monstrueusement étendue aux dimensions d'un continent.

Mais on ne voit pas pourquoi ces causes historiques justifieraient les ambitions allemandes, ainsi que les pangermanistes ne cessent de le suggérer, avec ce penchant qu'ils ont toujours à sous-entendre que les malheurs de l'Allemagne sont dus à la malignité de l'Europe entière. En réalité, si des siècles de morcellement expliquent en partie l'incertitude du sentiment national allemand, toujours partagé entre les « pays » et l'unité imaginaire de l'empire, cette histoire elle-même doit résulter de certains traits de la psychologie germanique. Après la dissociation de l'Europe romaine, les autres peuples ont trouvé les guides qui leur ont donné conscience de leur unité bien délimitée, géographiquement et spirituellement définissable ; c'est ainsi qu'au XVIIe siècle, sinon bien avant, la France avait entièrement élaboré son idéal de la nation autonome (qui trouve une si complète expression dans les dernières pièces de Corneille, par exemple). Pourquoi l'Allemagne n'a-t-elle pu en faire autant et n'a-t-elle jamais enfanté que la chimère d'un Reich illimité? Pourquoi, de l'universalisme romain, — demeuré vivant ailleurs comme un principe d'ordre et comme l'idée supérieure d'une humanité où chaque nation tiendrait sa place — l'Allemagne n'a-t-elle retenu que le souvenir d'un corps démesuré et le désir de s'enfler elle-même à la proportion de ce corps engloutissant tout le reste? Tandis que d'autres peuples rêvaient d'une Europe diverse, créée par l'entente des génies nationaux et par leur accord sur certains préceptes juridiques et moraux, l'Allemagne n'a jamais souhaité qu'une Europe allemande, soumise à des règles de vie exclusivement germaniques. Ni l'histoire ni les données géographiques ne suffisent à rendre compte de cette évolution si singulière.

Elle tient, en effet, à une particularité très connue de l'esprit allemand, à laquelle il doit ses découvertes intellectuelles les plus originales et aussi la plupart de ses infortunes nationales. Cet esprit répugne profondément à tout ce qui s'appelle limite et forme. Il a une propension irrésistible à rompre les cloisons et les barrières, à s'aventurer au delà de tout cadre, de toute règle, de toute mesure. Les grandes aventures spiri-

tuelles du génie allemand, celles du romantisme en particulier, sont des aventures d'exploration des abîmes, de plongée aux origines insondables, d'adhésion au chaos. La conscience individuelle se brise, la créature séparée rentre dans la totalité d'un univers illimité, chaotique, antérieur à la naissance de formes stables, où l'on se perd avec félicité. Et ces expériences d'un mysticisme élémentaire, les poètes allemands les ont poursuivies avec une héroïque persévérance, dont quelques œuvres imparfaites, généralement inachevées, plus proches du cri que du chant, gardent l'extraordinaire témoignage.

Or, le même esprit qui a conduit ces explorateurs à la découverte de tout un monde de poésie et de réalité intérieure a été fatal à l'Allemagne dans son effort vers la civilisation et particulièrement dans ses tentatives d'organisation politique. Le désir de l'illimité, le besoin de renoncer à soi, de se dissoudre dans l'immense ou d'englober la totalité des choses existantes a empêché, à travers les siècles, la cristallisation de la nation allemande. Qui dit cristallisation dit forme, arêtes, surfaces géométriques et proportion intérieure. Obscurément, les Allemands pressentent souvent que c'est là le but auquel devrait tendre une nation mais ils ne s'en doutent que par instants brefs de leur histoire, et alors ils se donnent artificiellement, à coups de hache, cette forme qu'ils ne sont pas parvenus à engendrer par maturation spontanée ; l'empire de Bismarck et de Guillaume II, le Troisième Reich sont de ces édifices hâtifs, dont la cohésion interne laisse toujours à désirer, parce qu'elle ne répond à aucun désir réel et général de mesure et d'équilibre. Ne connaissant par expérience que ces stabilités forcées, il n'est pas surprenant que les Allemands s'imaginent volontiers que toute forme constituée est signe de dessèchement et qu'il n'y a de vie, de santé que dans l'incessante métamorphose.

Laissés à leur propre pente, les Allemands passent sans cesse par des époques alternées de dépression nationale et de féroce orgueil impérialiste qui ne sont, en vérité, que les aspects successifs d'une même tendance à s'ouvrir au monde, à vivre sans frontières précises. Dans les époques basses du sentiment national (et c'est l'état normal), ils sont accueillants à tout

ce qui vient du dehors, servilement appliqués à imiter les modes, les mœurs, les idéologies d'autrui. Au XVIIIe siècle, l'âge « des lumières » pousse à la caricature, par exagération et roidissement, le rationalisme à la française et le sensualisme à l'anglaise, cependant qu'un cosmopolitisme de surface ôte aux élites allemandes tout caractère national. Après 1919, quel est l'Allemand qui n'a pas prétendu s'américaniser, se slaviser, s'asiatiser, jusqu'à ces catholiques du « mouvement liturgique » qui ne parlaient plus que de ressembler aux orthodoxes russes? Lorsqu'un Allemand est dans cette phase-là — et individuellement, il l'est à tout instant, dans les périodes mêmes d'exaltation nationaliste — il ne désire plus que l'oubli de soi et de l'Allemagne, il ne voit d'idéal pour son pays que dans un renoncement parfait à tout ce qui le constitue et on peut sans peine, dans la conversation, lui faire condamner le passé, le présent et l'avenir de son peuple.

Mais ces phases d'ouverture à tous les courants étrangers provoquent assez vite des chocs en retour et un renversement complet. Humilié de sa propre démission, de son impuissance à s'affirmer comme les autres et à se définir, pris de l'inquiétude fatale à quiconque se renie, l'Allemand se raidit brusquement ; il ne reconnaît plus alors pour critère de la vérité, du droit, de la règle morale, que le seul intérêt de l'Allemagne et il est prêt à lui sacrifier le reste de l'humanité. Mais sa répugnance à tracer des limites, à s'inscrire dans une forme, subsiste : cette fois encore, les frontières s'ouvrent mais pour engloutir tout ce qui est au delà. Le même Allemand qui, en 1932 encore, était internationaliste et déniait toute valeur au simple sentiment patriotique, sera facilement en 1933 un partisan de l'impérialisme nazi : de l'une à l'autre attitude, il aura raison de n'apercevoir aucune contradiction essentielle car, pour un peuple qui ne voit dans les idées et les idéaux que les formules transitoires d'états affectifs, seuls réels à ses yeux, le cosmopolitisme de naguère et l'appétit conquérant d'aujourd'hui ne sont qu'une seule et même chose. Ce sont deux manifestations à peine différenciées du désir de l'illimité. Rester au contact de tout, ne mettre nulle part de borne fixe, c'est pour l'Allemand « vivre la vie

universelle » et il n'imagine pas d'autre existence digne d'être vécue. Une limite reconnue, une forme stabilisée lui semblent constituer des obstacles qui arrêtent le flux continu de cette grande palpitation cosmique à quoi il veut être mêlé. Aussi ne peut-il comprendre qu'une nation achevée soit autre chose qu'une nation sclérosée, et doute-t-il *a priori* de la vitalité des peuples parvenus à l'équilibre.

On s'explique ainsi que l'Allemagne n'ait jamais pu s'unifier que par le consentement aux préceptes les plus bas et les plus brutaux : c'est qu'elle n'a jamais conçu qu'une unité de rêverie, vague et démesurée, qui ne se définit point par une volonté politique ni par des limites géographiques ni par un irrédentisme appuyé sur une forme historique jadis atteinte et pas davantage par le domaine de la race et de la langue allemandes. Dès qu'elle cesse de douter d'elle-même, elle passe de la complète indifférence nationale — qui fut son état pendant des siècles et où elle se complaît encore en ses heures d'abattement — à une exaltation de son génie propre qui, demeurant enclin à l'illimité, se révèle implacable et insatiable. Il ne lui reste plus que la volonté d'imposer violemment au monde réel cette unité qui n'est pas née d'un développement naturel dans ce monde-là mais qui s'abat sur lui en méconnaissant toutes ses lois. Histoire, géographie, race, langue ne sont plus que des arguments au service d'une cruelle volonté de puissance, qui n'est tellement monstrueuse que parce qu'elle prétend repétrir une réalité où elle intervient en intruse.

L'ABSTENTION DES ÉLITES

Cependant, on est amené à se demander si tous les Allemands participent à ces entraînements impérialistes et s'il n'y a pas, du moins, une élite plus consciente qui y échapperait. C'est poser le redoutable problème des rapports entre la haute culture atteinte par certains esprits de Germanie et la frappante absence de maturité politique, de civilisation stable, d'équilibre intérieur qui afflige la masse de ce peuple.

Pour qui le connaît et a eu l'occasion de vivre avec lui, aucune illusion ne peut subsister à ce propos. Il est simplement faux — et je crois que rien n'est plus nécessaire à souligner aujourd'hui, à ne pas oublier demain — il est faux que l'Allemagne se dédouble en une caste de maîtres tyranniques, suivis par une masse inculte, et une élite consciemment opposée aux folies de cette Allemagne maudite. On ne peut ajouter foi sérieusement à la légende d'une bonne Allemagne, qui serait étouffée par l'autre et vainement désireuse de protester contre sa domination. Sans doute existe-t-il une petite part de la population allemande qui n'a donné qu'extérieurement son adhésion au régime actuel, comme à ceux qui ont été ses préfigurations. Mais il faudrait voir pour quelles raisons cette opposition, d'ailleurs muette et terrorisée, refuse de se rallier entièrement à l'idéologie nationale-socialiste : c'est, très généralement, pour des motifs intéressés, dans l'espoir de conserver des avantages matériels, sociaux ou autres, très rarement par référence à une immuable idée de justice ou de mesure. Ce qui surprend, c'est précisément la facilité avec laquelle, même hostiles à telle tendance du nazisme, les intellectuels allemands ont consenti à subir sa tutelle ou même ont approuvé les actes les moins acceptables par une conscience d'Européen. Je sais bien qu'il est aisé de conseiller l'héroïsme à autrui et que toute protestation est vaine dans un état policier ; mais je crois que le mal est plus ancien et plus profond. Si tant d'Allemands ont fermé les yeux sur les méthodes de l'antisémitisme ou de la « colonisation » en Pologne, qui auraient dû les emplir de honte pour leur pays, cela tient à la situation que les meilleurs Allemands se sont faite dans la vie politique. Les élites allemandes, même parvenues à une très belle culture spirituelle, demeurent d'une totale ignorance politique et d'une inconcevable indifférence envers la communauté.

Le véritable problème des « deux Allemagnes » est là : pourquoi l'esprit allemand, créateur de poésie, de philosophie, de musique, de progrès scientifique, n'a-t-il jamais été vraiment créateur de civilisation? Pourquoi les élites cultivées n'ont-elles pas rayonné et peuvent-elles aujourd'hui se plaindre, à juste titre, d'être séparées de leur peuple par

un abîme d'incompréhension réciproque? J'estime, pour moi, que les élites en sont au moins aussi responsables que la masse qui ne les entend pas.

Ici encore, les causes historiques sont faciles à déceler, et c'est à la Réforme luthérienne qu'il faut remonter pour les comprendre. La rupture de l'Allemagne avec l'Europe date du XVIe et du XVIIe siècles, la Réforme mariée au germanisme ayant à la fois interrompu l'œuvre d'organisation de la cité terrestre accomplie par l'Église, et orienté les esprits vers la seule existence intérieure. Au lendemain de la guerre de Trente ans, l'Allemagne se trouva ramenée à un état antérieur à toute forme sociale traditionnelle : l'autorité spirituelle et temporelle ruinée, les populations brassées, transplantées, coupées de leur passé et de leurs souvenirs, les cadres sociaux et les hiérarchies profondément ébranlés. Et en même temps, l'Allemagne, faussant le luthérianisme, n'en retenait guère que le discrédit jeté sur toute œuvre d'organisation sociale. Reléguant l'esprit dans une lointaine transcendance, condamnant radicalement l'ordre de la nature terrestre flétri par le péché, le christianisme luthérien — *tel, du moins, qu'il se développa au contact de l'* « *âme germanique* » — ne pouvait maintenir aucune communication entre les deux ordres, aucun espoir d'établir une cité d'ici-bas sur des bases spirituelles. Plus tard, au XIXe siècle, cet abandon du monde humain à la malédiction devait aboutir à un matérialisme cynique. Mais sa première conséquence fut d'enfermer les élites dans un monde de l'esprit conçu comme étranger aux problèmes d'ici-bas. Dès lors, l'Allemagne ne se relèvera plus de cette maladie qu'est un « individualisme » excessif et mal entendu — ce fameux individualisme dont les Allemands se vantent toujours, à la grande surprise des Occidentaux, qui les jugent grégaires et individuellement inconsistants. Ce qu'ils appellent individualisme nous apparaît, en effet, comme une sorte d'anarchisme ou d'inconscience politique, qui ne permet plus la formation que d'une société grégaire, et qui n'a rien à voir avec une nette conscience individuelle ou une ferme stabilité de la personne. Peu à peu, après la grande coupure du XVIIe siècle, l'Allemagne arrivera, grâce à un effort considérable, étendu sur presque deux siècles, à

reconstituer dans ses petites capitales des groupes d'esprits supérieurs, dont l'entourage weimarien de Gœthe offre le modèle exemplaire ; mais ces groupes, et Gœthe lui-même en est la preuve éclatante, n'auront jamais aucun contact avec la nation, ne collaboreront jamais à l'orienter vers un nouvel ordre.

C'est là que réside le pire mal : ces élites, exagérant une tendance luthérienne, n'auront pas le désir d'exister pour la cité, de travailler à l'organiser, de resouder avec elle les liens de la solidarité. Et certes ce n'était pas chose facile que d'échapper à la tentation d'un hautain aristocratisme, quand une toute petite société avait retrouvé lentement le chemin du progrès intellectuel, au milieu d'un peuple qui avait perdu jusqu'au souvenir de sa civilisation médiévale. Mais les grands esprits allemands ne semblent guère avoir fait effort pour que leur œuvre de connaissance, de découverte, d'approfondissement, devînt un ferment civilisateur. A peine étendirent-ils jusqu'à leur propre personne, jusqu'à leur comportement et à leur maintien, les vertus d'une spiritualisation réservée au for intérieur. Rien ne correspond, en Allemagne, à cet idéal de l'honnête homme qui fut si minutieusement élaboré ailleurs et exerça une telle influence sur des peuples entiers ; et l'on sait combien il est fréquent de rencontrer en pays germanique des êtres de la plus belle qualité secrète, dont l'apparence est étonnamment grossière. Jusqu'à nos jours, ce vice que constituent l'isolement spirituel et le mépris des formes extérieures a été pour l'Allemagne une fatalité.

Dans les pays d'Occident, malgré tous les accidents de l'histoire et l'acuité des conflits sociaux, la tradition de l'Église romaine, continuée par l'humanisme, maintenait une ressemblance fondamentale entre tous les êtres, quelle que fût leur origine ou leur degré de conscience. Un même langage fondamental, un même maintien, un respect général de l'individu humain inspirant une même courtoisie y créent, du haut en bas de la société, on ne sait quelle ressemblance et quelle possibilité de dialogue. Et, d'autre part, il s'est constitué de bonne heure, dans ces pays-là, non pas de petits groupes spécialisés de penseurs, de savants, de politiques, de militaires mais *une* élite, une société supérieure, masculine et

féminine, largement accessible, où les divers milieux dirigeants se rencontrent et s'éduquent mutuellement. Sans cesse maintenue au contact des problèmes généraux et des questions politiques, une telle élite pouvait d'ailleurs, dans les époques troublées, se transformer et se renouveler rapidement, en collaborant avec d'autres classes sociales parvenues à la même maturité.

Rien d'analogue en Allemagne, où la direction de l'État et de l'armée resta abandonnée à des spécialistes rêvant d'anéantir les peuples étrangers, mais ne possédant aucun contact spirituel avec les autres compétences de leur propre pays. Les diverses castes dirigeantes demeurèrent étrangères les unes aux autres, sans influence réciproque, constituant des ordres exclusivement masculins et enfermés dans leur activité spéciale.

L'isolement des élites, leur ignorance des problèmes politiques et sociaux, leur manque de solidarité avec la masse et même avec les autres corps dirigeants ont été funestes aussi bien à ces élites elles-mêmes qu'aux diverses couches du peuple allemand. Celui-ci a pu poursuivre, sans aucun rappel à l'ordre, son évolution vers un matérialisme utilitaire qui, pour se paître d'ambitieuses chimères, n'en reste pas moins étranger à toute spiritualité. Quant aux élites intellectuelles, elles sont parvenues à un tel degré d'incapacité et d'inconscience politiques que, ou bien elles se sont maintenues (sous Guillaume II, par exemple) dans l'ignorance des voies où on engageait leur pays ou bien elles ont applaudi aux idéologies actuelles, sans comprendre qu'elles signaient ainsi leur propre condamnation.

Rien n'aide mieux à saisir cette situation que la coutumière incompréhension des Allemands devant le classicisme français, et les reproches qu'ils lui adressent. Depuis le triste Guillaume Schlegel, qui ne fit illusion qu'à madame de Staël, jusqu'aux critiques modernes qui se sont exercés sur le parallèle scolaire entre Corneille et Racine, Schiller et Gœthe, un même jugement reparaît, singulièrement révélateur : on loue les classiques weimariens d'avoir atteint à une plus grande profondeur, parce qu'ils ne posaient que des problèmes individuels ; on les admire d'avoir dépeint l'effort d'une

créature humaine vers sa plus exacte ressemblance à soi-même et l'observance d'une loi purement personnelle, hors de toute préoccupation de son entourage. Les tragiques français au contraire, sont réputés plus superficiels, d'une part parce qu'ils représentent leurs personnages attentifs à remplir le rôle qui leur est dévolu dans un groupe humain et soucieux de ne pas transgresser les lois d'une société, d'autre part parce que le poète lui-même se propose de conformer son œuvre à une forme élaborée avant lui par la tradition. Ce que cette critique définit avant tout, c'est le préjugé-type de l'Allemand ; tout souci de vivre bien en société, d'être à sa place, de se plier aux commandements de la vie en commun, passe pour secondaire et « extérieur », de même que toute tentative de créer une forme belle et de se soumettre aux strictes exigences d'un art. C'est avouer clairement le mépris, vite mué en haine sanglante, de tout véritable effort civilisateur. Nous retrouvons ici, une fois de plus, l'indifférence à l'efficacité sociale, l'esprit d'isolement qui est celui de la Réforme allemande et qui, répétons-le, n'a rien d'un véritable individualisme puisqu'il laisse la personne dans un état de profonde indétermination qui présage tous les consentements aux folies collectives. Coïncider du plus près possible avec tous les instants d'un incontrôlable devenir psychologique, se comporter sans cesse selon ce que vous commande une constante métamorphose intérieure, tel est le principe unique de la morale allemande, affreuse négation, en vérité, de ce que nous appelons morale. C'est là aussi ce qui fait que l'Allemagne n'a jamais pu constituer ce centre de rayonnement civilisateur et de vie policée qu'on appelle une société. Enfermé dans son individu, qui est d'ailleurs sans permanence, l'Allemand est pris d'une nostalgie de conquête barbare.

LE REFUS DE L'UNIVERSEL ET L'INCONSISTANCE DES INDIVIDUS

Mais l'isolement des élites, comme l'oscillation entre l'indifférence nationale et l'exaltation immodérée des valeurs germaniques, provient en dernière analyse d'un vice encore

plus profond : la répugnance à l'universel et le désir de se séparer. On n'insistera jamais assez sur cet aspect de la psychologie allemande, qui a été dénoncé souvent et auquel se rattachent d'autres traits connus : la mauvaise foi germanique ; l'incertitude des notions éthiques, juridiques et l'impuissance à reconnaître la réalité du fait ; la tendance à glorifier la vie et à s'insurger contre l'esprit ; le penchant à tout considérer comme relatif, transitoire, mouvant et, finalement, la tentation de l'abîme, du désespoir, du saut sanglant dans l'inconnu, de la catastrophe universelle.

Que la révolte allemande contre l'universalisme ait eu pour cause la Réforme, ou que la Réforme n'en ait été que le plus frappant épisode avant Hitler, peu importe. Le fait est que le schisme accompli par Luther le fut, en partie du moins, au nom de la même volonté de rupture et de repli sur les valeurs allemandes qui présida à tant de mouvements au cours de l'histoire germanique. Luther, l'un des esprits les plus étroitement nationalistes qu'il y ait jamais eu, fut entièrement conscient de son action, lui qui brisa ses liens avec Rome, non seulement au nom du véritable christianisme dont il se croyait le détenteur, mais aussi au nom de la « nation allemande », à laquelle il attribuait une mission privilégiée. Il pensait qu'elle avait été créée précisément pour ruiner « l'édifice juridique » de l'Église romaine et pour opposer à la chrétienté catholique la foi intérieure révélée aux seuls Allemands. Opposition entre le « sentiment » germanique et la « raison légiférante » des Latins, qui sera désormais l'un des thèmes préférés des nationalistes allemands.

Dès lors, on retrouvera à tout instant, dans la pensée allemande, l'accent mis sur ce qui sépare les humains, sur ce qui, entre eux, n'est pas commun. A l'époque romantique, Herder et ses successeurs insisteront sur l'irréductible particularité des morales, des règles de vie, des préceptes juridiques, variables selon les temps et les lieux, mais ce ne sera pas pour conclure, comme Montaigne ou le XVIIIe siècle français, à une sagesse relative mais adoptée pour règle par consentement universel, faute de pouvoir connaître la sagesse absolue. Les romantiques allemands, au contraire,

glorifieront comme absolument valables, pour les Allemands d'abord, mais bientôt pour tous les peuples, la morale allemande, la religion allemande, le droit allemand (en attendant la physique allemande des savants hitlériens). Bien loin de représenter, après le relativisme du XVIIIe siècle, un retour à l'universel, ce mouvement de pensée germanique est pure divinisation de réalités particulières, le seul critère de leur caractère impératif se trouvant dans leur origine allemande. Toute croyance à une justice reconnue pour véritable, à un droit élaboré d'un commun accord par tous les peuples, à une solidarité des nations civilisées est condamnée parce qu'entachée de rationalisme « occidental ». Il n'est de vérité que celle que l'Allemagne est chargée de découvrir et d'apporter au monde.

Dans cette insurrection contre les valeurs universelles établies par la tradition gréco-latine et chrétienne, comment ne reconnaîtrait-on pas l'orgueilleuse et maladive revendication d'un peuple imparfaitement mûri, qui se prend d'une haine abjecte pour une Europe élaborée sans son aide et à laquelle il sent bien qu'il n'a rien apporté? Le complexe d'infériorité, que les psychologues allemands ont si minutieusement décrit, joue un rôle essentiel dans l'histoire de cette nation tardvenue et explique en grande partie sa révolte contre l'idéal occidental, au nom de ce qui est allemand. L'éveil du sentiment national, sous l'action de la Révolution française, a produit de terribles ravages dans une Allemagne qui en était à peine à reconstituer timidement ses élites et à se relever du recul de civilisation qu'avaient produit chez elle les troubles du XVIIe siècle. Au moment même où, avec Gœthe, elle a produit son esprit le plus universel, l'Allemagne s'engageait définitivement sur la voie de la rancune et du défi à tout universalisme possible.

C'est à ce moment-là qu'elle invente sa conception si particulière de « l'histoire » : qu'elle commence à ne plus considérer les choses de l'esprit, les réalités de la pensée, les œuvres de l'art et les règles de la vie commune que dans leur succession et leur devenir, c'est-à-dire d'un point de vue relatif. La science allemande (et ses méfaits se sont étendus bien au delà des frontières du Reich) n'aura désormais

pour objet que la constatation historique : histoire des idées, des arts, des religions, du droit, en dehors de tout jugement de vérité, de tout choix, de toute adhésion. Le fameux savant allemand, le *Gelehrter* (littéralement : l'homme qui a appris), ne se propose plus que de connaître et de décrire le déroulement des idées et des œuvres à travers les siècles ; il renonce à toute vérité autre que cette simple vérité de la constatation du fait.

Une pareille attitude n'est explicable que de deux façons et il faut tenir compte de l'une comme de l'autre : d'une part, ce relativisme total peut être intentionnel et avoir pour fin la glorification de ce qui est allemand, la substitution d'une vérité nationale à la vérité absolue ; et, d'autre part, c'est la manifestation d'une impuissance à concevoir la stabilité, à saisir rien de fixe et de permanent. Non seulement l'Allemand se complaît à ces vues historiennes, parce qu'elles lui permettent de se prétendre l'égal des peuples qui ont travaillé avant lui à élaborer une vérité valable pour tous ; mais encore il s'en délecte par goût du mouvant, de l'instable, de ce qui n'offre aucune prise. Goût apparenté à son refus de la forme et des limites mais plus étroitement lié encore à cet amour étrange du désespoir qui, avec le désir de détruire, est l'un des traits les plus frappants de la psychologie allemande. Douter de l'existence d'une vérité, briser l'espérance d'un ordre humain, c'est pour lui à la fois savourer une délicieuse liberté d'indécision, se baigner dans l'océan des possibles et toucher à la jouissance démoniaque du crime collectif.

Le rythme alternatif de l'âme allemande va sans cesse d'un extrême à l'autre : de la dépression la plus complète, où l'entraîne son désir de l'anéantissement, à l'orgueil le plus brutal, auquel elle s'exalte par compensation. Mais, jusque dans ses moments de véhémente affirmation, l'Allemand demeure essentiellement un négateur et un destructeur. Il se dresse *contre* quelque chose : contre l'ordre établi, contre l'idéal des autres peuples, contre le dogme, l'Église, la charité, la pitié. En un mot, contre tout ce qui crée des responsabilités (Jacques Rivière a admirablement vu à quel point il en a horreur) et contre l'esprit. Ici encore, il faut voir ou une

conséquence imprévue de la Réforme, ou une tendance profonde dont la Réforme fut l'une des manifestations historiques. Relégué par Luther dans le lointain d'une transcendance incommunicable et inaccessible, l'esprit a fini par devenir l'étranger, puis l'ennemi. Seul ce glissement d'un spiritualisme forcené à une révolte antispirituelle explique les doctrines auxquelles la pensée allemande a fini par se rallier depuis Nietzsche, en les revendiquant hautement comme ses créations spécifiques. C'est par fureur destructrice, par haine de l'éternel, que la philosophie post-nietzschéenne, chez un Keyserling — pour ne pas nommer ses pitoyables successeurs — se réclame de la Vie, de la Nature, des forces « telluriques ». Le succès de ces penseurs fut considérable au temps de la pire crise morale, après 1920, mais leur influence sur le national-socialisme est immense, et c'est l'un des points où apparaît clairement la continuité entre l'Allemagne de naguère et le hitlérisme qui a prétendu s'élever contre elle.

Il y a, d'ailleurs, plus d'un siècle qu'a commencé à s'élaborer en pays germanique cette théorie du monde qui ne reconnaît de valeur qu'aux spontanéités inconscientes et à l'expression incontrôlée des instincts. L'esprit, dans la confuse cosmogonie de ces philosophes, est conçu comme un élément étranger, comme un intrus, un tard-venu, dont l'intervention trouble et égare le cours sacré de la vie naturelle. La conscience claire est l'ennemie de la plénitude « vitale » et tout effort civilisateur ne fait qu'altérer la pureté des énergies élémentaires. Vouloir diriger la vie, former l'individu, c'est se soumettre à la puissance maléfique d'une raison qui appauvrit la richesse chaotique et féconde de l'animal humain. Que ces penseurs tentent ensuite un renversement brusque et annoncent, pour un lointain avenir mythique, le triomphe de l'esprit accordé à la nature, ne change rien à la tendance de leur œuvre ni surtout à l'éthique qui s'en dégage. On sait ce qu'elle enseigne : il n'y a pas d'autre devoir que d'épouser étroitement le flux continuel de la vie cosmique, par rapport auquel l'individu n'est rien, pas d'autre sincérité que l'obéissance aux instincts dans leurs inspirations successives et irresponsables. Il n'est pas d'autre

règle que celle du possible : est interdit ce qui menace d'aboutir à un échec ; est permis tout ce qui mène au triomphe et au pouvoir, même le crime. Ces thèses sont proches de celles qui sont impliquées par là psychanalyse mais il est également aisé d'en déduire la théorie de l' « espace vital ».

La morale de l'irresponsabilité correspond profondément à la psychologie allemande. Keyserling, qui la connaît bien, a trouvé un jour, pour décrire l'âme germanique, une image proprement admirable, lorsqu'il l'a comparée au blanc d'œuf. Certes, pour lui, cette image exprime une exceptionnelle fécondité, la vie sourde des germes, un plasma en perpétuelle gestation. Mais il insiste aussi sur l'inconsistance de cette matière, sur son indétermination essentielle et son impuissance à prendre forme par elle-même. Aussi, selon lui, a-t-elle besoin d'une coquille, de cette pétrification de surface qui vient la contenir sous la forme d'une politesse apprise, d'une morale imposée du dehors, d'une rigidité d'emprunt dont la disparition rendrait l'individu à son existence flasque et spongieuse, rançon inévitable de l'isolement intérieur. C'est parce qu'il ne veut être que « nature », parce qu'il refuse tout principe spirituel d'organisation intérieure que l'Allemand est contraint au maximum d'artifice et à cette foule de prescriptions arbitraires qui régissent sa vie. Comme aucune loi inhérente à son être ne lui inspire une spontanéité morale, il ne connaît de morale que sous forme d'un système de conventions. Et son indifférence à la société prépare son esclave soumission aux lois de la société. Pour peu que les circonstances changent, que les cadres sociaux qu'il s'est donnés se brisent, le voilà, comme les vaincus de 1918 ou de 1933 en offrirent tant d'exemples, privé de toute règle de conduite et rendu à son existence amorphe.

Par une conséquence qui n'est qu'apparemment paradoxale, cet être informe, inapte au choix et qui prétend expulser l'esprit de sa vie « naturelle » n'a aucun sens de la plus simple réalité. Pas plus qu'il ne reconnaît de bien absolu — le bien, pour lui, c'est ce qu'il peut faire sans s'attirer de désagréments — il ne conçoit de vérité intangible ou de fait immuable. Ce qui est advenu n'est point doué, à ses yeux, d'une qualité et d'une existence irrévocables : le passé peut

être transformé croit-il, par la vision nouvelle que le présent invente et par un commentaire qui le modifie. On sait assez quel rôle cette croyance à la malléabilité du fait accompli — qui est certes le trait le plus déroutant de la psychologie allemande — a joué dans le domaine politique : la défaite de 1918 a véritablement cessé d'être une défaite parce qu'on a répété que l'armée en était sortie intacte ; la Pologne a attaqué l'Allemagne, et ceux qui en doutaient en septembre l'ont cru en octobre, la victoire aidant. De pareils mensonges n'ont rien à voir avec un machiavélisme conscient (sauf, bien entendu, de la part de ceux qui en font les arguments de leur propagande) ; ils tiennent à cette persuasion allemande que la parole métamorphose absolument le fait révolu. Le passé sera ce que le présent a besoin qu'il soit ; il demeure malléable à volonté. Et la vie privée présente de multiples exemples de cette croyance. Il est *vrai*, pour tel Allemand que je connais et qui a été un internationaliste militant, qu'il n'a jamais pensé à autre chose qu'à la revanche nationale : puisqu'il le dit aujourd'hui.

Le fait est toujours révocable ; l'individu toujours sujet à changer. Nous ne comprendrons jamais tout à fait cette variabilité si naturelle à la psychologie allemande. Lorsque je pense à mes impressions de 1933, c'est un souvenir de vertige qui m'en est resté. J'avais quitté l'Allemagne le 1er mars, m'en étais médiocrement préoccupé pendant mes vacances, et y revenais le 1er mai. Mon premier soin fut de m'enquérir de mes amis, et particulièrement de ceux qui avaient appartenu jusqu'à fin février aux partis de gauche ou à la résistance chrétienne ; j'allai les voir, et ce fut une étrange journée. Car je ne retrouvais pas seulement des gens qui avaient adapté aux circonstances leurs paroles ou leur attitude politique (l'opportunisme est de tous les pays) ; mais je me voyais devant des êtres déjà profondément transformés, dont les réactions affectives, le comportement, le geste même étaient méconnaissables. Ils n'étaient plus les mêmes envers leur femme, leurs enfants, leurs amis. La fascination collective avait joué sur ces individus enfermés en eux-mêmes mais sans permanence psychologique, non seulement pour modifier leurs opinions mais déjà, en quelques semaines, pour

faire d'eux des êtres absolument imprévus. C'est là le fait d'un peuple qui a perdu depuis longtemps la notion d'une vérité stable et qui est si bien dépourvu de bases spirituelles et de traditions morales qu'une crise politique ou l'entreprise d'un chef illuminé et implacable suffisent à provoquer des changements entièrement imprévisibles dans sa vie privée. Aujourd'hui la volonté d'exterminer la France et de ruiner l'Europe est devenue la psychose du jour.

Que les événements changent de face et l'on verrait sans doute surgir d'autres courants. L'Allemagne est instable : sous sa formidable puissance de destruction et de mort se dissimule une faiblesse spirituelle que des coups du sort peuvent rendre apparente de nouveau.

★★★

AVANT LA RUÉE

J'AI écrit cet article à la veille même du jour où la guerre allait changer de face. Depuis septembre, depuis le printemps surtout, nous nous attendions à ce brusque revirement, à une tentative d'irruption sauvage ; la puissance de nos positions, de la ligne Maginot laissait prévoir que l'Allemagne essaierait de les tourner, de nous déborder par les ailes, soit au Sud, soit au Nord, en forçant les neutralités. Elle a choisi le Nord, qu'elle supposait moins difficile, plus vulnérable. La période assise, relativement calme, celle de la garde des frontières, des travaux, de l'achèvement de la préparation, des coups de main, des patrouilles, des escarmouches d'avant-postes se trouve close ; j'en ai suivi les péripéties depuis huit mois ; il faut maintenant changer de registre ; le long piétinement se dénoue ; Hitler jette toutes ses accumulations, ses réserves d'hommes et de matériel dans la balance.

Les pages qu'on va lire marquent le dernier moment d'une époque et la transition entre l'ère de l'atermoiement, du surplace qui précède le démarrage et celle de la lutte sans merci où chaque adversaire joue le plein de sa chance. Elles peignent les accès de fébrilité qui, deçà et delà, touchaient les secteurs. Chacun s'interrogeait. Que signifient tel mouvement inaccoutumé, tels duels d'artillerie, tels harcèlements, à un point du front ? Cachent-ils des desseins d'offensive ? Ne constituent-ils que des feintes ? Les ennemis se surveillaient, se tâtaient le pouls. Souvent cette fébrilité, née d'on ne sait quoi, comme par hasard, se

tassait, s'apaisait d'elle-même. Puis elle reprenait ailleurs, revenait, après divers parcours, à son point de départ. J'ai assisté à quelques-uns de ces épisodes d'incubation ; je les retrace ici. Peut-être, bien que la grande bataille les relègue un peu dans l'ombre aujourd'hui, n'est-il pas inutile de les rapporter, de les fixer ; ils forment le prélude du drame actuel ; ils permettent d'en juger les acteurs, de mesurer la qualité de leur âme, leur courage, leur degré d'entraînement physique et moral aux plus vastes entreprises, leur acceptation des devoirs les plus durs, la simplicité et la bonhomie de leur héroïsme.

Fantassins, pionniers, artilleurs, aviateurs, hommes des chars d'assaut, je les ai vus à l'œuvre depuis l'automne dernier. Œuvre obscure, patiente, entêtée. Les voici maintenant accrochés, dans la plus farouche, la plus énorme des batailles, à un ennemi qui sait bien que, s'il ne les brise pas cette fois, il sera rompu lui-même et, nous l'espérons, sans retour. Aux combats dispersés, à petits effectifs, à objectifs limités, sans emploi d'engins blindés, où le canon, souvent, ne jouait qu'un rôle secondaire, où les armes aériennes n'intervenaient pas de près, succède un choc formidable, de grand rayon; tout l'appareil moderne, monstrueux, rapide, massif, du char à l'avion, est engagé dans une action de coups de boutoir ; et cette action couvre un champ considérable, entremêlé, parfois indistinct, qui ne forme pas une ligne comme jadis, en 1914-18, *mais une épaisseur mouvante, un bouillonnement et un chaos dont nous ne déchiffrerons que plus tard le détail, quand nous aurons le recul, les renseignements et le sang-froid convenables. On a pu parler, cet hiver, d'une guerre de ruses et d'embuscades, à la* Fenimore Cooper, *menée par de petites unités devant des armées de pionniers, de terrassiers. Elle a pris fin. Mais pas si brusquement qu'on serait tenté de le croire. Certaines attaques locales, certaines affaires de* va-et-vient, *où l'on ne ménageait pas l'artillerie, où la consommation d'obus paraissait hors de proportion avec le nombre d'hommes engagés, comme celle que je conte aujourd'hui, témoignaient d'une nouvelle orientation, amorçaient, de loin, cette violence qui, sautant les échelons intermédiaires, a éclaté soudain à son paroxysme.*

De loin, au milieu des civils, on oublie facilement la leçon du voltigeur, du grenadier, de l'observateur liés à leur tâche, leur exemple d'acceptation, de mépris des phrases. Moi, ici, au lieu de demeurer collé au sol et à l'heure, j'ai laissé fantasier mon esprit autour de la lettre du communiqué, des enjolivures que les suppositions, les nouvelles *de source sûre* brodent à sa queue ; parce qu'il annonçait des bombardements, des duels d'artillerie, de petites attaques à faibles effectifs, une activité de patrouilles, j'ai un peu déliré, prêté des desseins aux maîtres des armées, j'ai vaticiné à vide.

Tout de même, ces *secteurs nerveux,* où il me semblait se préparer des événements, fouettaient mon imagination ; je me fabriquais des idées, des idées fausses naturellement, comme toutes celles qui naissent de l'imprimé, de la conversation et non des choses elles-mêmes. Alors, je suis parti vers ces points névralgiques, tout plein déjà de tableaux composés. Par bonheur, je possède une tête assez ferme ; mes folies fondent à la première douche, ne s'obstinent pas à braver le témoignage de mes sens. L'orage éclatera sans tenir compte de mes songes. Je ne veux tirer au clair que la minute présente.

Nous filons maintenant sur la route. Nul caractère de guerre. Des équipes réparent le macadam que les gelées d'hiver, qui les boursouflaient par plaques, et les grands charrois ont fortement endommagé. Que ces chemins de France ont la vie dure ! Le dessous tient bon ; on n'a qu'à ravauder la surface ; on reconnaît les vieilles civilisations à la qualité de leurs voies. J'ai tellement roulé ma bosse, depuis octobre, dans cette antichambre de la guerre que je pourrais énumérer les villages et décrire le pays en fermant les yeux. Pas de chicanes encore ; les civils vaquent à leurs travaux ; le ciel noir, la pluie aiguë de ce printemps aussitôt pourri qu'éclos ne favorisent pas les avions amis ou ennemis ; une grande placidité règne sur la campagne. Déjà le bouillonnement de ma cervelle s'apaise, la fébrilité de l'arrière décroît en moi, je retrouve ma paix et ma clarté. Il suffit de l'approche de la ligne Maginot pour que l'on endosse une peau neuve, qu'on se décrasse des songes vains et des bavardages, pour qu'on commence à lire sur la figure de chacun un devoir précis, une indifférence naturelle aux bruits extérieurs, au

foisonnement des rumeurs et des conjectures. Tranquillité et travail continu, calme, bien réparti ; nul ne s'agite et chacun agit ; gestes mesurés, propos rares et sages ; regards comme nettoyés des tracas de pacotille, des pensées secondaires ; regards que baigne la pure et profonde lumière d'une méditation qui s'ignore et ne tente jamais de s'exprimer par des mots. Cette atmosphère singulière, d'une qualité que je renonce à traduire, s'amorce ici ; elle s'affirmera plus loin, atteindra, à la limite du *no man's land,* chez les hommes de pointe, dans les paysages vides et dangereux, son extrême degré de plénitude et d'acuité.

Je reconnais les lieux, un tournant, un barrage, un blockhaus, une batterie. Je retrouve aussi des amis, les éclusiers qui nous ont donné l'hospitalité au coin de la rivière, pendant une tornade de neige, celui qui a réchauffé le café pour nous, un courtaud à la barbe drue et brève, à la figure de hérisson, avec ses deux yeux bleu ciel perdus dans les piquants noirs. Il prend l'air sur le seuil ; nous nous saluons amicalement.

Des chicanes de chevaux de frise et de machines agricoles, de moellons et de sacs ; des barrières qui se lèvent et s'abaissent, grands bras bariolés aux brefs contrepoids ; des casemates, des lacis de douves clayonnées, de buissons de fer, de rails inégaux et rouillés. Nous avons passé la ligne Maginot et ses châteaux enfouis, silencieux, vigilants, intermittents. Les nuages déchirés, une nappe de soleil éclaire une luzernière d'un vert tout vif, éclatant, d'un vert de camouflage neuf qui a besoin d'estompage, de retouche ; elle boit, avale un pêcher rose et délicat. On entend des départs, massifs et sourds, de pièces de 155.

□ □

Chacun des secteurs qui possède une réputation, au moins transitoire, de mouvement, de duels d'artillerie, de chocs de patrouilles, de ruées soudaines, se centre d'ordinaire sur un point sensible. Peut-être la renommée capricieuse, l'imagination des hommes travaillent-elles inconsciemment à le mettre en vedette, à étoffer sa gloire ; peut-être la fable, qui aime à grouper ses traits, à les réunir sur un héros, sur un lieu de prédilection, à ne pas s'éparpiller, contribue-t-elle à enrichir ce lieu d'actes et d'anecdotes, y rapporte-t-elle volontiers des faits voisins. Quoi

qu'il en soit, l'expérience me l'a vingt fois enseigné, dès qu'on a mis le pied dans une Division, tout conspire à vous couler vers cette colline, ce ruisseau, ce ravin, ce coin de bois ; il vous aspirent ; pour le secteur, la guerre se résume là ; les autres terrains, on les relègue dans l'ombre et l'anonymat.

Ainsi, comme un aimant, une ferme d'avant-poste, souvent asticotée par l'ennemi, entourée de boyaux, et qui lance devant elle un labyrinthe de tranchées et d'abris, m'a-t-elle happé. J'y ai retrouvé, ce qui n'advient pas fort souvent en cette lutte dispersée, à vastes hiatus, un reflet, un tableau de 1915 ; les soldats eux-mêmes, sous l'influence du décor, me rappelaient mes compagnons de jadis, ceux qu'on nommait les *poilus*, terme qui s'applique si mal à leurs descendants actuels. Même allure de gens obligés à se terrer, à se glisser au creux de couloirs étroits, à se courber afin de ne pas offrir de cible, même immobilité tapie et même sentiment de faire partie d'un tout cohérent, de ne pas se trouver en l'air ; rien ne ressemble moins à un homme qu'il faudra attaquer de face que celui qui court le péril constant de se voir cerné, celui qui tire devant soi que celui qui devra se défendre dans tous les sens ; la tête et le regard ne fonctionnent pas de la même façon ; mobiles, inquiets, tournants et déliés chez l'un, ils se fixent, s'assurent et se rouillent chez l'autre, se nouent à une seule direction.

Ailleurs, les courants m'ont conduit à un observatoire de la clairière, m'ont poussé par un ravin, défilé naturel que les vues allemandes ne pénètrent pas, jusqu'à la route nue que protège mal une haie basse et trouée, où ne se hasarde aucun groupe qui vaille la peine de tenter les projectiles adverses, où l'on ne s'engage que détaché, de grands jours ménagés entre chacun. Là, et surtout de l'observatoire, j'ai contemplé, au delà de la rivière, les débris d'un avion bombardé, carbonisé ; j'ai distingué la borne où nos feux ont arrêté l'escouade allemande qui essayait de s'emparer de notre pilote jeté au sol, moulu, désorienté, qui ne savait pas s'il était tombé du bon ou du mauvais côté, qui naviguait, qui se planquait, qui hésitait à incendier son appareil. Notre barrage a contré les Fritz au débouché du tournant ; les nôtres, sortis hardiment, ont brûlé l'avion, qu'on ne pouvait pas songer à sauver, que l'ennemi a achevé, ont ramené le naufragé dans nos lignes. Cet incident a valu au canton une effer-

vescence qui ne s'apaise pas, des harcèlements, des escarmouches, la rage et la susceptibilité des canonniers des deux partis, la turbulence des fantassins. A plusieurs lieues à la ronde, et dans les deux armées je suppose, l'intérêt se condense sur ce lopin dont le petit tas de ferraille noirâtre, rompue et tordue, forme le noyau attractif.

Aujourd'hui, je n'échappe pas à la règle. A P., village que je connais bien pour y être demeuré en panne en février pendant plusieurs heures de nuit, et que plusieurs routes découpent selon le mode le plus biscornu, le général m'a lancé, d'autorité, sur la fameuse Cote Y K. (Elle se chiffre, naturellement, comme toutes les cotes, mais j'emploie des lettres pour éviter les rigueurs de la Censure.) Il m'explique l'affaire en quelques mots, avec la netteté que donnent l'habitude et le génie du commandement. Les événements arrivent aux états-majors dépouillés, décantés, abstraits, définitifs comme des ouvrages de l'intelligence pure ; l'histoire et le cours d'École de guerre s'y préfigurent ; les éléments de certitude, l'armature logique, le schéma naissent déjà du fouillis contradictoire ; les obscurs tabassages nocturnes se purgent de leurs ténèbres, de leurs tâtonnements, acquièrent je ne sais quelle lumière de document, de démonstration ; les hommes, la chair, le courage, ces bavures de la stratégie, s'y résorbent, deviennent tracé parmi les hachures d'une carte, facteurs d'une opération de l'esprit. Le général, du reste, n'ignore pas la dure, la boueuse, la sanglante réalité ; il l'a éprouvée lui-même ; mais il exerce son métier ; il débrouille les directions de l'informe ; il le transpose en dessiné, en donnée utilisable. Cependant lui non plus, peut-être malgré son devoir d'insensibilité, d'objectivité, comme on dit, ne résiste pas autant qu'il le croit à la fermentation épique et populaire de ce secteur, qui a pour point de fixation cette Cote Y K. ; lui aussi, peut-être, comme le petit sous-lieutenant, le sergent-chef, le deuxième classe du corps franc, cède-t-il, en dépit de tant de brève et froide raison, à lenvoûtement qui crée les collines célèbres, au moins pour une tribu et un temps.

Le colonel nous témoigne la plus bienveillante hospitalité. Au contraire du mince et long divisionnaire, c'est un chef tout rond, tout pétillant de raison joviale. A son grade, on demeure encore en contact avec la troupe ; de là le déchirement de cer-

tains officiers à cinq galons quand on coud à leur manche les deux étoiles, qu'on les transfère du monde des hommes, du terrain foulé chaque jour, à celui des cartes et de la combinaison, qu'on les exile de l'univers de l'exécution et de la familiarité avec le sol et le combattant pour les confiner dans celui de la critique, de la prévision, de l'épure.

« Oh ! me dit le colonel, on en trouverait de plus malins, de plus délurés que mes garçons, de plus spectaculaires. Tout de même ils défilent et ils manœuvrent convenablement, ils en remontreraient à pas mal d'autres. Enfin, nous ne leur demandons pas de faire des étincelles à la parade. Mais quelle magnifique infanterie de guerre ! Des paysans presque tous, des cultivateurs mêlés de quelques ingrédients citadins plus vifs. Et solides, têtus, affables, accrochés à la terre, patients à la peine, disciplinés et indépendants, courageux et simples. De la bonne pâte à piétaille, sur laquelle on peut tabler, qui ne flanchera pas aux moments critiques, qui adhère à ses chefs, pourvu que ceux-ci sachent les manier. Et il n'y a pas deux façons. Des gens qu'on ne commande qu'avec le cœur. Ils le sentent; ils s'attachent. Les sanctions, les punitions, qu'est-ce que c'est pour ceux qui risquent leur existence chaque jour ? Et comment les appliquer ? Non, il leur faut autre chose que les règlements ne peuvent pas prescrire ; il faut qu'ils comprennent l'amitié qu'on a pour eux, et qu'on pense sans cesse à eux, qu'on ne travaille que pour eux. Alors ils se donnent tout entiers. Peu de jeunets, de blancs-becs dans la bande. Tous, ou la majorité, aux environs de la trentaine, un peu plus, un peu moins, et mariés, pères de famille, avec leur petit bien au soleil, leurs affaires, leurs soucis, leur expérience, et souvent profonde quoiquelle ne s'exprime guère en phrases, leur connaissance de la vie. Les moyens extérieurs ne leur en imposent pas ; ils jugent, ils saisissent les nuances et ils ne se trompent guère. Qu'importe une obéissance mécanique qui se résoudrait aisément, qui fondrait dans les circonstances graves, au cas d'éclipse ou d'éloignement de l'autorité ? Non, ceux-là, ils comptent sur moi et je peux compter sur eux. Je veille sans relâche et ils ne me lâcheront pas. Des hommes, de vrais hommes. La discipline réelle, indestructible, qui ne mollit pas au feu, ça ne se cimente qu'avec le cœur. On l'a bien vu au coup de la cote Y K...

L'y voilà, lui aussi, mon colonel. Il n'échappe pas à l'obsession ; elle le tient comme les autres, comme le général, comme les plus humbles témoins ou participants de l'affaire qui *cravatent* avec une dignité modeste devant les copains moins favorisés, devant le secteur attentif. Comme il s'arrête, je poursuis, j'essaie d'enchaîner.

— Depuis ce temps sans doute, mon colonel, depuis la cote Y K. ce lopin du front est devenu nerveux.

— Nerveux ! Nerveux ! grommelle, bougonne mon interlocuteur sans que ce ton de fâcherie puisse rendre rébarbatifs sa figure bienveillante, son regard riant et loyal ; nerveux ! voilà un mot qu'on emploie souvent à tort et à travers. Et l'arrière travaille du chapeau sur un bout de communiqué, une information douteuse ; il rêve de concentrations, de préparatifs de percée, il déraille, il éventre la ligne Maginot et ses forts, il pilonne les *bunker* de la ligne Siegfried ; le stratège en chambre ne ménage ni les plus gros calibres, ni les *Panzerdivisions*, en allemand approximatif, ça produit son petit effet. Non, non, cent fois non ! Quand un secteur fait de la température, on ne sait pas exactement pourquoi. Une lubie d'artilleur, de commandant d'unité, les beaux jours, le soleil sur les casques, la pression atmosphérique. On monte un coup de main, une petite attaque ; chacun s'enfièvre un peu, médite la chose, en rêve. Ce qui, normalement, devrait se passer à l'échelon de la compagnie, du bataillon, occupe, à cause de l'inertie relative du front pendant tout l'hiver, le Régiment, la Division même. Elan donné ; pendant deux, trois semaines l'agitation succédera au calme. Commande, patrouilles, duels des artilleries. Et, à la vérité, le printemps a réveillé beaucoup de quartiers endormis. Les obus sifflent, les nuits ne se passent guère sans quelques bagarres, quelques accrochages ; beaucoup de gens rôdent maintenant qui se tenaient cois ; on harcèle les chemins où passent les corvées, on sonne les observatoires, les cornes de bois où l'on a décelé des bruits, des fumées. Telle clairière où l'on pouvait se promener naguère, pourvu qu'on ne s'y groupât pas en nombre, je ne vous conseillerais pas d'y baguenauder, même seul. A quoi rime tout cela ? Ma foi, je l'ignore. Cela bouillonne et cela s'apaise, cela passe de là ici et, d'ici, là, sans qu'on puisse en deviner la raison. Un jour, évidemment, ça éclatera. Dans combien de temps ? Demain ?

Où ? Je n'en sais rien. Ces agitations à fleur de peau ne nous renseignent guère... Mais ne croyez pas que Y K. n'ait été qu'une de ces insignifiantes prises de collet comme on en voit tant. Le secteur, depuis quelque temps, présentait déjà un aspect fort animé. Le village de W, où je vous conduirai, a souffert un bombardement de qualité, assez peu commun depuis le début de ces hostilités où l'on épargne, en attendant les grandes dégelées, les agglomérations ; il vous fournira comme un tableau de bourgade de 1915, quand les maisons, les églises trouées subsistaient encore, avant que les écrasements d'artilleries les eussent rasées, réduites à l'état de chicots et de racines cariées de pierres. Les forêts évidemment ont moins pâti. Vous ne trouverez pas sur votre chemin les paysages d'enfer, les troncs ébranchés, fendus, noircis, fauchés de Verdun ou de l'Aisne... Patience !... Du reste, après notre esclandre, la quiétude n'a pas recouvert le pays ; nous avons toujours des sursauts, des accès récurrents ; vous le constaterez.

Le colonel me donne quelques indications sommaires sur ce qui fut certes beaucoup mieux qu'une échauffourée de hasard. Détails un peu plus amples que ceux du général et, surtout, plus proche des éléments, des hommes. A chaque degré, à mesure que je descendrai sur l'événement et ses ouvriers directs, ses contremaîtres, ses artisans, ses manœuvres, je le toucherai, je le palperai, je le sentirai plus physiquement ; à mesure aussi il évaporera sa clarté, il augmentera sa confusion ; la nuit, le vacarme tonnant, le sang des victimes troubleront sa limpidité théorique ; à la fin, je m'apercevrai que je le connais quand j'aurai besoin d'un effort pour le comprendre et de me débattre pour ne pas m'y noyer.

□ □

En somme l'affaire a été, vue de haut, assez simple. La classique opération de va-et-vient. Dans cette guerre, sur ce front du moins et jusqu'à présent, au contraire de celle de 14-18, où on se massacrait des semaines pour une butte, un entonnoir, nul ne s'attache au terrain. On sort de ses lignes, on prend des renseignements, on ausculte et sonde les positions ennemies, on

tâche de barboter quelques prisonniers ; un seul peut parfois fournir des indications très précieuses ; et puis on s'en retourne chez soi. Il en résulte ce paradoxe que la défense la plus efficace, et les Allemands l'emploient beaucoup, consiste à se replier quand la surprise vous en laisse le temps, de façon à ne pas fournir à l'attaquant une occasion de capture, de ne lui ouvrir que le vide. La retraite, totale et suffisamment rapide, le déjoue ; on la considère comme la meilleure riposte et une manière de victoire par dérobade ; l'ennemi, qui ne peut songer à se cramponner si loin de ses lignes, en petit paquet isolé, sans possibilité de renfort, de ravitaillement en munitions, abandonne de lui-même sa conquête provisoire et, au petit jour, tout rentre dans l'ordre. Ce qui distingue l'affaire Y K. de tant d'autres, c'est le soin de la préparation, c'est le rôle important de l'artillerie : 5.000 obus dépensés, me dit-on, du côté français, plus de 2.000 de l'autre. Voilà qui hausse cette algarade d'un cran, lui prête un air de bataille, au sens ancien du mot. La tactique allemande de défense a présenté aussi de curieuses singularités.

Parmi les participants, le médecin-major, le premier, m'a livré quelques impressions. Pour lui, la chose — et il l'a admirablement organisée, je le sais — se présente comme une entreprise de transport et d'évacuation, rien de plus. Quatre voitures sanitaires amenées à minuit, discrètement, à la ferme choisie comme poste de secours, organisée, nettoyée, munie de matériel de pansement, d'attelles, de pinces, de bock-laveur, de tout ce qu'il faut. On établit, en avant, quatre relais de brancardiers ; on pousse dans le brouillard, au delà du ravineau, et sans bruit, ce qui demande de l'adresse, les brouettes porte-brancards. Le médecin auxiliaire, pour le premier débrouillage, les soins d'extrême urgence, s'installe au Point d'appui 1 : le dentiste, assimilé à un médecin auxiliaire pour ces cas, à P. A. 2. Il aura de la chance, celui-là ; une balle lui cassera sa seringue d'huile camphrée entre les doigts sans l'atteindre. Le major, à la ferme, complète les soins rapides, expédie à l'arrière les sanitaires. Tout marche sur des roulettes, comme à la clinique ; les blessés ont mis à peine deux heures pour passer, recueillis dans la nuit et les feux d'artillerie par les brouettes-porte-brancards, aux points d'appui, à la ferme, aux sanitaires, et arriver, déjà injectés, pansés, désinfectés au poste de secours de la Division. Voilà

pour l'aspect médical et véhiculaire. De leur peine, de leur courage, de leur sacrifice, ces gens n'en parlent jamais ; à leurs yeux cela va de soi. « On n'y voyait pas trop clair, me dit un des brancardiers en tamponnant d'alcool le bras d'un patient que l'on va vacciner ; un four. Et pas moyen d'allumer sa camoufle. L'artillerie aussi nous embêtait. D'un autre côté, ça couvrait les brouettes, bien commodes, mais qui ont le tort de faire du boucan si on n'y apporte pas de la précaution. Enfin, on les a tous récoltés, les copains ; y a pas à se plaindre. »

□ □

D'ici, ce matin, je la domine de quelques mètres, cette cote Y K. Une croupe arrondie, nue, paisible, où je ne distingue rien d'insolite ; elle prolonge, après une longue encoche de plus faible altitude, la crête que garnissent nos îlots de surveillance, nos appuis sommairement fortifiés ; les Allemands y ont un observatoire, des abris, tout le système peu visible que nos hommes ont exploré au cours de leur va-et-vient. Face à nous, la vallée ; derrière, une large dénivellation de pente douce, piquée de villages, qui se relève à l'horizon couronné de bois, embrumé de pluie. Un coucou, à notre gauche, dans la forêt de faîte, pousse ses deux notes mélancoliques, non loin de notre poste extrême, à la limite des hêtres et de la prairie ; devant ses fusils-mitrailleurs, je les verrai bientôt, dansent les lièvres parmi les herbes, cibles savoureuses qu'on leur interdit formellement de tirer, tentations lancinantes de civets. La position où nous nous trouvons pour le moment porte plus de cailloux que d'arbres ; elle appartient au type ouvert et pierreux, celui qui ressemble d'assez près, avec ses boyaux de faible creusement, qui égratignent le sol plutôt qu'ils ne l'évident, ses cagnas, ses rondins, à une réduction, un échantillon sporadique des organisations de l'autre conflit.

Le colonel inspecte, critique, loue, suggère, ordonne. Il me montre le terrain et m'en détaille les défenses, les avantages, les dangers ; il éprouve une sorte de contentement bourgeois ; le tour du propriétaire. Et toujours cette manière cordiale de mettre en valeur, d'un mot, d'un sourire, en évitant d'appuyer, ses

officiers, ses chefs de section, ses *bonhommes*. On le salue très correctement, non sans cette touche de gentillesse qu'on témoigne à ceux qu'on aime et qui vous aiment, cette familiarité déférente qui rogne un peu les distances sans les abolir. J'ai vu souvent des scènes de ce genre, elles ne me lassent pas ; elles me fournissent la mesure de la force de nos armées ; elles ont quelque chose de spécifiquement français, de propre à notre pays, aux grands moments de son histoire. Les dialogues ne varient guère. Recommandations de vigilance, de prudence ; éviter les allées et venues à découvert qui indiquent à l'adversaire les pistes fréquentées, les points vitaux. Ne pas ménager le barbelé, travailler à la pose de nouveaux panneaux. « Bien sûr, répond un enfonceur de piquets, un dérouleur de bobines, bien sûr, mon Colonel, ça fatigue et ça écorche, mais, après, c'est curieux, avec ce rien-là on se sent chez soi. — N'est-ce pas, mon garçon ? » Le colonel s'amuse de bon cœur de la repartie qui peint si bien la sûreté que les réseaux procurent, la gêne qu'ils infligent aux maraudeurs ennemis. Ne pas gaspiller les coups au hasard, sans but, sans objet précis, sur les ombres et les fantasmes, ne pas jeter sa poudre aux moineaux ; il advient que les Allemands harcèlent, par unités dispersées, un petit poste, le font tirailler toute la nuit, l'induisent à dévoiler inutilement ses armes automatiques, à épuiser ses munitions ; à l'aube, les hommes exténués, qui n'ont pas dormi, offrent une proie de résistance affaiblie à la brusque attaque d'une patrouille fraîche. « Entendu, mon Colonel, acquiesce l'adjudant, on a compris, on ne se battra pas contre les courants d'air. » Un dernier coup d'œil à ce fameux YK. L'adjudant murmure avec le rengorgement, la satisfaction des invités des grandes générales : « D'ici, on ne perdait rien. Un feu d'artifice. On était aux premières loges. Et ça pilait, ça pilait... »

Nous avons gagné le bois du dernier contrefort de la crête, après un long lacet pour profiter de la chicane (car peu à peu les buissons d'acier s'étendent, se serrent), pour éviter le fond marécageux. Là, les campements de troncs en grume, l'aspect primitif de la guerre des batteurs d'estrade et des coureurs de la Prairie. Clairières étoffées, garnies de feuillages tendres. Un coucou, toujours le même, chante. Une cognée abat un fouteau. Illusion parfaite si le canon ne tonnait à notre droite, et avec une

densité assez convaincante, si nous n'avions dû contourner, dans notre marche le long des pentes, tant de cratères boueux qui marquent bien que l'on n'a pas épargné les obus ces temps-ci. Près d'une hutte, d'où s'élève la fumée du charbon de bois, transparente, invisible, et qu'on ne remarquerait pas si les troncs ne tremblaient, ne se gondolaient vaguement derrière elle, près d'une hutte, une odeur alléchante de fricot, de vin cuit, de viande noire flattent nos narines ; le colonel se renfrogne ; le lieutenant, un garçon trapu et leste, à la belle figure fruste, entame une excuse maladroite : « Bifteck le matin, bifteck le soir, le lundi ; bifteck le matin, bifteck le soir, le mardi, et ainsi de suite. Pour varier, le dimanche, bœuf le soir et bœuf le matin. Alors si, une fois, ils se tapent un... je ne peux tout de même pas... » Il se tait, un peu confus ; le colonel fronce le sourcil, s'approche de la cabane-cuisine, hume l'air ; le fumet exquis le détend. Deux soldats accroupis, qui couvaient leur œuvre interdite, se dressent, se mettent au garde-à-vous, l'œil inquiet. Il y a un silence chargé de tragédie. Comment cela se dénouera-t-il ? Soudain le colonel, avec un bon rire innocent : « Alors, mes garçons, la famille vous a envoyé du civet de conserve ? — Oui, mon Colonel, de conserve. — Bon, bon, ça va ? » On respire.

□ □

J'ai couché au P. C. du bataillon. Village souvent sonné, en écumoire, église à jour, traversée, au Saint-Joseph décapité, près de laquelle reposent, côte à côte, des biffins kakis, des feldgrau ensevelis honorablement, décemment, fleuris comme les nôtres. Ils dorment, ceux-là, de l'autre côté des controverses. Le commandant règle l'emploi de la nuit. Des travailleurs achèveront les protections de B., endroit exposé aux incursions ; le groupe franc les protégera, éployé sur leur flanc, les garantira des surprises. Un sous-lieutenant, très grand, très mince, à figure d'adolescent, effacé et timide, prend les consignes ; un sergent de vaste gabarit, haut et dégingandé, à la dégaine de risque-tout, l'accompagne. Utiles prévisions ; les rôdeurs se glisseront jusqu'à nos équipes, vers minuit, essaieront de les tâter, se heurteront aux gardes. Cela ira jusqu'à la fusée, à la demande de bar-

rage. Mais pas de casse ; évanouissement de l'adversaire. Rompu de la marche de la journée, je n'aurai presque pas entendu ; je n'aurai que rêvé de canonnade dans une demi-conscience, entre deux abîmes de sommeil. Secteur nerveux.

Maintenant j'arrive à l'œuf de mon enquête. Je m'entretiens avec le capitaine F..., le commandant du corps franc, qui a dirigé l'attaque sur YK. C'est un homme solide, un peu lourd ; il porte une barbe courte, soigneusement taillée ; il a la parole aisée et directe ; il ne redoute pas la conversation et s'y livre avec une vivacité encourageante ; la bagarre, l'action, on les voit, on les respire en l'écoutant. Un meneur de troupe, un chef décidé, qui a du goût pour les émotions fortes et le danger pour élément, qui insuffle l'ardeur et la confiance. Avec lui, l'affaire se vivifie et s'obscurcit, cela va toujours de pair ; plus de schéma, de simplification ; l'enchevêtrement du réel.

« J'avais un peu dormi, mal, somnolé plutôt sur un vieux sofa. Je me préoccupais de ne pas manquer le coche, de me trouver en place avant l'heure H, avec la marge d'un moment de repos. A trois heures du matin, je secoue mes gars, je les réveille, je vérifie les équipements et les armes, les grenades, les pistolets-mitrailleurs. Nuit d'encre, et une brume glacée, toute mélangée de neige. Je lance mon monde. Trois équipes, chacune de quinze environ. Marche difficile à travers les prés ; nous appuyons un peu trop à gauche, à cause de l'obscurité sans repères ; je rectifie, au jugé ; je ralentis la cadence afin de ne distancer personne, de ne pas avoir de queue à la traîne, au fond du brouillard. J'établis ma liaison avec P.A.4 ; il ne s'agirait pas qu'ils nous bousillent quand nous reviendrons. J'oriente mes trois groupes face à l'objectif, qu'on n'aperçoit pas du reste, que je renifle et devine. Le groupe de gauche fouillera les abris de l'ouest ; à celui de droite, les trous de l'est et du nord-est ; celui du centre nettoiera l'observatoire. Je me sens un peu angoissé ; je travaille avec des soldats tout neufs, qui n'ont jamais, pour ainsi dire, vu le feu. Qu'est-ce que ça donnera ? Oh ! j'avais tort de me tourne-bouler la cervelle ; ils ont tenu comme des vieux de la vieille. De la bonne race. Mais, d'avance, vous comprenez, on ne peut pas savoir. Pendant que nous reprenons haleine, une grenade nous part dans le dos. Nervosité. Puis, tout se calme ; un accident, une erreur. Trente minutes à attendre. Les 75 se déclencheront

sans réglage. Est-ce qu'ils tomberont juste ? Est-ce qu'ils ne m'abîmeront personne ? Encore un sujet d'inquiétude. Et que je ne devais pas laisser paraître, naturellement. Au moment fixé, quatre coups, qui frappent au bon endroit. Puis le silence, un silence de trente secondes, qui me semblent durer trente siècles. Alors quoi ? Mais non, rien ; une montre d'artilleur qui avançait d'une demi-minute. Les cent pièces démarrent. Barrage roulant ; toute la cote martelée et, au delà, les 105 et les 155 défoncent le sommet, balaient le revers de la colline d'où pourrait déboucher la contre-attaque ennemie. Un pétard du tonnerre ; ça arrose à plein. Alors je crie : « En avant ! Serrez sur le barrage. » Mes cisailleurs entament le réseau. Mais les Allemands répondent du tac au tac. Une minute et demie ; pas une seconde de plus. Je pense qu'ils alignent la crête. Pas du tout ; ils bombardent leur propre position pour nous empêcher d'y entrer, et dur ; leurs 105 et leurs 150 pilonnent leurs abris, leurs boyaux, leur observatoire. Comme tactique, c'est culotté ; ils ne regardent pas beaucoup à leurs types. Et, en même temps, ils tirent derrière nous, sur nos talons ; ils nous encagent entre nos 75 et leurs 105. De quoi vous désaxer, si on n'a pas du plomb dans la tête. Un brouillard terrible, à couper au couteau ; je distingue le barrage, je ne distingue plus la position. Mes hommes crient : « Nos artilleurs tirent sur nous ! » Je hurle : « Non, non, barrage boche. Appuyez à gauche et en avant ! » Nous abordons la position par derrière ; nos obus et nos cisailleurs ont ouvert les barbelés. Avec le groupe de gauche, j'inspecte les abris. Rien ; des pelles, des pioches, des broutilles, pas un Fritz. J'observe deux ou trois minutes ; tout se tasse, tout s'assied. Le petit jour pointe ; quelque chose de blanchâtre, de floconneux, qui n'éclaire pas. Je fais rentrer le groupe de gauche par P. A. 2, mais je reste. Des blessés arrivent sur le plateau ; j'envoie chercher les brancardiers ; ils ne sont pas loin. Les deux artilleries, brusquement, s'arrêtent, juste en même temps, comme si un commandement unique les avaient réglées d'avance. Personne ne comprend plus rien ; chacun s'en aperçoit exactement à la même seconde. Curieux, hein ! Je pars ; j'aborde la cote. Un de mes hommes, à plat ventre. Je me précipite vers lui ; mais, déjà, il donne cette impression, que vous connaissez bien si vous avez fait l'autre guerre, d'entrer dans le terrain. Alors, inutile d'insis-

ter, ça ne trompe pas. Je vois aussi deux Allemands agriffés aux chevaux de frise, morts. Par un chemin de repli j'atteins le groupe de droite. Un silence absolu. Je n'en mène pas large. Un bec, une souricière peut-être. Les Boches ont évacué Y K., l'ont sonné. Et mon centre, avec les sous-lieutenants L. et P., le sergent V. ? Est-ce qu'ils lui auraient tendu un traquenard ? Est-ce qu'ils l'auraient coiffé à l'observatoire ou sur la contre-pente. Est-ce qu'ils l'auraient bouclé ? Ah ! je ne me sentais pas fier. Tout ce tintamarre, ces combinaisons pour rien, pour se faire encager et engluer. Aussi, quelle idée d'employer de si gros moyens pour un coup de main, de... Je commençais à discutailler le passé, à ressasser ; mauvais signe. Je me force à la raison. Un sale quart d'heure...

— Et votre centre ?

— Il a rappliqué plus tard, à la ferme du ravineau, et avec un prisonnier. Un prisonnier, dans cette guerre, ça vaut un pesant d'or. On a tout payé quand on en chope un, si amoché, si pouilleux soit-il. Les sous-lieutenants L. et P. avaient, avec le sergent V., franchi les panneaux de barbelés, seuls, laissant leurs hommes procéder à l'évacuation des blessés ; heureusement pas trop graves. Ils se butent, ils ne veulent pas renoncer à leur mission. L. vous savez, le grand saint-cyrien qui a l'air d'un enfant, et V., le sergent escogriffe, un type qui a fait Téruel et Guadalajara. Que des gens si différents collent, ça vous étonne ; pas moi. Ici les caractères comptent plus que les opinions ; on se touche par le fond, pas par la surface. P. ne devait pas faire partie de l'expédition ; il avait supplié, il en avait presque pleuré, le pauvre petit « Non, disait le colonel, c'est un ordre. » Puis, au dernier moment, on l'a tout de même inscrit sur la liste. Bref les deux sous-lieutenants et le sergent, qui avait le pistolet mitrailleur, ont la veine de se glisser, par un boyau que les Boches ont creusé, — et sans lui, avec le bombardement serré de l'artillerie allemande, ils ne seraient pas aller loin —, de se faufiler à travers les éclatements de 105 et d'atteindre le fameux observatoire. En route, pas mal de types fauchés ; les canons allemands n'avaient pas eu trop de scrupules, ils avaient écrabouillé consciencieusement leurs compatriotes. Les préjugés ne les étouffent pas, ces artiflots-là. Dans l'observatoire, deux blessés, qui ne se défendent pas ; un trop

attigé pour qu'on puisse songer à l'embarquer, l'autre encore gaillard et déménageable. Les Français empoignent une mitrailleuse, le téléphone, des papiers, opèrent leur razzia et traînent le Fritz, le moins endommagé, hors de l'abri. A ce moment, un éclat de 105, de chez lui, lui fracasse la mâchoire ; les nôtres n'ont pas une écorchure. Il sort de sa poche un paquet de pansement et le sergent l'arrange tant bien que mal. Puis, en route ! le prisonnier tantôt marchant, tantôt soutenu, tantôt porté. Et une chance pour mes garçons qu'ils l'aient eu avec eux. A un certain coin, il fait des gestes d'épouvante, indique tant bien que mal qu'il ne faut pas passer par là ; car il ne peut pas parler. On se comprend tout de même. Il y a un passage miné, le captif a peur de sauter avec ses patrons. On se détourne de la voie droite ; on crochète ; heureusement que l'artillerie vient de s'éteindre. On erre et on perd sa direction. Des fils de fer. Appartiennent-ils aux nôtres ou aux autres ? Discussions, hypothèses ; on ne résoud pas le problème. Le sous-lieutenant L. se dévoue, il ira prospecter le quartier douteux. Il s'éloigne, se dissimulant du mieux qu'il peut ; quelqu'un lance à travers la brume : « Halte-là ? » Voix française ou allemande ? Le mot a le même son dans les deux langues. Elle lance, après un silence : « Rendez-vous ? » L. hésite à se démasquer. Un piège peut-être, une feinte pour le tromper. Alors une autre voix l'appelle, avec un bel accent méridional, chantant, tonique, aux nasales appuyées : « Eh ! viens-t-en ! » Plus de doute, aucun Allemand n'imiterait cela. P. et V., eux, encombrés de leur prisonnier, de leur téléphone, de leur mitrailleuse, attendent, fourbus. Des ombres s'approchent. De quel camp ? Instant de tragique équivoque. Ramènent-ils une prise de matériel et d'homme ? Ou bien, au contraire, vont-ils être le butin de leur Fritz ? Tout ne dépend que de la chance... »

Un officier entre dans la chambre. Quelques ordres du capitaine. Il appartient à l'espèce lucide et qui aime à jouir de sa lucidité, surtout quand les circonstances conspirent à vous aveugler, vous imposent un effort de dédoublement et de victoire sur soi-même. L'officier sort. Je demande au capitaine, pour confirmer mon assurance :

— Soldat de carrière, évidemment ?

— Moi ! Pas du tout. Marchand de tissus, bonnetier ; qua-

sociales ou même morales. Car de deux choses l'une : ou ils professent des vérités trop communes, et cela les vulgarise eux-mêmes horriblement ; ou ils tiennent un parti trop disputé, et cela les livre à la polémique et à la discussion. Sur le second point, la démonstration n'est pas nécessaire. Sur le premier, on pourrait noter combien depuis un siècle les lettres, dans leur expression la plus haute, se détachent de toute inspiration gnomique ou didactique. On ne tolère plus du tout qu'un poète lyrique s'écrie : *Ah! n'insultez jamais une femme qui tombe...* ou bien : *Quel est cet élixir, pêcheur? C'est la science!...* On souffre très mal qu'un romancier écrive *Travail*, *Fécondité* ou *Vérité*, explique, même avec éloquence, que la sueur est sacrée, que la guerre est impie, que les programmes scolaires doivent créer une nation harmonieuse et favoriser la sélection naturelle dans l'égalité. Bref, si Zola n'avait été que l'auteur de *J'accuse* et l'exilé de 1898, son œuvre aurait repris son équilibre devant la postérité immédiate, tandis que les *Trois Villes* et les *Quatre Évangiles* ont compromis un peu, sans la compenser nullement, la renommée des *Rougon-Macquart*. A l'égard de la stratégie littéraire, que doivent observer les grands écrivains comme les petits, on peut dire que celui-là s'est laissé prendre au piège. La pente de ses écrits et de son inspiration l'y conduisait sans doute. Mais les circonstances l'y précipitèrent.

Il serait fâcheux qu'il en reçût un dommage trop prolongé. Car, de son vivant, il lui fut réservé moins d'injustice que l'on ne pense. Jules Lemaître et Barrès l'ont estimé grandement avant *la Patrie française*, et même après. Le bon Coppée fut son champion constant à l'Académie. Bourget ne cachait pas, fils de la même époque et au fond hanté des mêmes problèmes, le respect que lui imposait le romancier physiologiste et politique, son ennemi, donc son frère. M. de Vogüé plaçait très haut l'œuvre de Zola, historien des mœurs, et cela avant que M. Ernest Seillière, qui le trouve supérieur à Balzac sur certains points, le tînt pour un des hommes les plus représentatifs du siècle romantique. En somme, la désinvolture avec laquelle des jeunes gens traitent Zola, aujourd'hui, est plutôt récente. Il ne faut pas douter qu'elle ne vienne de prévention politique ou de système idéologique, sans parler de l'incuriosité

péremptoire qui marque les générations montantes [1]. Hâtons-nous de dire que les préjugés sont répartis de façon reconventionnelle dans les divers secteurs de l'opinion. Je connais des écrivains, nés et formés en dehors du mouvement nationaliste, et pour qui Maurice Barrès n'existe littéralement pas. Le compartimentage, si j'ose dire, de la république des lettres, est un des traits les plus frappants de notre époque. Et c'est pourquoi il serait vain de réclamer pour les morts une justice exacte. Ni eux ni les vivants ne peuvent compter sur le public mais bien sur leur public. Prenons-en notre parti.

◆

Dans le cas de Zola, en particulier, il faut compter avec le vieillissement fatal des formes d'art qu'il a contribué à créer. Entendons-nous : cette malchance advient à tous les écrivains d'un génie puissant ou d'un talent accompli en son genre : ils tuent sous eux leur cheval de bataille. Hugo a beau être (malgré tout ce qu'on peut dire) le plus grand poète français : le hugolisme est absolument défunt, inutilisable, et les derniers hugoliens, mettons Jean Richepin ou Clovis Hugues, n'ont pu prolonger sa postérité au delà d'une vingtaine d'années. En matière de romans, bien que l'on croie d'habitude que les règles sont moins visibles, l'apogée d'une manière en entraîne aussi immanquablement la disparition. Or, Zola a été un merveilleux artisan, un fabricateur parfait. La façon de ses ouvrages se reconnaît tout de suite et constitue un poncif qui, dès lors, tombe dans le domaine vulgaire et se voit éviter soigneusement par tous les écrivains soucieux de leur renom. Pour préciser, les romans de Zola semblent coulés dans un moule fixe et solide, d'ailleurs excellent, mais toujours le même, et presque aussi monotone que le plan des films

1. Je lis dans la *Revue française des Idées et des Œuvres* (avril 1940) ces déclarations de M. Thierry Maulnier : « Pour une grande part, le rayonnement de la civilisation française dans le monde s'alimente encore à des sources littéraires médiocres ou épuisées : le naturalisme de Zola, l'académisme de France, c'est-à-dire les œuvres de l'époque de tâtonnement (!), qui s'étend de 1880 à 1900... » On croirait lire du Brunetière.

d'aventures qui se terminent toujours par une poursuite, un sauvetage désespéré et un baiser sur la bouche.

Feuilletez-les, rien n'est plus facile à un connaisseur : le premier chapitre d'exposition *in medias res*, puis le second historique ou rétrospectif, puis les dialogues et péripéties, l'intrigue solidement nouée et qui se dénoue par une action forte, avec des scènes qui constituent un *clou* par le pittoresque original, la violence ou l'horreur. Dans chaque épisode, la suite même des paragraphes obéit à une cadence prévue (que nous retrouvons avec plaisir, mais que nous aurions scrupule et horreur à imiter, tous tant que nous sommes) : *D'abord ce fut l'enfance...* puis *Ah! ces années qu'elle avait vécues!... Et ce fut aussi, un jour... Alors, dans un grand élan de tout l'être... Enfin*, ou bien, *Maintenant, un calme bonheur...* J'ai l'air d'esquisser une parodie irrévérencieuse. Pas du tout. Nul ne voudrait placer plus haut que je ne fais la valeur d'une technique aussi éprouvée; c'est une forme du classicisme; c'est l'aspect nouveau des vieilles lois de la rhétorique, nécessaire dans le récit comme dans le discours. Les modes mêmes de la description, cette description *en forme* qui, vers 1880, se retrouve dans tous les livres notables, avaient les mêmes servitudes. Seulement un beau jour, les écrivains s'alarment de voir l'observance de ces règles facilitée aux médiocres et aux industrieux. Ils rompent à tout prix le cadre qu'ils admirent chez leur devancier, chez leur maître. A ce moment-là, une forme d'art a vécu, ou, en d'autres termes, elle ne compte plus qu'à titre de stade dans l'évolution dudit art. Notez que le balzacisme proprement dit, le bourgétisme qui en était issu, la composition des romans en cinq actes ont été atteints par la même désuétude, lors même qu'ils survivent chez des auteurs moins pointilleux ou moins délicats.

La fortune d'un genre n'a rien à voir avec sa valeur intrinsèque. Sans ce principe, on devrait admettre que Racine et La Fontaine sont abolis, parce que nul n'écrit plus de tragédies ni de fables. Ne soyez donc pas dupes du discrédit où es tombé l'art excellent et sclérosé d'Émile Zola. On ne peut plus écrire *la Terre* quand on a lu M. Ramuz ni même *Pot-Bouille* quand on est habitué à M. Simenon. Cela n'empêchera pas la technique cinégraphique, elliptique, allusive, de M. Simenon

ou de M. Ramuz, de passer à son tour au rang des vieilles lunes. Cela n'empêche, non plus, qu'au fond la technique lourde et équilibrée des romans naturalistes n'offre plus de difficultés et de mérites... Mais le goût vit de dégoûts, comme la mémoire vit d'oublis.

On pourrait certes soutenir que les modes de récit sont conditionnés par des habitudes de vie, des changements de sensibilité, par exemple par le sens de la vitesse, par le besoin d'analyse plus fouillée et de prospection plus profonde dans l'inconscient, ou par l'assouplissement de la vue et de l'oreille (qu'ont favorisé la radio, le cinéma). Mais il n'en reste pas moins vrai que la vogue peut restaurer tout ce qu'elle a renversé. On s'est bien aperçu, en pleine crise symboliste, que Ronsard offrait un modèle de lyrisme moderne ; on découvrira que Zola est décidément un exemple d'habileté romancière, ou qu'Alphonse Daudet, réputé trop habile, serait bon à imiter par les narrateurs empêtrés et sibyllins dont nous sommes rassasiés. Alors, on ne trouvera plus les poncifs naturalistes chez feu Louis Dumur et chez M. Maxence Van der Meersch, ou chez le romancier du coin ; ils fabriqueront, au contraire, du Gide ou du Duhamel, comme en un temps, ils ont fabriqué de l'Anatole France. Ceci est d'un avenir possible ; mais ce n'est pas du présent. A l'étranger, nul ne s'alarme déjà quand on trouve le *zolisme* à l'état pur dans les livres de Théodore Dreyser ou de Blasco-Ibañez. Les arts consciencieux, méthodiquement élaborés, peuvent disparaître pour un temps ; ils ont plus de chance de renaître et de survivre que ceux où ne règnent que l'arbitraire et l'irrégularité.

◆

Mais le naturalisme n'offrait pas seulement une forme, provisoirement vieillie ; il offrait une doctrine. Et sur cette doctrine, souvent professée par Zola avec des ostentations et des naïvetés surprenantes, on a coutume de s'acharner aujourd'hui. En réalité le naturalisme ou le réalisme, de quelque nom qu'on l'affuble, a triomphé sur toute la ligne. Même les gens (des critiques surtout) qui rêvent de ne voir publier que

des *Adolphe*, des *Princesse de Clèves*, des *Grand Meaulnes*, et qui n'ont à la bouche que les mots de féérie et de fantaisie, seraient bien ennuyés si l'on supprimait cet immense champ d'expérience qu'est devenu le roman depuis qu'il s'adonne à peindre les mœurs. Que sauraient-ils du passé et même du présent, de certains pays étrangers, de certaines provinces, de certains métiers, bref du monde extérieur, au sens le plus large, si les romanciers réalistes, imparfaitement, je le veux, ne leur avaient enseigné tout cela? On peut bien se moquer de la superstition documentaire, de l'abus des manuels Roret chez Zola et ses émules, de la monographie des chasubliers, des cheminots, des zingueurs ou des commis de banque; on peut bien citer cet exemple cocasse du héros de Huysmans (dans *En ménage*) qui se lève à l'aube, en maugréant, pour aller noter sur son calepin l'effet du matin blême sur les abattoirs : il subsiste ce fait que la littérature du XIXe siècle s'est donné une tâche nouvelle et féconde, celle d'informer l'homme de la société qui l'entoure et dont il allait dépendre plus étroitement d'âge en âge. Supposons que cette entreprise n'ait pas eu lieu : quelle lacune dans nos connaissances, quelle étroitesse dans notre perspective! Par nature on pourrait dire que nous ne sommes curieux que de nous-mêmes. *Homo homini asinus*. Toute la psychologie du monde, l'étude des vérités morales et des types universels ne suffiraient pas à nous rendre tangibles l'existence et le comportement du prochain. L'enquête permanente que mène le roman moderne sur la société nous est, malgré qu'on en ait, aussi indispensable que les applications mécaniques de la science : on les vitupère ou ridiculise, on ne saurait s'en passer.

Et veut-on une preuve bizarre du fait que le réalisme opère sur son objet une sorte de prise de possession? Je la trouverai dans les clameurs que poussent de temps à autre des marxistes, plus ou moins convaincus : il y a quelques années, dans une revue communiste, un de nos confrères invectivait contre un romancier « bourgeois » qui s'était permis d'écrire un roman rustique; pareil aux minotiers qui accaparent le blé pour affamer le peuple, ce misérable avait dépouillé les travailleurs des champs de leur *thématique!*... A ce compte, les hommes n'auraient pas le droit de mettre en scène des femmes ni les

Européens des jaunes ni inversement ; la *thématique* constituerait un droit inaliénable attaché à la personne, un concierge ou un banquier ne pourraient être peints que par eux-mêmes... Eh ! dira-t-on, voilà une théorie extravagante, puisque l'homme est toujours sujet et objet à la fois ! Mais dans la mesure où elle nous choque, elle nous rappelle précisément que les romanciers ont pris toute la société pour champ légitime d'étude et que le naturalisme, après avoir fait scandale, nous semble, si j'ose dire, chose naturelle.

◆

Il y a vingt ou vingt-cinq ans, on eût cependant opposé à Zola sa crudité et sa grossièreté légendaires. Mais avouons que, depuis lors, la littérature a beaucoup renchéri même sur *la Terre* et *l'Assommoir*. Il paraît aujourd'hui des livres que, jadis, on n'eût vendus que sous le manteau, et les hardiesses naturalistes sont devenues, en comparaison, des enfantillages. Comme dit l'autre, nos auteurs commencent leurs peintures là où Zola arrêtait les siennes. On ne doit pas en féliciter notre époque mais du moins remarquer que, là encore, l'école de 1880 a partie gagnée et que nous serions bien mal venus de reprocher aux précurseurs ce que nous souffrons chez les contemporains. D'ailleurs, ce débordement de pornographie scientifique, cette ostentation de sexualisme qui marquent tant de romans actuels, sont moins imputables à la leçon des naturalistes qu'à celle des freudistes. Zola n'en porte donc pas la peine, mais il en reçoit un certain bénéfice. Les lecteurs de M. Sartre peuvent se dire que, cet ancêtre-là, au moins autant que James Joyce ou Marcel Proust, les exorcise et les réintègre dans le public normal : jadis, ils eussent constitué la clientèle clandestine des livres spéciaux... Faut-il déplorer une décadence de la morale ? Ce n'est pas sûr. Le roman avait besoin d'une cure de trivialité et de férocité. Après ce traitement, il pourra redevenir plus correct et plus indulgent aux tristesses de la nature.

Justement, voilà l'aspect que Zola a le mieux habitué les modernes à considérer dans la réalité. M. Seillière, dans le

remarquable ouvrage qu'il consacre à cet écrivain, a fort bien montré ce que le prétendu amant de la vie avait gardé de foncièrement janséniste, de schopenhauerien, d'ascétique. Du monceau de livres qu'il entasse comme monument à la Bête humaine, sort un relent lugubre de péché et de malédiction. La nouvelle Isis dévoilée, la Physiologie, n'est pas une déesse aimable et innocente mais une horrible idole, cruelle à ses dévots, comme à ses blasphémateurs, un monstre démoniaque qu'on n'apprivoise pas en chantant ses louanges. Les chrétiens la reconnaissent plus aisément que les rousseauistes. Elle est à l'image du monde sans Dieu, perdu ou abandonné.

Zola, on l'a observé cent fois, est l'auteur le moins gaillard et le moins gaulois qu'on puisse rencontrer dans notre littérature. Cela tenait-il à ce que, personnellement, il n'avait pas d'humour? où à ce qu'il offrait un cas de refoulement obsédé? Ces deux explications sont bonnes, quoique en extension inégales. Toujours est-il que, peintre magnifique des horreurs de la vie, Zola a prétendu sur le tard se faire le prophète du progrès et de la rédemption naturiste. Il y a échoué très normalement, car il n'y a guère de chefs-d'œuvre gais, ni même de passables ouvrages optimistes : la matière de l'art étant le péché, l'infortune, le désaccord de l'homme avec sa destinée.

Et c'est pourquoi on ne retient plus dans Zola ce qui a failli fonder sa gloire officielle, la philosophie des *Quatre Évangiles* républicains. Bien au contraire. On est enclin à le saluer comme le poète épique des foules brutales, des passions grossières, des fautes du sang aussitôt transmises et sûrement expiées. Le clinicien est excellent, le thérapeute est nul et non avenu. c'est-à-dire l'annonciateur des règles sociales et morales de l'avenir, l'anarcho-fouriériste, le laïco-utopiste, bref le romantique qu'il se défendait d'être, et qu'il était si profondément.

Les trois messianismes qu'il a en somme incarnés demeurent en effet assez vivants de nos jours, mais c'est dans la littérature qu'ils sévissent le moins! Quels étaient-ils? Le messianisme de l'Art, à quoi personne ne croit plus car les artistes ne comptent vraiment plus assez dans la société... Celui de la Science, qui est resté assez populaire, mais qui, pour cette raison même, n'est plus professé par les gens d'esprit, fussent-ils savants... Celui de la Vie, qui est encore le fondement de

l'éthique courante, malgré de terribles désillusions et de violentes rebuffades essuyées par les sectateurs de cette doctrine, mais qui ne revêt plus le même aspect qu'à l'époque de Zola. Aujourd'hui, c'est l'individu et non plus la société qu'on espère libérer par la soumission totale aux instincts. Cet anarchisme barbare est, à tout prendre, moins naïf que le naturisme d'autrefois, qui comptait bien assurer le salut des communautés humaines, des nations, des continents, des civilisations. Les disciples de feu D. H. Lawrence ou de M. Giono n'ont, eux, cure que du couple, du hameau, ou d'un petit phalanstère de peintres ou d'écrivains.

Et voilà pourquoi les illusions de Zola devraient nous paraître relativement respectables. Après tout, elles restaient dans la ligne des nobles utopies du XIXe siècle ; elles gardaient un minimum d'intellectualisme ou de souci de l'universel. Nous finirons par trouver que la simplesse rationaliste était encore un hommage rendu à Minerve ou à Apollon, nous qui ne voyons plus que disciples de Marsyas, théoriciens de la brutalité pure et de la violence régénératrice... Émile Zola, excellent homme, foncièrement honnête et prêt à se dévouer à des causes dangereuses, s'est permis de professer l'humanitarisme : préféreriez-vous qu'il eût prêché la vanité de l'ordre moral, la beauté du *Tue et assomme!* Il aurait pu tirer ces leçons, en bonne logique, de l'horrible Nature dont il s'est fait le peintre morose, dont il se croyait l'impartial expérimentateur ! Il aurait pu être un romancier nietzschéen... Il n'en a eu garde. Il appartient à notre grande tradition morale, comme les incroyants appartiennent souvent à la tradition chrétienne.

◆

Que tout cela nous mette donc à l'aise pour juger son œuvre avec reconnaissance et même amitié. Car à l'égard de la littérature, elle garde une importance presque nonpareille. Elle a répandu et fait passer dans le domaine public des notions sans doute un peu grosses mais qui figurent dans le bagage de la culture moderne : notions sur l'hérédité, sur la physiologie, sur l'économique, sur les techniques diverses de l'in-

dustrie ou de l'artisanat, ... et sur l'histoire même. Croyez-vous que *Nana* ou que *S. Exc. Eugène Rougon* soient de médiocres témoignages sur le règne de Napoléon III ; *la Débâcle*, sur la guerre de 70 ? Que *l'Assommoir et Germinal* nous aient informés vainement sur la vie des travailleurs d'il y a un demi-siècle ? Si nous n'avions pas ces livres, et quelques autres, nous aurions peine à concevoir les conditions d'existence qui furent celles de millions de Français. Nous nous félicitons d'avoir quelques lumières sur Carthage, grâce à *Salammbô*, et sur l'Égypte ancienne, grâce au *Roman de la Momie*, et nous récuserions les *Rougon-Macquart !* Ce scrupule n'est admissible que chez les historiens très érudits et les gens à qui leur nature et leur culture donnent une grande intuition du passé. Ils ne s'appellent pas légion.

Dans un autre domaine, croit-on que l'attention des écrivains et de leur public aux réalités médicales serait ce qu'elle est sans l'obsession que créent à cet égard les romans de Zola. Un ouvrage comme *la Joie de vivre* est un chef-d'œuvre riche en postérité : les romanciers allemands de ce temps-ci, perpétuellement hantés par les descriptions pathologiques ou macabres, sont les fils, conscients ou non, de la tradition ainsi constituée. Et tous les écrivains modernes qui font état des forces obscures, cosmiques ou ethniques, qui nous assiègent et souvent nous conditionnent, appartiennent à la même lignée. Qu'importe après cela que Zola ait cru être le Taine, le Sainte-Beuve, le Claude Bernard du roman. S'il n'existait pas d'ambitions excessives, il n'y aurait presque jamais d'entreprises hardies et de réussites chanceuses.

Quant à dresser le palmarès définitif de cette œuvre foisonnante, j'espère que les historiens ne s'y risqueront que plus tard, c'est-à-dire quand la postérité vraie commencera, celle qui se réduit à quelques professeurs, étudiants et rats de bibliothèque. Jusque-là, les romans de Zola courent les mêmes chances que ce qui vit encore. Ils ne sont pas objet de snobisme, c'est un fait ; ils possèdent encore un immense public ingénu qui, notons-le, est plus sensible à la puissance de création qu'à l'exactitude d'observation qu'on y trouve. La grossièreté, la mélancolie profonde de leur univers n'apparaît plus comme au temps des premiers lecteurs : on y cherche

l'émotion épique, comme dans Balzac et, à cet égard, les qualités documentaires, devenues rétrospectives par suite du changement des mœurs, se sont changées en qualités poétiques. J'ai connu une dame cultivée qui lisait Zola pour se consoler par une évasion dans un monde sublunaire, intemporel, exactement comme elle eût fait l'*Astrée!* Curieux retour des choses !

Pour des lecteurs plus sourcilleux, pour les critiques mêmes, il ne manque pas de surprises agréables à pénétrer dans la forêt des *Rougon-Macquart*, et à reprendre les titres tenus pour secondaires. *La Conquête de Plassans* est peut-être bien un des romans les plus solides, les plus nets et les plus vrais que nous ait légués le dernier siècle. *Au Bonheur des dames*, vous montre le prototype si parfait du roman-reportage qu'il vous dégoûterait d'en jamais écrire. Le train du récit, toujours adroit et substantiel, le ton des dialogues dont l'exactitude est presque continuellement merveilleuse à l'oreille du philologue, le dessin et la mise en place des personnages et des épisodes, vous procurent des plaisirs bien doux quand on est habitué par les auteurs modernes à faire la moitié de leur travail, à avancer en tâtonnant dans un fatras qu'ils obscurcissent à plaisir. Oui, décidément, plus on y songe, plus Zola paraît un de ces maîtres dont les disciples portent l'empreinte plutôt qu'ils n'en arborent le pavillon. C'est même cette circonstance qui paraît compromettre pour quelques années non pas sa survie mais sa faveur, non pas son action réelle mais son lustre.

Dans un des plus beaux récits qu'il ait laissés, celui des obsèques de Flaubert, il conte que le cercueil trop grand n'entra pas dans la fosse. Les intimes finirent par s'enfuir de ce cimetière en criant : « Assez ! Assez ! Plus tard ! Attendez ! » et laissèrent leur « Vieux » entré de biais dans la terre. Peut-être est-ce le propre des grands hommes que de ne pouvoir être bien inhumés, c'est-à-dire ni décemment ni vite, comme la foule de ceux qu'on juge aisément et qu'on oublie de même.

ANDRÉ THÉRIVE

LA GUERRE EN EUROPE

L'OFFENSIVE ALLEMANDE

Voici donc lancée, sur le front occidental, cette ruée allemande, annoncée depuis des mois, où M. Hitler n'a pas caché qu'il chercherait à gagner d'un seul coup la guerre. Cette offensive massive a été déclenchée dans des conditions que l'on n'avait que trop de raisons de redouter puisque la tactique du Reich consiste à attaquer les unes après les autres les petites nations qu'il prétend intégrer dans son « espace vital », dans l'espoir de trouver ainsi des bases pour sa lutte contre l'Angleterre et la France et des ressources pour soutenir une guerre d'une certaine durée. La question était de savoir où l'Allemagne, après avoir annexé l'Autriche, anéanti la Tchécoslovaquie, vaincu la Pologne, occupé le Danemark et envahi la Norvège, porterait ses nouveaux coups. On inclinait à penser qu'avant de passer à une nouvelle entreprise militaire elle attendrait d'avoir liquidé à son profit le conflit scandinave. Il paraissait dans la logique de sa politique de conquête et de domination de porter ensuite son effort vers les régions danubiennes et balkaniques, la conquête de la route du pétrole devant suivre celle de la route du minerai de fer. On estimait que ce n'était qu'après avoir réalisé tous ses desseins au Nord et au Sud-Est qu'elle se tournerait vers l'Occident pour achever sa victoire. Le fait que le Reich n'a pas attendu d'avoir conquis la Norvège et a renoncé, ou tout au moins ajourné, l'exécution de son plan relatif aux pays du Sud-Est, pour se

jeter tout de suite sur la Hollande et la Belgique porte d'aucuns à croire que M. Hitler s'est trouvé contraint de précipiter les choses et de chercher la décision immédiatement, les circonstances intérieures allemandes et la situation générale en Europe et dans le monde ne lui permettant pas d'attendre. La propagande de M. Goebbels n'a cessé de promettre aux Allemands la victoire pour le mois de septembre, au plus tard, de manière à leur épargner les dures épreuves d'un deuxième hiver de guerre. D'autre part, les huit mois de répit sur le front occidental ont permis aux Alliés d'accroître grandement la puissance de leur appareil militaire, et l'heure approche où ils pourront escompter la supériorité dans tous les domaines sur la force allemande. Il ne faut pas juger les dirigeants actuels de l'Allemagne à la mesure des hommes d'État d'autres pays. La formation nationale-socialiste est de caractère essentiellement révolutionnaire. M. Hitler et son équipe dirigeante ont le goût de la grande aventure et du risque. Ils n'ont pas hésité à frapper un coup qu'ils estimaient devoir être décisif. Ils ont joué leur va-tout dans des conditions qui, s'ils étaient finalement vaincus, ne leur laisseraient aucun espoir de salut pour eux-mêmes et pour leur régime.

*
* *

En dépit des assurances répétées données par Berlin, l'agression contre la Hollande et la Belgique a toujours été un des facteurs essentiels du plan allemand. Ce n'est qu'à travers ces deux pays que les forces du Reich peuvent chercher à atteindre l'Angleterre et la France. Pas plus en 1940 qu'en 1914, les engagements qu'avait pris l'Allemagne de respecter la neutralité belge n'ont constitué un obstacle à un tel plan. L'Allemagne hitlérienne, comme autrefois l'Allemagne impériale, s'en tient à la doctrine du « chiffon de papier » de Bethmann-Hollweg. La garantie donnée spontanément par Berlin au Gouvernement de Bruxelles en 1937, en contre-partie de la garantie solidaire franco-britannique, a été violée le 10 mai dans des circonstances qui ont ému toutes les consciences.

Ce jour-là, à 4 h 30 du matin, l'aviation allemande entra en action à la fois contre la Hollande, la Belgique et le Grand-Duché de Luxembourg et les troupes hitlériennes se mirent en marche. L'agression était déjà devenue un fait accompli lorsque les représentants diplomatiques du Reich à Bruxelles, à La Haye et à Luxembourg remirent aux ministres des Affaires étrangères des trois pays des notes par lesquelles le Gouvernement de M. Hitler prétendait justifier son action. Le mémorandum adressé aux Pays-Bas et à la Belgique constitue un document auquel on ne connaît guère de précédent dans l'histoire des relations entre peuples civilisés. Il y était affirmé que le Gouvernement du Reich n'était pas disposé à voir l'Angleterre et la France porter le combat sur le territoire allemand, à travers la Belgique et la Hollande, et que c'était la raison pour laquelle l'ordre était donné aux troupes allemandes de « sauvegarder la neutralité de ces deux pays par tous les moyens militaires qui étaient à la disposition du Reich ». Le mémorandum ajoutait que les troupes allemandes n'arrivaient pas en ennemies des peuples belge et néerlandais, « le Reich n'ayant ni voulu ni amené le développement pris par les événements ; que la responsabilité en incombait à la Grande-Bretagne et à la France, qui avaient préparé dans tous les détails l'attaque contre l'Allemagne sur les territoires belge et néerlandais ainsi qu'aux autorités gouvernementales belges et néerlandaises qui avaient toléré et même favorisé les préparatifs anglo-français ». Les arguments, on le voit, sont à peu près les mêmes que ceux qui furent mis en avant pour essayer d'expliquer l'agression contre la Norvège. Berlin, même après son coup de force, ne manquait pas de donner l'assurance que l'Allemagne n'avait pas l'intention de porter atteinte « ni à présent ni à l'avenir » à la souveraineté des royaumes de Belgique et des Pays-Bas ni aux possessions d'outre-mer de ces deux puissances, et que les Gouvernements royaux belge et néerlandais avaient encore la possibilité de sauvegarder le salut de leurs peuples en faisant le nécessaire afin qu'aucune résistance ne fût opposée aux troupes allemandes ; mais, dans le cas contraire, toute résistance devait être brisée par tous les moyens possibles. En conclusion, le mémorandum allemand rejetait d'avance la responsabilité exclusive des con-

séquences de cette action sur les Gouvernements des deux pays victimes de l'agression.

On a dit qu'une telle mise en demeure porte dans ses termes mêmes l'aveu d'un des plus grands crimes politiques de l'Histoire. A aucun moment, l'Angleterre et la France n'ont envisagé de violer la neutralité de la Belgique et des Pays-Bas en vue de porter la guerre sur le territoire allemand, et les Gouvernements belge et hollandais, n'ont pu, par conséquent, tolérer, voire favoriser, les prétendus projets anglo-français. Nous avons exposé à nos lecteurs les différentes doctrines de neutralité que les Gouvernements de Bruxelles et de La Haye n'ont cessé d'appliquer. Ces doctrines, ils n'ont pu se résoudre à les reviser, même lorsque trois alertes successives eurent confirmé la gravité et l'imminence du danger. Personne ne pouvait plus ignorer de bonne foi, après les déclarations officielles des Gouvernements des deux petits pays, que ceux-ci n'abandonneraient en aucun cas la position prise par eux dès le premier jour des hostilités, à moins qu'il ne fût porté atteinte à leur souveraineté et à l'intégrité de leur territoire national. Personne ne pouvait plus ignorer non plus qu'ils étaient résolus à défendre leur indépendance avec toutes leurs forces et tous leurs moyens. Et l'on doit considérer que leur seule erreur fut d'avoir cru que la neutralité pouvait offrir un refuge aux peuples faibles au milieu du trouble moral, politique et social où l'Europe est plongée, d'avoir cru que des concessions parfois difficiles à concilier avec une véritable politique d'indépendance, sans laquelle la neutralité n'est qu'un mot vide de sens, pouvaient les sauver de la catastrophe et empêcher le Reich de les attaquer si une telle agression devenait utile à ses intérêts militaires. C'est une haute personnalité néerlandaise qui, dans des confidences faites à un correspondant de l'Agence Havas, a constaté la faillite de la politique de neutralité en reconnaissant avec une amère franchise qu'au moment où l'Allemagne a décidé d'attaquer les Pays-Bas, toutes les précautions « neutralitaires » prises par ceux-ci se sont tournées contre eux. « A La Haye, déclara cette personnalité, on a parfois trop cédé à la tentation d'acheter le repos au prix de nouvelles concessions. Après avoir sacrifié la liaison vitale avec nos amis naturels à l'extérieur,

en refusant tous accords d'état-major, même avec les Belges, nous avons dû sacrifier notre liberté d'action envers nos ennemis de l'intérieur, les nazis hollandais protégés par Berlin. »

Tout le drame est là, et c'est le drame même de la neutralité dans tous les petits pays qui ont vu leurs précautions pour ne pas être entraînés dans la guerre prendre le caractère de graves imprudences. En dépit d'une politique d'indépendance qui leur laissait leur entière liberté de décision, ils n'ont pas osé établir d'avance, par crainte de fournir au Reich un prétexte à réagir avec violence, ces contacts entre états-majors qui eussent permis de leur assurer une assistance efficace en temps utile ; ils n'ont même pu se résoudre — comme le prouve le cas hollando-belge — à s'entendre sur les conditions de leur défense commune ; ils ont sacrifié la politique de sécurité de Genève à l'illusion qu'il leur serait possible de ne s'en remettre qu'à eux-mêmes pour se protéger contre toute agression. Tout cela, il faut bien le reconnaître, a singulièrement facilité les entreprises du Reich. La « cinquième colonne » allemande avait organisé, principalement en Hollande, l'occupation effective avant même l'arrivée des troupes de la puissance nationale-socialiste et c'est là ce qui explique, autant peut-être que l'aviation et les divisions motorisées, la rapidité d'un effondrement qui a frappé de stupeur tout le monde civilisé.

Certes, devant le fait accompli de l'agression, les Hollandais et les Belges ont fait loyalement et vaillamment tout leur devoir mais, si rapide qu'ait été l'aide française et britannique, les forces allemandes n'en ont pas moins bénéficié de l'avance que leur assurait — tout comme ce fut le cas en Norvège — leur longue préparation sur le terrain même, ainsi que l'effet de surprise obtenu par les attaques massives de l'aviation et la tactique de milliers de parachutistes lancés à l'arrière des lignes ennemies. La conséquence fut que, dès le 14 mai, le commandant en chef néerlandais, le général Winckelman, crut devoir adresser à ses troupes une proclamation leur ordonnant de déposer les armes, l'ennemi ayant réussi, en traversant le pont du Moerdyk et en occupant Rotterdam, à s'établir au cœur du pays. Cette proclamation, il est vrai, ne s'adressait pas aux troupes combattant en Zélande ni à la flotte, ce qui impliquait que l'état de guerre entre les

Pays-Bas et l'Allemagne continuait d'exister. Dans la proclamation qu'elle adressa, de Londres, à son peuple, la reine Wilhelmine déclarait que son Gouvernement n'était pas disposé à capituler ; « en conséquence, disait-elle, le territoire des Pays-Bas qui est encore entre nos mains en Europe, de même que les Indes néerlandaises et nos possessions d'Amérique, continuent de constituer un État souverain en mesure de tenir sa place complète dans la communauté des États et, en particulier, dans les délibérations communes des Alliés. »

*
* *

La reine Wilhelmine, la famille royale et les membres du Gouvernement des Pays-Bas établis à Londres ; la grande-duchesse Charlotte de Luxembourg et ses ministres contraints de passer en France ; le Gouvernement belge obligé de quitter la capitale du royaume ; Bruxelles et Anvers occupés par l'ennemi ; la ruée allemande déferlant sur la Hollande et la Belgique ; le gros des forces ennemies se précipitant, dans un effort gigantesque et au prix d'énormes sacrifices, par la brèche de la Meuse, sur les lignes françaises, telle fut la situation nouvelle devant laquelle on se trouva placé au huitième jour de l'attaque. Le bloc des Alliés était renforcé de deux petites nations en détresse mais il importait de prendre tout de suite les décisions les plus énergiques et de faire face à un état de choses que nul n'avait pu prévoir exactement. Déjà, le revers subi en Norvège, quand le projet de délivrer Trondhjem en abordant cette place par le Sud eut été abandonné, avait déterminé un réel malaise politique en Angleterre. M. Neville Chamberlain, en conclusion au grand débat livré à la Chambre des Communes et dont la majorité ministérielle se dégagea sensiblement affaiblie — 281 voix contre 200 sur un total de 615 députés — s'est résolu à s'effacer devant M. Winston Churchill. Le premier ministre, qui s'était défendu avec beaucoup de courage contre les vives critiques de l'opposition, démissionna afin de rendre possible la formation d'un large Cabinet d'union, les

travaillistes et les libéraux lui refusant leur concours. Le Gouvernement rapidement constitué par M. Winston Churchill, et dans lequel le leader travailliste, M. Attlee, et le leader libéral, Sir Archibald Sinclair, voisinent avec M. Neville Chamberlain, devenu président du Conseil privé, avec lord Halifax, maintenu aux Affaires étrangères, avec M. Anthony Eden et M. Duff Cooper, a pour unique programme la volonté inflexible de faire la guerre sur terre, sur mer et dans les airs avec une énergie toujours accrue. Chez nous, en vue du redressement qui s'imposait, M. Paul Reynaud a remanié sa combinaison en appelant le maréchal Pétain, nommé ministre d'État, à la vice-présidence du Conseil, en assumant personnellement la direction de la Défense nationale, en confiant le portefeuille de l'Intérieur à M. Mandel, celui des Colonies à M. Rollin et celui du Commerce à M. Baréty. Ici non plus, il ne pouvait y avoir d'autre programme que la ferme résolution de poursuivre la guerre en mettant au service des armées qui s'opposent à l'ennemi toutes les ressources de l'empire français et toute la puissance de travail de la nation.

Dans tous les pays, le coup de force allemand contre la Hollande, la Belgique et le Luxembourg a provoqué l'émotion la plus vive, la plus profonde. Les peuples libres semblent avoir pleinement compris, cette fois, que le péril ainsi créé a un caractère universel sur le plan politique comme sur le plan moral et qu'il ne peut laisser indifférente aucune nation, grande ou petite ; que ce péril est tel pour l'ensemble de la civilisation occidentale et de la chrétienté entière que toutes les doctrines sur lesquelles on a vécu jusqu'à présent s'en trouvent bouleversées, que tous les principes fondamentaux de l'ordre international doivent être revisés. C'est surtout, semble-t-il, de l'autre côté de l'Atlantique que l'évolution des esprits a été nette et rapide. Le premier, le Gouvernement de l'Argentine proposa aux vingt et une républiques des deux Amériques de considérer à nouveau la politique de neutralité telle qu'elle avait été définie par la Conférence de Panama, la thèse étant que la neutralité n'est plus qu'une fiction dans l'état présent des choses, et qu'il importe d'adapter toute action politique utile aux réalités de l'heure. De son côté, le Gouvernement de l'Uruguay a proposé aux autres pays du

bloc panaméricain, lesquels y ont consenti, de protester solidairement contre la violence faite à la Belgique, aux Pays-Bas et au Luxembourg, protestation qui constitue une première prise de position des États du Nouveau Monde dans le conflit actuel. Enfin, aux États-Unis, les voix les plus éloquentes se sont fait entendre pour dénoncer, elles aussi, le caractère universel du danger qui menace tout l'ordre international. C'est, d'abord, le président Roosevelt qui, dans le message par lequel il a demandé au Sénat d'énormes crédits afin de pousser la construction d'avions jusqu'au nombre de 50.000 par an — sans que les fournitures à faire aux Alliés puissent en être gênées — a insisté sur le fait que si l'Allemagne pouvait dicter sa loi à l'Europe, les conditions d'existence des peuples des deux Amériques s'en trouveraient gravement affectées. C'est, ensuite, le secrétaire d'État américain, M. Cordell Hull, qui, dans un exposé fait à la Société américaine du Droit international, a soutenu que l'Amérique ne pouvait plus être certaine de sa sécurité dans les circonstances actuelles. La presse américaine a dégagé du discours de M. Cordell Hull que les États-Unis sont en fait alliés désormais, du moins moralement, avec les démocraties européennes, ce qui rejoint la thèse soutenue notamment par le *New-York Herald Tribune*, selon laquelle la solution la moins coûteuse serait probablement pour les Américains d'aider directement les Alliés, ce qui aurait d'immenses répercussions sur l'ensemble de la situation. Mais, telle qu'on la connaît à cette heure, l'évolution de la position des États-Unis constitue déjà un facteur politique nouveau d'une importance considérable, d'autant plus qu'on a le sentiment très net que, en adressant un nouveau message à M. Mussolini, le président Roosevelt a continué ses efforts en vue d'empêcher toute nouvelle extension des hostilités.

ROLAND DE MARÈS

LES OPÉRATIONS MILITAIRES

L'ARRÊT DES OPÉRATIONS CONTRE TRONDJHEM

La lueur violente qui éclaire les événements actuels en Belgique et dans le Nord de la France rejette dans une certaine pénombre les dernières péripéties de la campagne de Norvège. Il suffira d'indiquer ici, selon leurs grandes lignes, les conditions dans lesquelles s'est effectué l'abandon des côtes norvégiennes et de faire ressortir la liaison qui existe entre ce brusque départ et les opérations engagées de la Manche à la Moselle.

Les causes profondes du retrait précipité des troupes alliées destinées à attaquer Trondhjem par le Nord et par le Sud ne nous ont pas été données avec une entière précision. Si l'on rétablit la suite des faits, on arrive aux constatations suivantes.

C'est sans doute le 18 ou le 19 avril qu'un détachement anglais a été porté par chemin de fer d'Andalsnes à Lillehammer.

Le 22 et le 23, le Conseil suprême de guerre se réunit à Paris.

Le 24, ont lieu les deux raids motorisés allemands, qui rompent le front allié à Lillehammer et poussent vers Trondhjem jusqu'à Kvamm d'un côté, Roeros de l'autre.

Le 26, l'ennemi lance à Kvamm de dures attaques contre les troupes britanniques qui se replient légèrement.

Le 27 avril, le Conseil suprême se réunit de nouveau à Londres.

Les jours suivants, l'aviation allemande bombarde violemment les bases de débarquement des troupes alliées, Namsos, Andalsnes et les ports voisins, ainsi que les lignes de commu-

nication, en particulier la route d'Andalsnes à Dombaas. Les Anglais repoussent toutes les attaques dans le Gudbransdal.

Le 29 avril, de nouveaux assauts sont enrayés. Cependant, les troupes britanniques effectuent un repli sur une position couvrant Dombaas.

Le 30, elles se retirent en arrière de Dombaas, sur des positions préparées.

Enfin, le 1er mai, elles rompent définitivement le combat et s'embarquent.

Il n'est pas douteux que c'est à la réunion du Conseil suprême du 27 avril qu'a été pris le parti de renoncer à l'attaque de Trondhjem et de retirer les forces alliées de la Norvège centrale et méridionale.

Les causes de cette décision sont de diverses sortes :

1° Tous les efforts faits pour mettre à terre le matériel lourd dans les petits ports que nous occupions n'ont pas, semble-t-il, abouti à des résultats satisfaisants.

2° Les rares routes existant dans ce pays montagneux étaient coupées par les bombardements aériens de l'ennemi, et la poussée en avant du matériel débarqué a été rendue ainsi très difficile.

3° Quand l'ennemi fut arrivé à Kvamm et à Roeros, le débouché des gros de troupes alliées dans la région nord d'Oslo était devenu très difficile.

4° Malgré les champs de mines et la surveillance active du Skagerrak et du Kattegat, les Allemands sont parvenus à renforcer leurs détachements de Norvège, en faisant parvenir à Oslo, par mer, des convois chargés de troupes et de matériel.

5° L'admirable énergie déployée par les aviateurs de la R. A. F., et les attaques répétées contre les terrains d'aviation allemands, en Norvège et au Danemark, n'ont pu empêcher l'ennemi de renouveler des bombardements violents contre nos bases de débarquement déjà très précaires.

6° La supériorité aérienne donnée aux Allemands par la possession d'aérodromes qui faisaient défaut aux Alliés exposait nos troupes, avant et pendant les débarquements, ainsi que les navires de guerre, à des pertes sérieuses.

Mais malgré la réalité de toutes ces causes d'ordre matériel, celles-ci ne constituent sans doute pas des arguments assez forts

pour justifier l'arrêt immédiat de l'entreprise contre Trondhjem. Il semble que les motifs vraiment déterminants qui ont amené cette résolution sont ceux qui ont été indiqués à la Chambre des Communes, deux jours après, par M. Chamberlain et M. Winston Churchill. Dans le discours du Premier ministre, nous lisons les passages suivants :

« Nous devons en même temps nous tenir prêts à repousser une attaque allemande sur tout autre point (que la Norvège).

» Ma confiance dans la victoire finale demeure entière. Cependant, mes compatriotes ne sont pas en mesure d'apprécier encore la portée ni l'imminence de la menace qui pèse sur nous.

» Gardons-nous de la tentation de disperser nos forces d'une façon qui pourrait bien répondre aux désirs de l'ennemi. Gardons-nous également des controverses et des divisions dans nos propres rangs. C'est plutôt le moment de serrer les rangs. »

Le Premier lord de l'Amirauté s'est exprimé encore plus clairement :

« Cependant, la décision d'abandonner (les opérations contre Trondhjem) fut prise pour des raisons très différentes de celles que je viens d'énumérer. Nous devons avoir soin de ne pas épuiser nos forces aériennes en vue d'autres et plus graves dangers qui pourraient nous menacer à tout moment.

» La retraite nous a tirés d'une affaire qui aurait pu être désastreuse. Nous devons penser à d'autres fronts. »

Ces paroles prophétiques dissipent toute incertitude sur les causes fondamentales d'une décision qui a quelque peu surpris l'opinion en Angleterre comme en France. Elles prouvent, d'autre part, que les gouvernements et le commandement britanniques et français avaient vu parfaitement clair dans les préparatifs de l'offensive allemande qui allait se déclencher peu de temps après.

On sait que nous n'avons pas abandonné la Norvège septentrionale. Des troupes anglo-franco-norvégiennes investissent un détachement allemand de 3 ou 4 000 hommes qui paraît complètement cerné aux abords immédiats de Narvik. Les voies d'accès terrestres pour aborder cette région lointaine sont si difficiles que l'ennemi ne peut guère faire plus que de renforcer par avions ses éléments isolés au Nord du cercle polaire arctique.

La conquête définitive de Narvik et de ses abords paraît ne pas devoir tarder encore très longtemps. Elle permettra à la flotte britannique d'établir une puissante base navale dans les îles Lofoten, et donnera aux Alliés la possession du débouché sur l'Océan Glacial du fer suédois de Kiruna et Gallivare.

L'OFFENSIVE CONTRE LA HOLLANDE, LA BELGIQUE, LE LUXEMBOURG ET LA FRANCE

On connaît les violentes péripéties de l'offensive allemande contre la Hollande, la Belgique, le Luxembourg puis contre le territoire français. Les événements évoluent avec une grande rapidité. Les commentaires suivants ne vont pas plus loin que le 21 au soir.

Quel est le but de cette vaste opération, la plus considérable de beaucoup parmi celles que les dirigeants allemands ont entreprises depuis le début de la guerre ? Comme toujours, quand il s'agit d'apprécier les intentions de l'adversaire, on ne peut trouver à cette question une réponse ferme et on doit se contenter de présenter diverses hypothèses plausibles.

Pendant les premiers jours de cet ensemble de batailles, on pouvait croire qu'Hitler poursuivait son idée tant de fois affirmée de considérer l'Angleterre comme son principal ennemi et d'agir en vue de l'abattre au plus tôt. La manœuvre entreprise contre la Hollande, la Belgique et le Luxembourg aurait alors été la suite immédiate de l'agression contre la Norvège et le plan du dictateur du Reich aurait consisté à se rendre maître des côtes des Flandres pour disposer, du Pas-de-Calais au Nord de Bergen, d'un demi-cercle de côtes, enveloppant partiellement l'Angleterre, et où les sous-marins, les avions et les hydravions auraient trouvé des bases excellentes et rapprochées pour reprendre, sur de nouveaux frais, la lutte contre le commerce maritime britannique.

Cette supposition trouvait une certaine confirmation dans les

sacrifices importants que l'Allemagne avait consentis pour faire réussir le guet-apens norvégien, puisque la marine germanique y avait perdu une sérieuse proportion de ses forces.

Cependant, les faits ne l'ont pas justifiée et, à partir du 13 ou du 14 mai, il est apparu évident que le plan hitlérien était beaucoup plus large et que l'hypothèse suivante devait être considérée comme beaucoup plus vraisemblable. Elle consisterait à renouveler, avec des moyens nouveaux, beaucoup plus puissants et rapides, le fameux plan Schlieffen, qui fut à la base de la manœuvre allemande d'août 1914, mais auquel le chef d'État-Major de l'époque, le général Molkte, le jeune, avait fait subir des déformations qui en avaient grandement diminué l'ampleur et le dynamisme. Les opérations des neuf premières journées de la bataille reproduisent exactement les phases initiales de ce plan, et non pas celui de 1905 que le chef du grand Etat-Major a remis à son successeur, en quittant ses fonctions, mais celui qu'il a rédigé peu de temps avant sa mort, survenue en 1913. Dans ce document, il indiquait que l'offensive allemande, retardée sur la Meuse belge, avait peu de chances de dépasser l'intervalle Anvers-Namur, avant que les Français n'y fussent installés. Il préconisait donc, pour faire tomber cette résistance et pour atteindre le sol français, une offensive massive à travers les Ardennes. Si cette hypothèse continue à se montrer exacte, le mouvement de l'aile marchante allemande se poursuivrait ultérieurement par le Nord de Paris.

Les attaques actuelles peuvent également constituer la première phase d'une manœuvre d'encerclement. Dans cette éventualité, une fois le gros de nos réserves engagé en Belgique et dans le Nord de la France, un groupe d'armées allemandes se jetterait sur la Suisse et, poussant au plus vite par le Jura, chercherait à envahir notre pays en passant par la Franche-Comté, le bassin de la Seine et ses affluents de gauche. Il serait ainsi constitué une tenaille qui chercherait à se refermer autour des armées alliées à l'Ouest de la région de Paris.

Cette éventualité perd de sa vraisemblance tous les jours, à mesure que les Allemands s'engagent à fond, et avec plus de vigueur, à l'Ouest de la Meuse.

Le plan allemand, autant qu'on en peut discerner jusqu'à présent les lignes essentielles, paraît avoir été le suivant :

1° Accabler au plus tôt la petite Hollande pour l'amener à déposer les armes.

2° Envahir à la fois la Belgique et le Luxembourg pour forcer rapidement la défense du canal Albert à droite, et la résistance belge à la frontière luxembourgeoise à gauche.

3° Lancer aussitôt après une puissante masse de forces mécaniques à travers le Massif des Ardennes pour atteindre au plus tôt et surprendre les passages de la Meuse. Les deux secteurs choisis pour effectuer le passage sont ceux de Dinant et de Sedan, situés au Nord et au Sud du rentrant de Mézières, et de la partie la plus difficile du Massif des Ardennes.

4° Le passage étant forcé entre ces deux endroits, pousser deux offensives, l'une dans la direction Givet-Charleroi, l'autre dans celle de Sedan-Rethel, pour faire tomber le saillant de la Meuse, de Mézières au Sud de Givet, ainsi que la partie occidentale des Ardennes, puis relier ensemble les deux masses d'attaque.

5° Concurremment avec ces actions de rupture contre le front de la Meuse, effectuer une violente pression contre les forces alliées déployées dans la plaine belge.

6° Effectuer ensuite un rabattement vers les côtes de la Manche.

La suite des événements qui se sont déroulés depuis le 10 mai au matin a été exposée au jour le jour dans la presse. Nous nous contenterons d'en résumer les faits essentiels.

L'agression préluda, le 10 mai, par une tentative de surprise des aviations hollandaise, belge, britannique et française. Pendant la nuit et les premières heures de la matinée, de très nombreuses formations de bombardement attaquèrent la plupart des aérodromes situés dans une zone profonde au delà de la frontière allemande. Mais l'alerte ayant été donnée au milieu de la nuit, les unités d'aviation alliées, ainsi que celles de Hollande et de Belgique ont eu le temps de prendre les précautions voulues pour éviter que les aviateurs et les appareils ne soient atteints dans leurs baraquements et leurs hangars. On peut dire que, d'une façon générale, cette attaque par surprise a échoué.

Les gouvernements hollandais, belge et luxembourgeois ont adressé aussitôt un appel à la Grande-Bretagne et à la France en vue de recevoir, sans délai, l'aide des forces alliées. La déci-

sion de donner satisfaction à cette demande fut immédiatement prise par les deux gouvernements. Un important corps franco-britannique motorisé pénétra, dès le 10, sur le territoire belge, à l'Ouest de la Meuse. Des avant-gardes légères furent portées en même temps dans le grand-duché.

L'AGRESSION CONTRE LA HOLLANDE

En ce qui concerne les attaques contre la Hollande, il convient de distinguer deux séries d'événements : l'invasion de la Hollande intérieure par la voie aérienne et l'offensive terrestre contre les frontières.

1° *Tentative d'invasion de la Hollande par la voie de l'air.*

Le 10 mai, de nombreux parachutistes allemands atterrirent sur les principaux aérodromes néerlandais et cherchèrent à s'en rendre maîtres. Ils furent suivis très rapidement par des avions de transport ennemis qui débarquèrent des groupes de combattants.

Malgré la surprise causée par cette invasion imprévue, les troupes hollandaises réagirent avec beaucoup d'énergie. Dans la journée du 11, la plupart des éléments ennemis avaient été anéantis. Tous les terrains d'aviation, sauf un, avaient été repris aux assaillants.

Mais le 11 mai, à partir de 17 h. 30, de multiples vagues de parachutistes furent déposées sur un très grand nombre de points du territoire. A ces adversaires venus par la voie des airs s'ajoutèrent un certain nombre d'Allemands qui se trouvaient sur place.

A la suite de cette nouvelle irruption, des troubles éclatèrent dans un grand nombre de localités, et un malaise général se répandit dans le pays. Cependant, les troupes hollandaises entreprirent aussitôt avec méthode et vigueur le nettoyage de toutes les zones où les groupes ennemis avaient pris pied. Le 12 au soir, la crise était dominée, et l'ordre assuré dans le pays. Les Allemands ne conservaient plus qu'un ou deux centres de résistance, en particulier à Rotterdam.

Dans toute cette lutte, les forces néerlandaises ont reçu une aide extrêmement prompte et efficace de la R. A. F., dont les

formations sont intervenues presque immédiatement, bombardant les groupes allemands et les avions de transport sur les terrains qu'ils occupaient et leur faisant subir de très lourdes pertes.

2° *Les attaques terrestres.*

Dès le 10 mai, les Hollandais ont commencé l'application de leurs plans de destruction et d'inondation. Conformément aux dispositions prévues en temps de paix, les troupes de couverture s'établirent sur la première ligne d'eau importante parallèle à la frontière orientale, celle de l'Yssel et des marais de Peel. Ce même jour, les Allemands cherchèrent à franchir cette coupure à l'Est d'Arnhem. Le 11, ils parvinrent à la percer et s'emparèrent de cette ville. Le 12, les troupes hollandaises évacuèrent la ligne de l'Yssel et des marais de Peel pour se reporter derrière la première nappe d'inondation qui, partant du Zuiderzee, passe près d'Amersfoort et rejoint le Rhin et la Meuse inférieures.

Dans la journée du 13, les Allemands poussèrent en avant des forces motorisées dans la région entre le Rhin et le canal Albert, zone que n'interdisait aucune ligne d'eau importante. Ces colonnes progressèrent rapidement et dépassèrent Bois-le-Duc.

Les troupes hollandaises, évidemment surprises par la rapidité de l'avance des forces mécaniques ennemies, n'eurent pas le temps de faire sauter tous les ponts. L'agresseur put s'emparer de celui de Moerdijk, sur le Hollandsdiep, où passe le chemin de fer de Breda à Dordrecht et à Rotterdam. Dans la journée du 14, les formations motorisées progressèrent rapidement jusqu'à cette dernière ville. Le commandement hollandais, voyant que l'ennemi avait pris pied dans le réduit central de la défense du pays et pouvait ainsi attaquer par derrière les grandes unités déployées derrière les lignes d'eau, ordonna de cesser la lutte.

L'OFFENSIVE EN BELGIQUE ET EN LUXEMBOURG

Le 10 mai, la pression allemande contre la Belgique paraît avoir été assez faible. Dans la soirée, les agresseurs avaient seu-

lement pénétré à l'Est de la Meuse jusqu'au front Eupen-Houffalize, partie nord de la frontière belgo-luxembourgeoise. Par contre, dans le Luxembourg, pays qui ne possède aucune force armée, les progrès allemands ont été tout de suite très rapides.

Le 11, les Allemands, après s'être rendus maîtres de Maëstricht, ville hollandaise située sur la rive gauche de la Meuse, à faible distance du territoire belge, parvinrent à surprendre le passage du canal Albert à l'Ouest de cette place. Des unités blindées et motorisées se lancèrent immédiatement, par la route, vers Tongres, tandis que d'autres, prenant à revers les défenseurs du canal Albert, faisaient tomber cette ligne de défense, de Maëstricht à Hasselt.

Le même jour, les Allemands ont lancé à l'attaque des groupements blindés, suivis d'éléments motorisés, sur toutes les routes traversant le Luxembourg belge. Il semble que les chasseurs ardennais, chargés d'opérer de nombreuses destructions dans cette région très coupée et couverte, aient été débordés, ce qui permit aux agresseurs d'avancer très rapidement.

En Luxembourg, les colonnes allemandes furent ralenties ce jour-là par nos avant-gardes.

Le 12, dans la région au Sud-Ouest de Maëstricht, les divisions blindées ennemies poussèrent jusqu'au Sud-Est de Tirlemont mais là, elles furent contre-attaquées par des forces mécaniques françaises et durent s'arrêter.

En outre, l'ennemi a lancé de puissantes attaques sur les forts de l'Est de la place de Liége. Tous ces assauts ont échoué. Cependant, les Allemands sont parvenus à s'emparer du fort d'Eben-Emaël, situé au Sud-Ouest de Maëstricht et chargé d'interdire le passage du canal Albert.

Dans le Luxembourg belge, la progression des colonnes blindées et motorisées allemandes s'est poursuivie rapidement.

En Luxembourg, nos avant-gardes se replièrent sur la frontière, de Longwy à la Moselle.

Le 13, le gros des forces franco-britanniques s'est installé sur une position défensive constituée par le cours de la Gette, à l'Est de Bruxelles. Les attaques allemandes ont fait de sérieux progrès en Luxembourg belge, l'une s'est dirigée contre la Meuse aux environs de Dinant, une autre a cherché à franchir la rivière aux abords de Sedan. L'agresseur, mettant en œuvre plusieurs

grandes unités blindées et de nombreux essaims d'avions de combat, s'empara de Sedan.

Dans la journée du 14, les attaques allemandes lancées contre le front interallié dans la plaine belge ont été repoussées.

Sur la Meuse, au Sud de Namur, l'ennemi a occupé, dans la région de Dinant, trois petites têtes de pont sur la rive gauche, mais il a été arrêté par nos contre-attaques. A Sedan, des divisions blindées ont surpris le passage de la rivière qu'elles ont franchie.

Le 15, l'ennemi a attaqué le front allié déployé à travers la plaine belge et s'appuyant, au Nord, à Anvers, au Sud, à Namur. Il a été partout repoussé.

Ce jour-là, les forts de Liége tiennent toujours. A l'Est de Sedan, l'ennemi lance des attaques peu importantes et qui sont facilement arrêtées.

La situation semblait donc se raffermir, quand, dans l'après-midi du 15, l'ennemi, utilisant un grand nombre de chars lourds, a renouvelé ses attaques dans la région entre Namur et Dinant, et entre Mézières et Sedan. Il est parvenu à rompre notre ligne de défense en plusieurs points. Puis il a lancé dans les brèches des divisions légères et blindées qui ont progressé rapidement sur les routes.

L'ordre de repli au groupe d'armées de Belgique est donné ce jour-là.

Le 16, les deux attaques ennemies de la région de Dinant et de celle de Sedan se sont rejointes au Sud de la Sambre, enveloppant complètement nos unités déployées derrière la Meuse au Nord et au Sud de Mézières. La zone occupée par l'ennemi s'étendait alors de la Sambre à la région de Rethel et de Sedan.

Ce même jour, les Allemands ont attaqué les troupes britanniques dans la région de Louvain. Ces assauts ont été repoussés. Cependant les forces britanniques et belges déployées au Sud d'Anvers ont effectué un repli pendant la nuit et se sont reportées à l'Ouest de Bruxelles.

Le 17, les Allemands font un effort extrêmement violent dans la zone au Sud de Maubeuge en vue d'élargir vers le Nord et vers le Sud la brèche qu'ils ont formée dans notre dispositif fortifié du Nord. Une très forte attaque de nombreuses *panzerdivisionen* dirigée du Sud au Nord dans la région d'Avesnes, est

assez bien contenue par nos forces qui luttent avec acharnement. Une autre un peu moins importante, menée du Nord au Sud, dans la région de Vervins, ne fait également que des progrès limités.

Le 18, après une matinée relativement calme, l'ennemi lance une attaque de divisions blindées au sud de Maubeuge, en direction de Landrecies et de Guise. Les colonnes mécaniques adverses progressent au delà de Guise dans la vallée de l'Oise.

En Belgique, le repli des armées alliées se continue. Bruxelles et Anvers sont abandonnés.

Le 19, l'effort principal allemand se porte dans la zone nord de Saint-Quentin, en direction du Nord-Nord-Ouest, évidemment pour atteindre le flanc gauche ou les derrières du groupe d'armées allié de Belgique. Entre Cambrai et Landrecies, la poussée allemande est bien contenue.

Au Sud de l'Oise l'ennemi fait de vaines tentatives pour franchir l'Aisne. Enfin, il exécute de puissantes préparations d'artillerie lourde, suivies de violentes attaques, contre nos ouvrages de la tête de pont de Montmédy. Toutes ces tentatives sont repoussées.

Le 20, la manœuvre allemande s'oriente nettement vers les côtes de la Manche. La pression de l'ennemi s'exerce sur tout le front Péronne-Cambrai et plus au Nord jusqu'à la mer. A l'Est de Cambrai, les combats sont très acharnés. Entre cette ville et la Somme se livrent des engagements confus. Les Allemands poussent en avant des éléments légers, groupes de motocyclistes ou d'auto-mitrailleuses, petites colonnes de chars, suivies d'éléments d'infanterie portés en camions. L'action de toutes ces fractions est appuyée par des parachutistes.

Plus au Sud, de nouvelles tentatives pour franchir l'Aisne échouent. D'autres attaques contre les ouvrages de la tête de pont de Montmédy, précédées de violents tirs d'artillerie, sont repoussées.

Le 21, les Allemands poursuivent leur effort à l'Est de la Somme, en direction des côtes de la Manche. Dans la région de l'Escaut et de la Scarpe, les forces belges, britanniques et françaises du Nord résistent à de fortes attaques. Un détachement motorisé ennemi parvient jusque dans Arras mais ne peut s'y maintenir.

Plus au Sud, l'ennemi continue à progresser par le même procédé que le 19, c'est-à-dire en ayant recours à l'action de nombreux éléments légers motorisés. Des groupes de motocyclistes et d'auto-mitrailleuses poussent jusque dans Amiens et prennent pied dans les quartiers de la rive gauche.

C'est le 21 que M. Paul Reynaud, président du Conseil, fait à la tribune du Sénat une courageuse déclaration où il présente la situation militaire avec une complète franchise et fait appel à l'énergie de tous les Français.

Cet appel, auquel a répondu comme un puissant écho le discours non moins ferme de M. Winston Churchill, sera entendu de la nation entière. Certes, la situation est sérieuse, grave même. Mais aucune partie essentielle de notre armature militaire n'est compromise. Le gros de nos forces n'est pas entamé. Nous disposons d'importantes formations de chars d'une excellente qualité qui n'ont pas encore été engagées. Les unités aériennes britanniques et françaises dominent nettement l'aviation allemande. Tout porte à croire qu'un redressement est à la veille de se produire. Ayons une entière confiance dans l'issue d'une lutte où l'armée et le pays s'emploient de toute leur ardeur et que dirige un grand chef qui a donné d'éclatantes preuves de sa science et de sa valeur.

GÉNÉRAL BROSSÉ

du cadre de réserve.

LE THÉATRE

Hommage à la mémoire de Lucien Dubech.

Jean Cocteau :* Les Monstres sacrés *(Bouffes-Parisiens).* — *Sheridan :* L'École de la Médisance, *adaptation de M. Claude Spaak (Le Rideau de Paris, Mathurins-Pitoëff).* — *Marguerite Jamois dans* Phèdre *(Montparnasse-Gaston Baty).

La critique dramatique de France a fait une grande perte, cette saison, en la personne de Lucien Dubech. Les feuilletons de Dubech avaient une couleur qui n'appartenait qu'à eux. De là vient qu'ils nous manquent. La couleur de Dubech était un composé de nuances très marquées, dont les unes étaient le reflet de son caractère, les autres l'expression de son jugement. Le caractère, dans notre profession, importe autant que le goût car il est difficile de se résoudre à ne pas contenter tout le monde, plus difficile encore, peut-être, de ne pas dépasser le point à partir duquel on ne céderait plus qu'à l'humeur. La critique de complaisance ne satisfait les auteurs que durant un soir ; en outre, elle demeure sans portée et déconsidère le critique. La critique d'humeur amuse mais, d'une autre manière, elle fausse l'examen. Le critique peut s'y tailler des succès personnels mais en trahissant sa fonction, qui n'est point tant de briller que de voir juste. Dubech se gardait également de ces deux écueils. Il est vrai qu'il semblait plus éloigné de la complaisance que de l'humeur, parce qu'il se faisait du Théâtre une très haute idée, parce que l'élévation de cet idéal et son indépendance d'esprit le poussaient à ne transiger point sur ses opinions, à les soutenir avec force et même à s'enflam-

mer pour elles. Mais sa bonne foi entière le préservait de s'abandonner à l'humeur qui toujours suppose une part d'exagération, de plaisir à taper dur, donc une certaine part de fraude. Si Dubech a porté parfois de rudes coups, ils ne lui ont jamais causé aucune joie. Il était violent avec candeur, par souci du Bien et du Beau, attachement aux grands exemples, j'entends aux chefs-d'œuvre, déception devant la médiocrité courante, révolte devant la prétention, si fréquemment unie à la médiocrité. Les rougeurs de ses colères étaient faites de pudeur blessée, de bon sens offensé, d'espérances perdues. Bref, cet homme était pur des pieds à la tête, et j'ajoute qu'il était bon. Il eût aimé louer et souffrait de ne pouvoir le faire plus souvent. Mais quand ses réserves d'enthousiasme trouvaient matière à se dépenser, il se précipitait sur l'occasion avec une allégresse d'enfant. Ces minutes exaltées étaient ses récompenses. Les seules qu'il ait eues, d'ailleurs, car il n'en a pas cherché d'autres, et il est curieux de voir combien le désintéressement total est vite accepté.

Il m'est pénible de donner mon avis sur *les Monstres sacrés*, le dernier ouvrage de M. Jean Cocteau, si l'on ne compte pour rien *le Bel Indifférent*, le sketch que l'auteur a joint récemment au programme du spectacle, lorsque la pièce créée en février au Théâtre Michel est allée poursuivre sa carrière aux Bouffes-Parisiens. J'ai dit, à propos du regretté Lucien Dubech, que, dans le domaine de la critique, le caractère de la personne qui juge ne laisse pas d'avoir une grande importance. Il en est de même dans les œuvres d'imagination, à tout le moins pour cette part du caractère qui est liée aux tendances générales de la création artistique, au choix des sources d'inspiration et des modes d'expression. Sans doute, ces tendances, ces sources, ces modes peuvent varier au cours d'une existence. Non seulement l'évolution d'un tempérament d'artiste est chose naturelle, mais il est bon de se renouveler. D'autre part, un écrivain est libre de tenter simultanément plusieurs genres, d'avoir plusieurs cordes à sa lyre. Cependant ce qui est défendu, c'est de se renier soi-

même — surtout à si courte distance du temps de son ancienne foi qu'il est impossible de penser que ce renversement soit dû à quelque nécessité intérieure. Nous savons qu'il y a des conversions subites et que M. Cocteau, précisément, a montré deux fois dans sa vie, sur des plans différents, l'un esthétique, l'autre religieux, lorsque, de la poésie frivole, il passa brusquement à la poésie magique, et lorsqu'il devint, pour quelques mois, le disciple de M. Jacques Maritain, qu'il était capable de tels mouvements. Mais on a coutume d'appeler conversions des retournements intimes qui sont des crises de l'âme et ont pour fin une élévation. Il en fut ainsi dans les deux cas que j'ai cités. Or, de l'œuvre poétique de M. Cocteau à un ouvrage aussi vulgaire que *les Monstres sacrés,* peut-on parler de conversion ? Certes non, pas plus que d'élévation, n'est-il pas vrai ? ou d'illumination. C'est une chute, comprenez une chute morale.

Si *les Monstres sacrés* n'étaient qu'une pièce manquée, le mal ne serait pas grand. Toutes les œuvres antérieures de M. Cocteau ne sont pas parfaites. Une pièce ratée peut n'en être pas moins très honorable, très intéressante, voire belle par endroits. Cela dépend de la qualité de l'intention ou, si vous aimez mieux, du niveau auquel le ratage a lieu. Ici le niveau est bas. Je n'ai pas à rechercher les motifs qui ont pu déterminer un écrivain aussi indubitablement poète à cette exploitation des vieilles recettes du mauvais théâtre. Je ne suis pas le directeur de conscience de M. Cocteau. Mais, dans cette éclipse de son talent, c'est bien sa conscience qui est coupable.

On sait que l'auteur, reprenant une expression d'avant l'autre guerre, désigne par « monstres sacrés » les comédiens de la grande espèce. Esther et Florent sont de cette espèce-là mais ils forment, en dehors du théâtre, le vieux couple le plus uni et le plus bourgeois du monde. Une petite vipère dorée se glisse entre les époux, Liane, élève de Florent au Conservatoire, mythomane, grimacière et charmante. Elle est venue un soir dans la loge d'Esther confesser à celle-ci qu'elle était la maîtresse de son professeur. Esther, poignardée, aussitôt se lève et récite au public, en marchant, un couplet sur le couteau qu'elle a dans le cœur et la blessure qu'elle ne sent point parce que la lame est encore dans la plaie. Le pathétique du morceau est facile mais il est magistralement filé par madame Yvonne de Bray et l'on y

retrouve, dans le mot, dans le tour, dans l'aisance de la phrase, quelque lointain écho affaibli du Cocteau poète. Cependant, Liane n'a inventé cette fable que pour « se faire remarquer », comme disent les bonnes gens, et Florent, qui survient, n'a pas de peine à se disculper. Que fait alors Esther ? Au lieu de chasser la simulatrice, elle l'attache à sa personne, déclare vouloir lui donner des leçons. Une jolie mignonne, si bien douée pour mentir doit l'être aussi pour jouer la comédie sur une scène. Le raisonnement est faux, mais Esther est une loyale idiote. A moins que cette vieille fille d'Eve ne soit plus perverse encore que le jeune serpent. Les dessous de l'affaire restent obscurs. Au deuxième acte, nous retrouvons Liane installée en tiers dans la villa de Chatou et il est arrivé ce qui devait arriver. Peut-on indéfiniment poser un su-sucre sur le museau d'un brave chien sans qu'il soit un jour porté à l'avaler ? Florent s'est donc laissé tenter et, déjà sur l'âge, il a pris goût au bonbon acidulé. Ménage à trois. Crises de jalousie, accès de rage, larmes empoisonnées, séparation, toute la lyre (quelle lyre ! ô Persicaire, ô Potomak !) C'est Esther qui cède la place. Elle a tant de cœur ! La généreuse femme prendra sa revanche au troisième acte, mais il y a longtemps que nous n'écoutons plus que d'une oreille.

Dissipons une équivoque. J'ai parlé d'immoralité. On entend bien que le reproche ne s'adresse pas au scabreux de la situation. Si l'on rejetait du théâtre les situations scabreuses et les personnages immoraux, on en retrancherait, hélas ! les neuf dixièmes de la vie. Certes, l'art n'a point pour but d'édifier ! Il peut se proposer d'exalter, car exalter et édifier sont deux. Mais il peut non moins légitimement puiser sa matière dans l'observation de la réalité. Or, les mauvaises mœurs, dans la réalité, tiennent une place immense. L'immoralité que je vise est la suivante : lorsqu'on a, durant des lustres, vilipendé, sur le mode prophétique, un certain genre de théâtre, est-il permis d'emménager dans ce genre même, en se bornant à le tapisser de neuf, à en restaurer les peintures fanées ? Le succès, à lui seul, justifie-t-il les voies par lesquelles on l'obtient ? Notez que je ne veux même pas examiner la valeur du genre de théâtre dont *les Monstres sacrés* nous offrent une imitation tardive, maladroite à force de malice. J'ai souvent pensé qu'on était injuste

envers Henry Bataille. Mais la question n'est pas là. Longtemps l'art de M. Cocteau s'est affirmé comme une négation, une raillerie étincelante du « vérisme » ancien. Le voilà maintenant qui retire ses sarcasmes et ses anathèmes et, d'un pinceau diligent, s'applique à redorer les idoles que les coups de sa batte ont zébrées de noir. O Arlequin, n'avez-vous donc aucune foi ?

Le reniement a commencé il y a quelques années avec *la Voix humaine,* il s'est poursuivi avec *les Parents terribles,* mais jusqu'alors une interprétation éclatante, une texture plus serrée des ouvrages, des fleurs poétiques encore, brillant, telles des roses suspendues à une claire-voie dépeinte, au travers d'une dramaturgie désuète, avaient masqué l'apostasie. Ce qu'il y avait, selon nous, de valable dans *les Parents terribles,* nous l'avons loué ici même. Non sans quelque gêne, toutefois. Comment dire ? Tout en louant, nous eussions préféré que la pièce fût d'un autre que M. Cocteau. Nous plaidions, nous lui cherchions des excuses, nous n'y reconnaissions pas son aloi. Avec, au centre de l'œuvre, une interprète de la qualité de madame Yvonne de Bray, nul ne serait autorisé à prétendre que *les Monstres sacrés* souffrent d'une défaillance dans le jeu mais, cette fois, c'est le texte même qui glisse sur une pente que le jeu le plus riche en ressources est impuissant à lui faire remonter.

Quant au sketch intitulé *le Bel Indifférent,* ce n'est qu'une réplique affligeante de *la Voix humaine.*

On se réjouit du succès remporté cette saison par la Compagnie du *Rideau de Paris,* en cette salle des *Mathurins* où il semble que la voix pathétique de Georges Pitoëff résonne encore à travers nos regrets. La qualité du spectacle qui nous fut offert et qui tint l'affiche durant des mois était en tous points digne de ce directeur de théâtre dont la mort prématurée laisse un si grand vide parmi nous. Il s'agissait de *l'Ecole de la Médisance,* de Sheridan, présentée dans l'adaptation française de M. Claude Spaak.

Fondé par M. Marcel Herrand, en 1929, *le Rideau de Paris,*

sous la direction de MM. Marcel Herrand et Jean Marchat, n'a pas créé moins de vingt et une pièces, auxquelles il faut encore ajouter une douzaine d'ouvrages appartenant au répertoire classique français. La marque originale de la Compagnie est une mise au point parfaite de l'image scénique, un juste équilibre entre le dessin dépouillé et les empâtements de la peinture. Elle réalise, dans l'ordre du théâtre, ce que représente, dans l'ordre des arts plastiques, une estampe en couleurs de Debucourt, par exemple. Aussi bien la pose de M. Vandéric, l'acteur qui jouait le rôle de Joseph Surface dans *l'Ecole de la Médisance*, était-elle exactement celle qu'on voit aux personnages du Directoire dans les gravures de l'époque. Sans doute n'est-ce là qu'une rencontre mais il se trouve qu'elle est significative. Le rapprochement que je fais n'est pas un jeu d'esprit. Dans l'analogie que j'indique il y a autre chose qu'une apparence, il y a une parenté. Les spectacles du *Rideau de Paris* et les belles estampes en couleurs relèvent du même principe : le goût.

L'Ecole de la Médisance qui, lors de sa création, à Londres, en 1777, remporta un succès étourdissant, est une pièce assez froide, encore que très animée. La froideur vient de ce que l'animation est factice, de ce que le mouvement ne laisse pas d'être constamment un mouvement de théâtre. Nous sommes au théâtre, j'entends bien, mais n'est-ce pas un défaut qu'on ne l'oublie jamais et même qu'on ne cesse pas une minute de penser que l'on est au spectacle ? L'ouvrage est « scolaire » en ce sens que la part d'emprunt y est très grande. Mais Sheridan est un « écolier » supérieur qui emprunte à tant de maîtres divers et qui apporte tant d'astuce et de vivacité irlandaise à doser, à lier les divers ingrédients du mélange qu'il triture dans son mortier, que la pâte obtenue en devient presque originale. Une œuvre d'imitation ne risque de prendre le caractère du pastiche que lorsqu'elle s'inspire d'un seul modèle. Ici, ils sont trop. D'où l'agrément de la comédie.

L'adaptateur, M. Claude Spaak, en a usé librement avec le vieux texte touffu qu'il a émondé ; et son arrangement est très habile. Les interprètes (il n'y en avait pas moins de dix-sept, sans compter les laquais et les nègres) étaient sans doute de valeur inégale. Mais le mérite de M. Marcel Herrand, qui avait mis l'ouvrage en scène, n'en doit être que plus loué. La cohésion

de l'ensemble était parfaite. Il est vrai qu'elle était soutenue par des artistes excellents dans les principaux rôles : madame Tania Balachova, en lady Teazle ; madame Yolande Laffon, en lady Sneerwell ; mademoiselle Odette Joyeux, en Maria ; M. Vandéric, un peu trop compassé peut-être — mais le personnage le veut — en tout cas, plein de style, en Joseph Surface ; M. Paul Œttly, qui sut prêter un accent d'humanité, de vérité, à la figure conventionnelle de sir Peter ; M. Jean Fleur, truculent, ému, comme il sied, en sir Oliver ; enfin M. Marcel Herrand lui-même, élégant, charmant, pirouettant dans le rôle de Charles Surface, débauché sympathique, ivrogne avec grâce, prodigue et désintéressé, un type déjà traditionnel au temps de Sheridan mais destiné à fournir encore après lui une longue carrière, toujours flanqué d'un oncle à héritage, et que Musset, quelque soixante-dix ans plus tard, prendra un soir sous son bras, à la sortie d'un tripot, pour le conduire une fois de plus à l'église, où l'attend, sous ses voiles, une honnête jeune fille.

J'ai passé deux rares heures au Théâtre Montparnasse-Gaston Baty, un après-midi qu'on y jouait *Phèdre*, avec madame Marguerite Jamois dans le rôle de Phèdre. Certes, j'étais arrivé plein de confiance car je me doutais bien que ni Baty ni Jamois n'avaient risqué cette partie à la légère mais, si je m'étais laissé prévenir par le ton général de la critique, j'eusse été dans une tout autre disposition. Toutefois, comme le devoir professionnel m'interdit également le préjugé favorable, aussitôt le rideau levé, je me mis, ainsi qu'à mon accoutumée, dans un simple état de libre attente et de réceptivité.

Avant l'entrée de Phèdre, pendant qu'Hippolyte (un Hippolyte d'une belle prestance et d'une diction très honorable) se confiait à Théramène qui, sous les traits de M. Beaulieu, prenait une singulière finesse et tournait avec une étonnante malice de vieillard toutes les difficultés du rôle, j'eus loisir d'examiner le décor. Solennel sans froideur, somptueux sans surcharge, il me frappa tout de suite par son équilibre : un vaste premier plan nu ; sur les côtés, un peu en retrait, à contre-jour, deux hauts

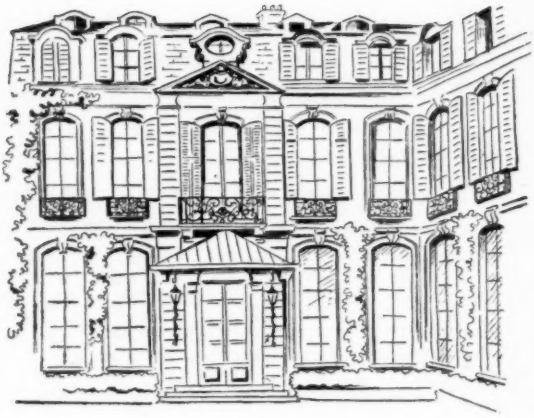
pans coupés en arc de cercle, bordés à leur pied d'un banc de marbre qui épouse leur forme ; sur toute leur surface, montant jusqu'aux cintres, de grandes fresques décoratives (et habilement mnémotechniques si je puis dire, puisqu'il est bon de rappeler au spectateur que la tragédie est dominée, dirigée par les dieux) : ici Vénus et là Neptune ; au centre, quelques degrés aboutissant à une plate-forme lumineuse qui ouvre sur du bleu aéré : ciel, mer proche, devinée. Cette terrasse, encadrée par deux grandes torchères massives et dorées, est surplombée d'un large lustre du même style. Quel style, au reste ? Je ne sais trop, du rococo crétois, si l'on veut, du jésuite mycénien. Oui, pourquoi pas du jésuite ? On a discuté à perte de vue la question de savoir si *Phèdre* n'était pas une œuvre janséniste et si la présentation de M. Baty n'abondait pas dans ce sens — à moins qu'elle n'y contredît. Un peu de style jésuite compliquerait encore le problème, à la satisfaction des glossateurs. Laissons cela. Le décor était très bien.

Cependant Phèdre était entrée, et elle n'était pas là depuis deux minutes que je sentis mon attention s'approfondir en moi jusqu'au recueillement. J'eus l'impression qu'il se passait dans ce théâtre quelque chose d'important, de quoi l'on ne m'avait pas averti. Mes souvenirs de Sarah dans *Phèdre* sont trop lointains et j'étais trop jeune en 1897, lorsque je l'entendis dans ce rôle, pour qu'il me soit permis de formuler un jugement. D'autre part, ce serait desservir madame Marguerite Jamois que d'établir une comparaison entre elle et Sarah, « monstre sacré » s'il en fut. Tout ce que je puis dire c'est que chez Sarah, douée d'une voix extraordinaire, la musicalité tenait une place infiniment plus grande que chez madame Jamois, dont le timbre est toujours un peu voilé, un peu rauque (sourdine et raucité qui d'ailleurs sont liées à la particularité expressive de son talent). Mais voici de quoi s'émerveiller : madame Jamois nous a donné une Phèdre, une interprétation de Phèdre ! Pour mon compte, je n'avais pas vu cela, à la scène, depuis le commencement du siècle. Une Phèdre enfin qui existe, qui a une réalité, une Phèdre hantée, dévorée, brûlée, consumée, détruite par la passion et par le remords, et qui agonise vraiment sous nos yeux.

FRANÇOIS PORCHÉ

PARIS... d'hier et d'aujourdhui

A LA LÉGATION DES PAYS-BAS



Par cette après-midi chaude, un peu lourde même, du mois de mai, ce jardin de la rue de Grenelle est plein. Une réception? Il ne saurait s'agir, vous le pensez bien, de ces jeux du temps de paix.

Nous sommes à la Légation des Pays-Bas; sur le perron de l'hôtel apparaît M. Van Kleffens, ministre de S. M. la Reine. Il vient dire aux journalistes les malheurs de son pays et sa résolution.

C'est sans doute la plus tragique scène que cette belle maison ait connue et, devant le contraste que cette sereine façade offre avec le drame qu'elle encadre, le chroniqueur du Paris d'hier et d'aujourd'hui ne peut s'empêcher de noter qu'une page nouvelle s'ajoute aux annales de sa ville. Ce sentiment, certes, n'en empêche pas d'autres mais nous n'avons à parler ici que de « petite histoire ».

Comme toutes les propriétés de ce quartier aristocratique, celle-ci a commencé modestement. C'est le 25 *octobre* 1629 *que les documents la signalent. Ce jour-là, le prieur de Saint-Germain-des-Prés cède, au nom de l'abbaye, en échange d'une rente perpétuelle (les moines ne devaient pas* vendre*),* 660 *toises et quatre pieds carrés de* marais *(terrain maraîcher), sis au lieu dit l'Etoile, sur le chemin qui mène à Grenelle, à honorable homme Michel Lenoir, maître-jardinier, qui fait bâtir là une petite maison (*12 *pieds sur* 9*) couverte en tuiles, et, tout autour, cultive son clos. On voit d'ici le jardinier dont parle La Fontaine :*

Il avait de plant vif fermé cette étendue :
Là croissait à plaisir l'oseille et la laitue,
De quoi faire à Margot, pour sa fête, un bouquet,
Peu de jasmin d'Espagne et force serpolet.

Son fils Michel et son petit-fils Nicolas font de même.

Puis la famille jardinière grandit en richesse et, avec elle, son fonds. Quand le terrain du chemin de Grenelle quitte, en 1699, les Lemire, c'est pour passer à Marguerite de Bray, veuve de Louis Regnouf — lequel, de son vivant, était, s'il vous plaît, conseiller du Roi et contrôleur-général de sa Cour des Monnaies — puis, le 23 août 1718, à Claude-Théodore de Bésiade, marquis d'Avaray. Et celui-ci élève bientôt un hôtel seigneurial.

Les La Boyrie de Bésiade étaient venus, avec Henri IV, de Béarn à la cour de France, où ils ajoutèrent à leur nom celui d'Avaray, une terre d'Orléanais. Bien qu'ils fussent d'ancienne famille, il faut voir quel air Saint-Simon prend pour parler d'eux, les classant avec insolence parmi « les fouille au pot de la cuisine » du roi Henri. Le premier connu aurait eu « un emploi à la porte de je ne sais quelle ville »; son petit-fils (notre Claude-Théodore) « n'en voulut point tâter et préféra un mousquet... Il montra de la valeur et de l'aptitude, il eut des emplois à la guerre..., il est devenu lieutenant-général... et, à la fin, on l'a fait chevalier de l'ordre... ». Toujours d'après Saint-Simon, nommé ambassadeur en Suisse, « il n'y avait pas mal réussi » bien qu'il fût « bon militaire et rien de plus ».

Saint-Simon, une fois de plus, s'est contredit et trompé, brouillant les dates et les personnages. Quand il faisait de Claude-Théophile d'Avaray un lieutenant-général et un chevalier du Saint-Esprit, Louis XIV récompensait un homme de qualité et, surtout, l'un des principaux auteurs de la victoire d'Almanza (1707); et le Régent n'eut pas davantage à se repentir de l'avoir envoyé chez les Suisses.

Les d'Avaray avaient acheté le terrain Lemire par l'intermédiaire de Jean-Baptiste Le Roux, architecte. Ce fut probablement celui-ci qui bâtit leur hôtel, parfois attribué à Aubert. En tout cas, la construction était achevée en 1729 puisque j'ai trouvé le procès-verbal, daté du 14 juin de cette année-là, d'une visite faite, pour définir une malfaçon, par Bosery, maître-maçon. Depuis lors l'hôtel a gardé le même aspect extérieur.

Le grand portail sur la rue de Grenelle (n° 85), dont l'ample voussure portait encore, en mon jeune temps, l'inscription déjà désuète : « Hôtel d'Avaray », demeure une des parties imposantes de la maison. Dans la cour, à droite, un long bâtiment. Au fond, le corps de logis que montre notre croquis, où le balcon de l'étage noble garde le monogramme C. T. B. A. (Claude-Théodore de Bésiade d'Avaray). Deux pilastres de lierre verdoient sur la façade. Le décor intérieur, refait à la Restauration puis récemment repris dans le style originel, n'offre rien

d'extraordinaire. L'autre façade s'étend un peu, en hauteur et en largeur, mais reste aussi simple. C'est un hôtel de la Régence, élégant et noble sans vaine somptuosité.

Le charme de la maison est son petit parc, voisin d'autres jardins (hôtels Bemberg, naguère Bauffremont; Curel, jadis Bonneval; de l'ambassade de Russie, etc.). Des étages, la vue et le silence sont délicieux.

Les d'Avaray se succédèrent là pendant deux cents ans. On connaît surtout ceux qui furent les contemporains de la Révolution : Claude-Antoine, d'abord député aux Etats-Généraux, qui mourut lieutenant-général sous Charles X, et son fils, Antoine-Louis-François, dont le dévouement permit au comte de Provence d'échapper aux révolutionnaires en 1791, *au moment où le malheureux Louis XVI allait se faire prendre à Varennes. Devenu Louis XVIII par la mort de son neveu, le prince récompensa « le plus fidèle de ses serviteurs » en le faisant duc (*1799*) et en l'autorisant à ajouter à ses armes les fleurs de lys de France et la devise « Vicit iter durum pietas ». Sur quoi le fidèle d'Avaray, après avoir suivi son maître aux Pays-Bas, à Vérone, en Allemagne, à Mittau, en Angleterre, se sentant enfin gravement malade, s'en fut mourir à Madère; dure et longue route, en effet, que celle de l'exil.*

Cent neuf ans plus tard, la branche ducale des d'Avaray, avant de s'éteindre, vendait l'hôtel à la reine des Pays-Bas, déjà représentée par le jonkheer J. Loudon, qui le fit remettre en état.

Faubourgs Saint-Germain et Saint-Honoré, Marais, quartiers peuplés de belles demeures et d'amènes jardins, vous nous êtes encore plus chers par ce temps de calamités. Finissant avec le pauvre Lucien Dubech une Histoire de Paris, *nous écrivions un jour : « Comment serait-il possible de conclure sans exprimer la crainte de voir la capitale bouleversée par la guerre aérienne? Toutes les menaces de la barbarie : révolutions, systèmes des urbanistes ou retours des peuples ennemis sont sans fin suspendues au-dessus de la fragile splendeur de Paris ».*

C'était en 1926 *:* 1940 *ne nous a pas encore tirés d'inquiétude.*

PIERRE D'ESPEZEL.

Les communications relatives à la Rédaction doivent être adressées à M. Marcel THIÉBAUT, Rédacteur en Chef de la Revue de Paris, 114, *avenue des Champs-Élysées. — Paris (VIIIe).*

L'Administrateur-Gérant : MARCEL THIÉBAUT.

CHEZ PLON

PRÉSENCES

LOUIS LAVELLE
LE MAL ET LA SOUFFRANCE
21 fr.

FEUX CROISÉS

ROSAMOND LEHMANN
ADIEU, CHANSONS!
Pièce en trois actes traduite de l'anglais par Jean Talva
18 fr.

HISTOIRE

ÉMILE DARD
DANS L'ENTOURAGE DE L'EMPEREUR
30 fr.

VOYAGES

CLAUDE EYLAN
ÉTAPES BRÉSILIENNES
24 fr.

SOUVENIRS

EMMA CALVÉ
SOUS TOUS LES CIELS J'AI CHANTÉ
33 fr.

ROMANS

HENRI TROYAT
JUDITH MADRIER
21 fr.

ANDRÉ RIVOLLET
L'OGRESSE
20 fr.

JACQUES MOREAU
INTELLIGENCES AVEC L'ENNEMI
60 fr.

VISIONS DE LA GUERRE

MAURICE NOEL
LA GUERRE DES AVANT-POSTES
4 fr.

HALINA WYSOCKA
LA FUITE SOUS LES BOMBES
Récit d'une Polonaise. 4 fr.

" COLLECTION DE LA GUERRE "

1. RESPONSABILITÉ DE LA GUERRE
Documents officiels extraits du livre bleu anglais, du livre blanc polonais, du livre jaune français.
3 fr.

2. LA VIE EN ALLEMAGNE D'APRÈS LA PRESSE ALLEMANDE
2 fr.

CHEZ TOUS LES LIBRAIRES

Chez GRASSET

PASTEUR

Correspondance 1840-1895

Lettres de jeunesse

réunies et annotées par Pasteur Valléry-Radot

Un volume in-8° écu, illustré de 3 hors-texte.. .. .. **40** fr.

LÉON DAUDET, *de l'Académie Goncourt.*

Quand vivait mon père

Souvenirs inédits sur Alphonse Daudet

Un volume in-8° écu .. .. **35** fr.

A. t'SERSTEVENS

L'Itinéraire portugais

Un volume in-8° jésus, illustré de 32 hors-texte et d'une carte .. .. **30** fr.

ANDRÉ SÉVRY

Côte des Esclaves

roman

Un volume in-16 double-couronne.. .. .. **18** fr.

GAËTAN BERNOVILLE

La Société du Sacré-Cœur de Jésus *(Les Dames du Sacré-Cœur)*

Collection *"Les grands ordres monastiques"* .. .. **21** fr.

ÉDITIONS STOCK

DELAMAIN et BOUTELLEAU, PARIS

LA LITTÉRATURE NORVÉGIENNE

SIGRID UNDSET

PRIX NOBEL

CHRISTINE LAVRANSDATTER

I LA COURONNE .. .. **25** fr.
II LA FEMME.. .. .. **25** fr.
III LA CROIX .. .. **25** fr.

PRINTEMPS.. .. .. **21** fr.

JENNY .. .. **21** fr.

AKSEL SANDEMOSE

UN MARIN PARLE

La vie du marin norvégien. Violence et passion. La mer et les fjords.
Un livre extraordinaire du plus célèbre écrivain norvégien actuel.

LES LIVRES DE NATURE

Collection dirigée par Jacques Delamain.

JEAN DE BOSSCHÈRE

Palombes et Colombes

21 fr.

MARIE PHISALIX

Vipères de France

21 fr.

Très prochainement :

SAMIVEL

L'amateur d'abîmes

21 fr.

LE PATRIOTE, *le nouveau roman de Pearl BUCK, a paru.*

Un volume .. .. **25** fr.

CALMANN-LÉVY, Éditeurs, 3, rue Auber, PARIS-IXe

Le grand maître du roman norvégien

JOHAN BOJER

Toute la vie de la Norvège
ses marins, ses paysans, ses émigrants :

LE DERNIER VIKING. — ROMAN.
DYRENDAL. — ROMAN.
LES ÉMIGRANTS. — ROMAN.
GENS DE LA CÔTE. — ROMAN.
LA GRANDE FAIM. — ROMAN.
LE JOUR ET LA NUIT. — ROMAN.
LA MAISON ET LA MER. — ROMAN.
MATERNITÉ. — ROMAN.
LE NOUVEAU TEMPLE. — ROMAN.
LES NUITS CLAIRES. — ROMAN.
LES OISEAUX BLANCS.
LE PRISONNIER QUI CHANTAIT. — ROMAN.
LA PUISSANCE DU MENSONGE. — ROMAN.
SOUS LE CIEL VIDE. — ROMAN.

Chaque volume in-16, broché .. .. **20** fr

Pour paraître prochainement :

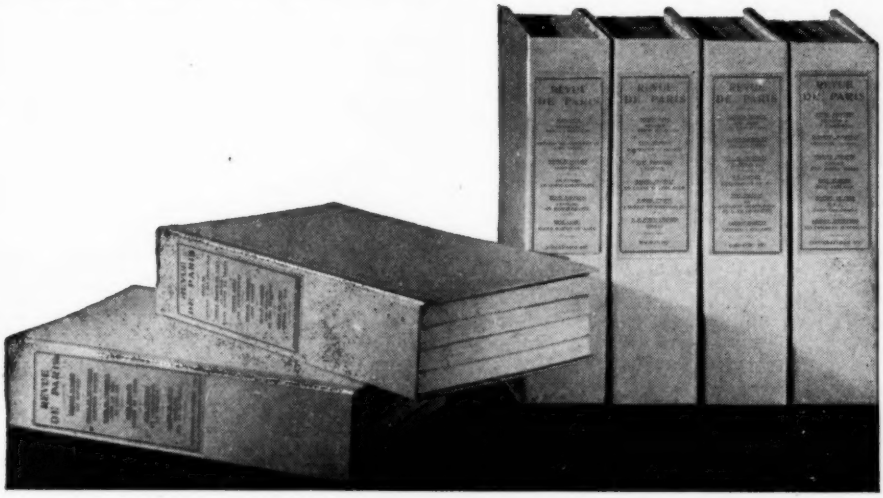
Les Hommes du Roi

(L'Armée Norvégienne)

CHEZ TOUS LES LIBRAIRES

Pour classer vos livraisons de la REVUE DE PARIS

ACHETEZ NOS CARTONNAGES SPÉCIAUX



Plats et dos de la même couleur que la couverture de la Revue.
Étiquettes rouges collées sur le dos du cartonnage.

Chaque carton-classeur permet de réunir quatre livraisons **rognées.**

L'étiquette collée indique les principales publications contenues dans les quatre numéros ainsi rassemblés.

Grâce à ces classeurs, vous pourrez facilement retrouver, dans votre bibliothèque les romans, mémoires, études, etc..., publiés par la *Revue de Paris*, et les collections de livraisons se présenteront, sur vos rayons, sous l'aspect de véritables volumes.

Prix du cartonnage, permettant de réunir 4 numéros : **5 francs.**

Supplément pour expédition *à l'étranger* : 1 franc.

Les abonnés qui en feront la demande recevront dorénavant six fois par an le classeur bimensuel pour la somme globale de **30 francs** *(pour l'étranger :* **36 francs***).*

REVUE DE PARIS, 3, RUE AUBER, PARIS-IXe

LA REVUE DE PARIS

Paraît le 1er et le 15 de chaque mois

—:—

PARIS

DIRECTION ET RÉDACTION: 114, AVENUE DES CHAMPS-ÉLYSÉES
ADMINISTRATION, ABONNEMENT ET VENTE : 3, RUE AUBER

(Les abonnements sont également reçus 114, avenue des Champs-Élysées.)

PRIX DE L'ABONNEMENT

		UN AN	SIX MOIS	TROIS MOIS
PARIS, DÉPARTEMENTS ET COLONIES FRANÇAISES		150 »	76 »	39 »
ÉTRANGER	Demi-tarif postal	190 »	96 »	49 »
	Plein tarif	230 »	116 »	59 »

LA LIVRAISON : 10 francs.

On s'abonne à la Revue de Paris, 3, *rue Auber, dans toutes les librairies, dans tous les bureaux de poste de France et de l'Étranger et aussi en utilisant le compte de* Chèques postaux *de la* Revue de Paris, n° 360-50, *Paris.*

Sans aucuns frais supplémentaires, la Revue de Paris *est fournie rognée aux abonnés qui en font la demande. Prière de joindre la somme de* 1 *franc et une bande d'abonnement à toute demande de changement d'adresse.*

Les abonnements partent du 1er *ou du* 15 *de chaque mois.*

Les mandats ou valeurs à vue doivent être adressés à la Revue de Paris, 3, *rue Auber.*

La reproduction et la traduction des œuvres publiées par la Revue de Paris *sont complètement interdites dans tous les pays y compris la Hollande.*

La Revue de Paris *décline la responsabilité des manuscrits qui lui sont confiés.*

Tables décennales : (1894-1903) ; (1904-1913). — *Chaque livraison* . . . . . 10 fr.
Tables (1914-1933) . . . . . 20 »

IMPRIMERIE CHAIX, 20, rue Bergère, Paris.